MERCVRE DE FRANCE

uméro 1153 — Septembre 1959

Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

Septembre 1959

BULLETIN DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CERCLE CINÉMATOGRAPHIQUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

L'Assemblée Générale du *Cercle Cinématographique de l'Alliance Française à l'étranger* s'est réunie au siège social de l'Association, 101, boulevard Raspail à Paris, le 9 juin 1959, sous la présidence de M. Marc **Blancpain.**

La Secrétaire Générale de l'Association, Mme **Thévenau,** présenta le rapport d'activités, soulignant que les résultats de l'année 1958 étaient extrêmement encourageants : 70 films expédiés dont 10 sous-titrés contre 52 en 1957 dont trois seulement étaient sous-titrés, 13 circuits servis au lieu de 10 l'année précédente par l'ouverture de 3 circuits : *Mexique, Antilles* et *A.O.F.*

Il existe donc actuellement 3 **circuits en Europe** (Angleterre, Italie et Europe orientale qui vient d'être scindé en Turquie et Yougoslavie), 5 **circuits en Amérique** (Amérique Centrale & Andine, Mexique, Antilles, Argentine, Brésil), 3 **circuits en Afrique** (Afrique Britannique & pays indépendants d'Afrique, Congo Belge, A.O.F.), 2 **circuits en Asie** (Inde et Sud-Est asiatique).

Les deux circuits d'Asie fonctionnent avec une régularité parfaite et leur organisation intérieure mérite de servir de modèle aux autres circuits.

Mme Thévenau signala qu'en *République Dominicaine* **le prix du meilleur cinéma** avait été décerné à l'Alliance Française de Ciudad Trujillo pour avoir présenté au cours de l'année, en séance privée, « Pantomimes » et « Les Visiteurs du Soir », film envoyé sous-titré par le Cercle Cinématographique.

Au cours de l'année, le Cercle Cinématographique dota neuf nouvelles Alliances d'un appareil de projection, deux de ces Alliances ayant participé à l'achat pour 50 %.

Comme l'année précédente, le Cercle aida l'Alliance Française dans l'organisation de tournées de conférences sur le cinéma français, lui procurant les séquences de films nécessaires à l'illustration de ces conférences.

Mme Thévenau remercia *le Fonds de Développement pour l'Industrie Cinématographique, la Direction Générale des Affaires Culturelles & Techniques et le Secrétariat Général de l'Alliance Française* du précieux concours qu'ils avaient prêté au Cercle Cinématographique, concours auxquels le Cercle doit, pour une bonne part, son actuelle prospérité.

LA MISSION DE M. BRUEZIERE A CUBA

Au mois de février 1957, M. Gaston **Mauger,** agrégé de l'Université, Directeur de l'Ecole Pratique de l'Alliance Française de Paris, avait été chargé d'une mission pédagogique à Cuba qui avait rencontré le plus franc succès. Désireux de renouveler et d'étendre cette expérience, M. Marc **Blancpain,** Secrétaire Général de l'Alliance Française, jugea utile de confier, au mois de juin dernier, une mission de même ordre à M. Maurice **Bruézière,** agrégé de l'Université et *Directeur des Cours d'Eté de l'Ecole Pratique de Paris.*

Plus précisément, M. Bruézière, à qui la Direction Générale des Affaires Culturelles & Techniques avait accordé son haut patronage, reçut la charge de diriger et d'animer un stage organisé par Mme **Martinez,** *Secrétaire Générale de l'Alliance Française de La Havane,* et destiné aux professeurs cubains de français. Il eut ainsi la possibilité de prendre un contact suivi avec une quarantaine d'enseignants, venus de tous les points de l'île, de raviver leurs connaissances, d'affermir leur expérience pédagogique, de leur donner des infor-

mations plus directes sur l'état de la France d'aujourd'hui.

M. Bruézière, selon le vœu qui lui en avait été exprimé, s'attacha notamment, à mettre en lumière les principaux aspects de la littérature française la plus contemporaine et à montrer quelles solutions originales un Montherlant, un Malraux, un Sartre, un Camus apportent aux problèmes essentiels qui se posent à l'homme actuel comme à l'homme de toujours. Il s'efforça également de prouver, par des exemples plus précis, que ces grands écrivains se prêtent, aussi bien que ceux du passé, à cet exercice si particulier qu'est l'explication française, exercice qui suscite dans l'enseignement cubain la plus vive curiosité.

Les cours furents suivis avec beaucoup d'assiduité et recueillirent l'approbation générale. Parmi les auditeurs les plus assidus, on nota, avec plaisir et reconnaissance, S. Exc. M. Philippe **Grousset,** *Ambassadeur de France,* le Dr Luis A. **Baralt,** *Doyen de la Faculté de Philosophie et de Lettres,* M. Salomon **Maduro,** *Président de l'Alliance Française de Cuba,* Mme **Maduro,** la Doctora Mercedes **Labourdette,** M. Louis **Roudier,** *Premier Secrétaire de l'Ambassade,* M. Robert **Laporte,** *Consul de France à La Havane* et de nombreuses autres personnalités.

Deux conférences publiques furent, en outre, prononcées à l'Université de La Havane et une troisième à l'Université de *Santiago de Cuba* où M. Bruézière tint à se rendre pour montrer que sa mission ne concernait pas seulement la capitale de la grande île, mais celle-ci tout entière.

Une mission de ce genre, prolongeant celle dont M. Mauger s'était acquitté deux ans auparavant, est de nature à resserrer étroitement les liens qui unissent la maison-mère du Boulevard Raspail et son active filiale de La Havane. Elle manifeste l'affectueux intérêt que le Secrétaire Général de Paris entend témoigner aux efforts si courageux et si efficaces de Mme Martinez et de son ardente équipe de professeurs. Elle souligne la présence pacifique et tout amicale de la France et de la langue française à Cuba.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ALLIANCES FRANÇAISES D'IRLANDE

Le dimanche 7 juin, le Cercle Français (Alliance Française) de *Cork,* organisateur de la 11e **réunion générale des Cercles de l'Alliance Française en Irlande,** accueillit à l'Hôtel Imperial les représentants des autres Cercles.

Les Cercles d'*Athlone, Dublin, Enniscorthy, Galway, Limerich, Waterford* et *Wexford* avaient envoyé des délégués; celui de *Sligo* s'était excusé par télégramme.

S. Exc. M. de **Blesson,** *Ambassadeur de France,* avait accepté de présider cette manifestation; pour la première fois, l'Alliance Française de Paris avait envoyé un délégué, M. Roger **Gouze,** *Directeur de la Maison de l'Alliance Française.*

On remarquait dans l'assistance Mme **Mc Carthy,** *lady-mayoress de Cork,* le R. P. **Quinn,** représentant S. Em. Mgr **Perdue,** *de l'Eglise d'Irlande,* M. **Gotto,** *Agent Consulaire de France à Cork.*

Most Reverend Monsignor Scannell, *président actif du Comité de Cork,* accueillit les personnalités de marque et les cent-vingt délégués des Cercles d'Alliance Française d'Irlande, les remerciant avec chaleur de leur présence.

S. Exc. M. l'Ambassadeur de France félicita les Cercles de l'intérêt croissant qu'ils portaient aux diverses expressions de la pensée française; il fit tout particulièrement l'éloge du Comité de Cork, remerciant son Président, Mgr Scannell, de l'accueil qu'il réservait à Mme de Blesson et à lui-même.

M. Roger Gouze, après avoir également exprimé ses remerciements fit un exposé des activités des Cercles, marqua une très vive satisfaction des progrès accomplis, assurant les Cercles que l'Alliance Française de Paris n'ignorait pas leurs difficultés et attachait la même valeur aux efforts des petites Alliances qu'à ceux des Alliances des grandes capitales.

M. Jacques **Isnard,** *Délégué Général de l'Alliance Française en Irlande,* attira l'attention de l'Assemblée sur le dévouement des secrétaires qu'il remercia pour leur travail efficace et discret. Il présenta à tour de rôle les Présidents et Vice-Présidents de tous les Cercles. Ceux-ci remercièrent l'Alliance Française de son généreux soutien et félicitèrent le Cercle de Cork pour cette brillante et sympathique journée.

Après le déjeuner, deux autocars conduisirent les délégués, à travers les beaux paysages du Comté de Cork jusqu'à *Garretstown* où un thé fut servi à l'hôtel Atlantic, face au bord de la mer.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE DE LA FÉDÉRATION DES ALLIANCES FRANÇAISES DU MEXIQUE

La Fédération des Alliances Françaises du Mexique s'est réunie en Assemblée Générale extraordinaire le 30 juin 1959 en présence de S. Exc. M. Jean de **Lagarde**, Ambassadeur de France.

En l'absence de M. Alfonso **Reyes**, Président de la Fédération, M. André **Kuhn**, Vice-Président, fit l'éloge de M. André **Chevalier**, Secrétaire Général démissionnaire, et retraça brièvement l'histoire des Alliances Françaises du Mexique. *Administrateur remarquable, chef énergique et homme accueillant, M. André Chevalier a marqué de sa personnalité les Alliances Françaises du Mexique* qui passèrent, en quelques années, de 1900 à 8.500 élèves.

S. Exc. M. de Lagarde, prit la parole dans le même sens. Il souligna les mérites du dynamique Secrétaire Général et parla d'une *ère André Chevalier* dans l'histoire des Alliances Françaises du Mexique.

M. André Chevalier répondit en remerciant et en exprimant sa foi dans l'avenir de l'Alliance Française au Mexique; il assura le nouveau Secrétaire Général, M. Henri **Dumazeau**, agrégé de l'Université, de sa collaboration puisqu'il devient Vice-Président de la Fédération.

S. Exc. M. de Lagarde, M. Kuhn et M. Chevalier souhaitèrent la bienvenue à M. Henri Dumazeau en insistant sur ses titres éminents et sur la confiance que M. Marc **Blancpain**, Secrétaire Général de l'Alliance Française, avait mise en Mme Dumazeau et en lui-même.

« Sur un réseau solide d'Alliances, répondit le nouveau Secrétaire Général, il s'agit de travailler encore et d'écrire ensemble une nouvelle page dans l'histoire de l'influence française et de l'amitié franco-mexicaine. »

L'ACCUEIL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PARIS AUX ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

Comme les années précédentes, nous sommes heureux de publier ici les noms de ceux qui, au cours de l'année scolaire 1958-59, ont bénéficié, à un titre quelconque, de bourses d'accueil de l'Alliance Française.

CONCOURS EUROPEEN DE LANGUE FRANÇAISE

Liste des lauréats : Mlles Enid **Albagli** (*Grande-Bretagne*), Donia **Burianyk** (*Canada*), Brigitte **Borchorst** (*Danemark*), Christiane **Bellenis** (*Grèce*), **Benevento** (*Italie*), **Bolognesi** (*Italie*), Arlette **Craps** (*Belgique*), Josette **Clément** (*Belgique*), Carmen **Crespi** (*Espagne*), Betty **Claus** (*Pays-Bas*), Christina **Carlsöö** (*Suède*), Kristina **Eldblom** (*Suède*), Lene **Gram-Hansen** (*Danemark*), Ulla **Gronkvist** (*Suède*), Joséphine **Haslewood** (*Grande-Bretagne*), Zoé **Hadzidakis** (*Grèce*), Judith **Hovda** (*Norvège*), Andreja **Kranjc** (*Yougoslavie*), Mili **Kapus** (*Yougoslavie*), Irma **Lindeberg** (*Finlande*), Ellen **Lorentzen** (*Danemark*), Josefa **Llacer** (*Espagne*), Elizabeth **McNaught** (*Grande-Bretagne*), Raili **Moberg** (*Finlande*), Caroline **Maguire** (*Irlande*), Mira **Niland** (*Irlande*), Guler **Omay** (*Turquie*), Diana **Pidgeon** (*Grande-Bretagne*), Martine **Paul** (*Etats-Unis*), Snezana **Radosevic** (*Yougoslavie*), **Rescaldini** (*Italie*), Ann **Singleton** (*Grande-Bretagne*), Sandra **Steele** (*Etats-Unis*), Karin **Thien** (*Allemagne*), Despina **Tsourka** (*Grèce*), Maria **Tutino** (*Italie*), Suzette **Willox** (*Belgique*), Aileen D. **Williamson** (*Irlande*), **Zigiotti** (*Italie*), Barbara **Zust** (*Suisse*).

MM. Ronald **Bruck** (*Etats-Unis*), Sven **Burmester** (*Danemark*), Joop **Cranendonck** (*Pays-Bas*), Enrique **Escobar Moreno** (*Espagne*), Alay **Erdogan** (*Turquie*), Antonio **M. Gonçalvez** (*Portugal*), Francisco **Gonzalez** (*Espagne*), Daniel **Gerber** (*Suisse*), Hansjorg **Hubert** (*Allemagne*), Julien **Van Haesendonck** (*Belgique*), Paul **Helminger** (*Luxembourg*), J. W. de **Jongh** (*Pays-Bas*), Pekka **Koskinen** (*Finlande*), Guven **Savas Kiziltan** (*Turquie*), Jimmy **Leath** (*Etats-Unis*), Juan F. **Mari Rosello** (*Espagne*), Onür **Oymen** (*Turquie*), *Christian* ***Pasadeos*** (*Grèce*), Demetre **Procos** (*Grèce*), Sinisa **Sentic** (*Yougoslavie*), Knut **Skistad** (*Norvège*), Bernd **Stefanink** (*Allemagne*), Guy **Wagner** (*Luxembourg*).

A ces lauréats se sont joints des lycéens ayant participé aux mêmes épreuves et récompensés par :

— *l'Alliance Française de Belgique :* Mlles Nelly **Alter**, Régine **Clauwaert**, Janine **Henriet**, Monique **Laine**, Nora **Peeters**, Nadine **Raveel**, Christiane **Verchueren**, M. Michel **Froment** ;

— *la Chambre de Commerce de Barcelone :* Mlle Marie-Rose **Puchal** ;

— *les Ecoles Françaises de Barcelone :* Mlle Irène **Ala Miquel** ;

— *l'Ambassade de France en Grèce :* MM. Evanghelios **Sitarenios** et Constantin **Xanthopoulos** ;

— *l'Alliance Française de Stockholm :* Mlle Blanka **Leander**;
— *des Comités d'Alliance Française de France :* Mlles Renée **Boucart** (*Landerneau*), Armelle **Courbet** (*Montpellier*), Marguerite **Graffeuil** (*Brive*), Renée **Guyot** (*Guebwiller*), Françoise **Hemmerlé** (*Strasbourg*), Isabelle **Merlin** (*Caen*), **Potigny** (*Cherbourg*), Françoise **Tribolle** (*Guéret*); MM. Paul **Becquaert** (*Dunkerque*), Yves **Bonello** (*Nice*), Gérard **Fournaison** (*Guéret*), Sylvain **Pérignon** (*Dieppe*).

•

BOURSES « LEJEALLE » :

Liste des bénéficiaires : Mme Maria **Lozinska** (*Pologne*), Mlle Cléanthe **Pollaki** (*Grèce*), Elena **Tsoneva** (*Bulgarie*); MM. Slavtcho **Anguelov Ribarski** (*Bulgarie*) et Otto **Supek** (*Hongrie*), invités à venir suivre le stage annuel des professeurs étrangers de français du 15 juillet au 31 août; Mlle Barbara Anne **Ott** (*New-Orleans : Tulane University*) bénéficiaire d'une bourse d'études pour l'année scolaire 1959-60.

•

SEJOURS DE VACANCES

Liste des bénéficiaires : Mmes **Politis** (*Brésil : Sao Paulo*), **Rodrigues** (*Brésil : Rio*); Mlles Zoraide de **Mendonça Albuquerque** (*Brésil : João Pessoa*), Gracia **Apicella** (*Italie : Turin*), **Balladeres** (*Chili : Osorno*), Annes **Keating** (*Etats-Unis : New-York*), Frances **Martin** (*Etats-Unis : Newport*), H. **Moran** (*Irlande du Nord : Belfast*), Eunice **Pombo** (*Brésil : Curitiba*), Paula **Ranieri** (*Brésil : Sao Paulo*), Alice Roselyn **Taddei** (*Etats-Unis : Newport*); MM. Russell H. **Carpenter** (*Etats-Unis : Providence*), João **Costa** (*Brésil : Aracaju*), **Ribeira** (*Brésil : Santos*), **Sanhueza** (*Chili : Osorno*), **Vejar** (*Chili : Concepcion*).

•

BOURSES D'ETUDES

Mlles Mary **Hope Lacey** et Eleonor **Silberg**, MM. Tommy James **Domingue** et Dennis **Palmer** ont bénéficié, pendant les mois d'été, d'une bourse d'études en France offerte par l'Alliance Française de *Houston* (Texas, Etats-Unis).

Pendant l'année scolaire 1959-60, Mlle **Mantel** bénéficiera d'une bourse d'études offerte par l'Alliance Française de *Cuba*.

La bourse d'études offerte les années précédentes par l'Alliance Française de *Manille* (Philippines) a été prise en

charge pour l'année scolaire 1959-60 par le gouvernement français; le bénéficiaire en sera M. Ramon **Unson.**

●

BOURSES DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE NEW YORK

Liste des bénéficiaires pour l'année scolaire 1959-60 :

1) Bourses Fribourg :

— *Boursiers Français :* Mlle Iona Sybil **Wieder** (Philosophie); MM. Eugène **Adoboli** (Sciences Politiques), Jacques **Bordaz** (Sciences Politiques, anthropologie), Auguste **Grassi,** Roland **Surel** (Ecole Supérieure de Commerce), Guy **Thiollier** (Droit);

— *Boursiers Américains :* Mlles Eileen B. **Hennessy** (Professorat de Français), Florica **Remetier** (Conservatoire de Musique), Mary Anne **Patterson** (Professorat de Français); MM. Robert **Works Fuller** (Physique), Bernard **Ross** (Aéronautique), Benjamin **T. Smith** (Mathématiques), Ronald **Tobin** (Professorat de Français).

2) Bourse Chanel : Pierre **Souillol** (H.E.C.).

3) Bourses Glamorgan : Michel **Knibbeler** (Mines), Antoine **Wilhelem** (Arts et Métiers).

4) Bourse Grunsfeld : M. Pierre **Alais** (Physique).

5) Bourse Renault : Mlle Sheila **Hicks** (Beaux-Arts).

6) Bourse Schlumberger : M. Maurice **Bazin** (Polytechnique).

7) Bourses Société Générale : MM. Jean-Pierre **Aubert** (Ecole Supérieure de Commerce) et Philippe **Bouvard** (Harvard).

8) Bourse des Boursiers : M. Gilbert **Lesterps** (Ecole Supérieure de Commerce).

9) Bourses de l'Alliance Française : Mlle Elizabeth **Chamorand** (anglais); MM. Bernard **Gross** (Urbanisme) et Jules **Coulon** (Ecole Supérieure du Pétrole).

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le Bulletin de l'Alliance Française doivent souscrire un abonnement au Mercure de France en spécifiant : Tirage réservé à l'Alliance Française.

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 1.600 francs; 1 an : 3.000 francs. — Etranger : 6 mois : 1.800 francs; 1 an : 3.500 francs.

HOELDERLIN

L'adieu

Présenté et traduit par Pierre Schneider.

Si jamais le mot sublimation *fut applicable, c'est assurément à Hoelderlin. Il suffisait à toute expérience de devenir sienne pour se trouver élevée à la puissance des mythes. En un temps où ceux-ci n'étaient plus qu'objets d'étude, il y avait quelque péril à les vivre. Hoelderlin le connaissait, l'acceptait. Mais assumer la souffrance ne la rend pas moindre. Par elle, le mythe plonge dans notre sang et notre chair les racines qui le nourrissent. L'éternelle Diotima, c'était, à la source, Suzette Gontard, épouse d'un homme d'affaires de Francfort et mère d'un enfant auquel Hoelderlin servit de précepteur. Ils durent se séparer. Hoelderlin se tourna vers Diotima, mais c'est Suzette Gontard qu'il perdait. Le poète rencontrait ainsi les limites, pour lui, du pouvoir de la poésie, et de cette découverte la poésie seule s'enrichissait. Il faut que meure un homme pour qu'un dieu naisse. Le poème que l'on va lire marque la découverte, non pas intellectuelle mais éprouvée, de cette fatalité que Hoelderlin supporta sans amertume jusqu'à ce que ses forces le trahissent.*

★

Nous voulions nous quitter, le jugions bon et juste :
Pourquoi l'acte nous fit-il trembler comme un crime?
Ah, nous nous connaissons peu,
Car un dieu nous habite.

Le trahir, lui! à qui nous devons tout,
Conscience et vie, lui, le dieu protecteur,
L'âme de notre amour,
Cela, cela seul je ne le puis.

Mais l'esprit de l'homme se forge un autre tort,
D'autres devoirs de fer sont siens et d'autres droits,
Et l'usage jour après jour
Erode notre âme.

Certes, je le savais déjà. Depuis qu'enracinée
La haine qui divise a séparé les dieux des hommes,
Il faut pour l'expier de son sang,
Il faut que le cœur des amants périsse.

Laisse-moi me taire! oh, ne me laisse plus jamais
Voir cette chose mortelle; qu'au moins ce soit en paix
Que je parte vers la solitude,
Et que l'adieu nous appartienne encore!

Tends-moi la coupe toi-même! que je boive assez
Du saint poison qui sauve, que je boive avec toi
La boisson du Léthé, que tout,
Haine et amour, soit oublié.

Je pars. Peut-être te reverrai-je, Diotima, un jour
Lointain. Paisibles et étrangers nous irons
Comme les ombres élyséennes
Dans le bois vieillissant.

Et le chemin nous entraîne, devisants,
Bientôt, enchaînés tendrement par le lieu de l'adieu,
Les rêveurs s'arrêtent,
Et nos cœurs s'éveillent en nous,

Etonné, je te regarde, j'entends des voix et un doux chant
Comme jadis, j'entends un son de lyre
Et une fois encore le feu de la jeunesse
S'avive dans nos yeux.

CLAUDE AVELINE

Notre Père Pétrus Borel

Evocation radiophonique

Musique populaire cubaine. Puis Barraou, assis devant sa case, se lamente.

BARRAOU. — Jalousie! Jalousie! que tu me fais de mal! Que tu me dévores, jalousie! Maudit soit de moi, maudit soit de Jaquez Barraou, pauvre charpentier de La Havane! Ma poitrine est plus brûlante que si j'avais avalé du cubèbe et du piment! Jalousie! Tu me mâches le cœur d'une dent plus incisive que la dent du serpent! Quand je veux te repousser, c'est alors que tu m'assièges! Te repousser? Et comment? Ils ne m'ont pas même laissé le doute; car l'autre soir, quand je revenais de la ville, pour la troisième fois je l'ai surpris fuyant près de la case; il en sortait, à coup sûr... Oui, je t'ai vu, Juan Cazador! Que venais-tu tenter auprès de mon Amada? Tenter : je suis trop bon... Qui me répond d'Amada? Oh non, tu es pure, Amada!... Mais dois-je le croire? les femmes sont si fourbes! Juan, faux ami! Toi que j'appelais mon Juanito... Qui m'as connu plus petit que cette chèvre... Qui tant de fois t'endormis avec moi ivre-mort sur la même natte... Que de tafia! Que de cigaritos! Et maintenant... Ai-je jamais convoité l'épouse de personne? Pourquoi me fraude-t-on la mienne! Je suis pauvre, je n'ai rien, je n'avais qu'Amada... Misérable, je ne pourrai donc rien posséder sur cette terre sans qu'on

en prélève la dîme? Oui, je suis trop crédule... (*Après réflexion*) Un stratagème pourrait tout éclaircir. Si je me suis trompé, je rentrerai dans la paix! Et si... alors, vengeance! Sainte Vierge, accorde-moi ton aide, et demain tout sera fait!

Amada sort de la case.

AMADA, *très tendrement.* — Que fais-tu là, mon Jaquez? Dans le plein soleil à l'heure de la sieste, et le jour de Dieu! Tu sembles encore chagrin, qu'as-tu donc? Parle à ton Amada, donne-lui la moitié de ta peine, sois confiant!

BARRAOU, *se dominant mal.* — Franchement, je n'ai rien. Peut-être est-ce la chaleur qui m'accable?

AMADA. — Non, tu te caches. Même en parlant, tu rêves. D'ailleurs ne t'ai-je pas entendu? Tu parlais seul tout à l'heure, tu querellais, tu te plaignais à haute voix...

BARRAOU. — Non, mon cœur, je chantonnais de loin pour te bercer, pensant que tu reposais.

AMADA. — Que vous êtes bon, mon Jaquez...

BARRAOU. — Trêve de cela. Ta grâce voudra-t-elle bien préparer un souper copieux? J'ai l'intention de convier ce soir Juan Cazador.

AMADA, *stupéfaite.* — Cet homme!... Pourquoi?

BARRAOU, *incisif.* — Pourquoi? Sotte question! Que trouves-tu là d'extraordinaire? Est-ce la première fois que cet ami partage ma table?

AMADA. — Rien d'extraordinaire, en effet! mais vous êtes si maussade..., je veux dire si triste qu'assurément vous lui ferez une froide réception.

BARRAOU. — Il aura les bonnes grâces de l'hôtesse! (*Pour lui-même*) Mes funestes pressentiments viennent encore de se vérifier. Comme elle a tressailli à ce seul nom! Et cette ruse de femme : accueillir avec froideur une nouvelle qui la remplit de joie! (*Appelant*) Pablo!

PABLO, *de loin.* — Votre grâce?

Il accourt.

BARRAOU. — Cesse de jouer un moment, Pablito. Ecoute bien. Prends ce paquet de tabac, puis va trouver Juan

Cazador chez son maître Gédéon Robertson et, le lui offrant de ma part, convie-le à souper ce soir-même chez son ami Jaquez Barraou. Ne reviens pas sans lui, Pablito! Et béni soit ton chemin.

PABLO. — Merci, votre grâce. J'y cours.

Il s'éloigne vivement.

BARRAOU. — Nous, rentrons, Amada. Pendant que tu prépareras le souper, je m'occuperai.

Ils rentrent.

AMADA, *effrayée.* — Que fais-tu là, Barraou?

BARRAOU, *bon enfant.* — Tu le vois, je décroche mon escopette.

AMADA. — A quel propos?

BARRAOU. — Pour rien, mon amie, seulement pour enlever la rouille qui la ronge.

AMADA. — Mais pourquoi alors prendre de la poudre? Des balles? Voudrais-tu la charger? Non, je t'en prie, il arrivera malheur! Cette arme est à la portée de tout venant!

BARRAOU. — Il arrivera malheur... peut-être!

AMADA, *suppliante.* — Mais à quoi bon? Réponds-moi.

BARRAOU. — A quoi bon? Eh bien, je dois partir demain pour l'intérieur afin d'acheter du bois. Des bandes de marrons, de ces maudits esclaves échappés et pires que des sauvages, y infestent les routes; je pense qu'il est bon de ne point marcher sans armes. — Amada, où est donc mon poignard? Il était là, je ne le retrouve plus.

AMADA, *dominant mal son angoisse.* — Le voici, mon Jaquez, mais qu'avez-vous besoin d'un poignard sur vous? Est-ce également pour les marrons?

BARRAOU, *soudain violent.* — Plaise à Dieu! Va.

Devant la case de Juan Cazador. Il joue médiocrement de la mandoline. Pablo toussote pour attirer son attention.

CAZADOR, *sans cesser de jouer.* — Hé, c'est le petit Pablo, le futur charpentier de La Havane! Approche, Pablo.

PABLO. — Je remercie votre grâce. Mon maître m'envoie à votre grâce pour lui offrir ce tabac de la plantation royale...

CAZADOR. — Voilà une aimable attention.

PABLO. — ... et pour inviter votre grâce à souper ce soir.

La mandoline s'arrête tout net.

CAZADOR. — A souper?

PABLO. — Oui, votre grâce, il m'a même bien recommandé de ne pas revenir sans votre grâce.

CAZADOR, *se levant aussitôt.* — Tu ne failliras pas à la recommandation! Attends que je prenne ma veste des dimanches. *(Pour lui-même)* Qui a pu porter Barraou à me témoigner pareille courtoisie, lui qui depuis si longtemps fait tout pour m'éloigner? Serait-ce Amada? Oh non, c'est impossible! Il faudrait qu'elle eût de l'amour pour moi, et c'est impossible, c'est impossible... (*A Pablo.*) Allons, en route, mon garçon! En route!

Dans la case de Barraou, à l'arrivée de Cazador.

BARRAOU. — Je te salue, compagnon!

CAZADOR. — Salut, Barraou.

BARRAOU. — Il y a longtemps que j'ai eu le bonheur de souper avec toi! Il faut célébrer dignement ce repas. Nous ferons sauter quelques vieilles bouteilles. Sera tenu pour couard et gavache celui qui renoncera le premier!

CAZADOR. — Bravo, j'y consens, et le perdant paiera une amende. Gare à toi, Barraou!

BARRAOU. — Garde ta sollicitude pour toi-même, compère!... Voici *notre* Amada...

AMADA, *un peu contrainte.* — Soyez le bienvenu, Cazador.

CAZADOR. — La bénédiction du ciel sur vous, Amada.

AMADA. — Vos grâces peuvent prendre place, tout est prêt. (*Elle pousse un cri.*)

BARRAOU. — Quoi donc?

CAZADOR, *en même temps.* — Qu'y a-t-il?

AMADA, *encore tremblante.* — Non, ce n'est rien.

BARRAOU, *riant.* — Serait-ce parce que tu as vu mon poignard qui sortait de ma manche? Une vieille habitude que de le mettre là!

AMADA. — Non! non! Je me suis effrayée d'une ombre.

CAZADOR, *ému.* — Vous m'avez tourné la tête et le cœur, Amada.

BARRAOU. — Ah ah, Juanito, ceci est une finesse; l'aveu est adroit.

CAZADOR. — Je l'ai dit sans malice et n'en veux nul mérite.

BARRAOU. — Qu'en pense notre Amada?

AMADA. — Vrai Dieu, Barraou, vous êtes bien fatigant.

BARRAOU. — Plaisanterie, mes amis, qu'il n'en soit plus question! Prenons place! Voici le plus fameux des Xérès : donne ton verre, Juan, et goûte cela.

Ils trinquent et boivent.

CAZADOR. — Une merveille!

BARRAOU. — Alors, compère, redoublons. Fais-tu pas la petite bouche?

Ils reboivent.

CAZADOR. — Je ne suis pas si novice! Il me semble même, Barraou, que tu pourrais apprêter ton amende.

BARRAOU, *la voix empâtée.* — Tu plaisantes!

CAZADOR. — Ton œil commence à briller.

BARRAOU, *de plus en plus ivre.* — Et pourquoi ne brillerait-il pas? (*Il reboit.*) Faisons-le briller davantage! Mais pour l'amende... Ah, ah!... Pour l'amende...

CAZADOR. — Eh, prends garde! On te dirait assis sur une escarpolette!

BARRAOU. — Sur une es... carpolette?

Il s'effondre sur la table et s'assoupit en ronflant.

AMADA. — Jaquez!

CAZADOR. — Mon ami Barraou ne supporte plus le vin, il a vieilli!

AMADA. — Nous ne pouvons le laisser dans cet état, Caza-

dor. Aidez-moi à le coucher sur cette natte. Le vilain ivrogne! *(Vivement)* Mais que faites-vous?

CAZADOR. — Laissez-moi couvrir de baisers cette main qui me repousse! Sois moins farouche, Amada!

AMADA. — Taisez-vous!

CAZADOR. — ... moins farouche pour celui qui t'aime plus que son affranchissement!

AMADA. — Arrêtez, Cazador, je suis la femme de Jaquez Barraou, votre ami!

CAZADOR. — Serez-vous donc toujours de roc? Dans nos dernières entrevues, vous m'avez laissé me rouler à vos pieds plutôt que d'accorder la plus humble faveur à un pauvre amoureux. Vous m'irritez, Amada! Craignez ma violence!

AMADA. — Sainte Mère de Dieu, sauvez-moi! Arrêtez, Juan! J'appelle Barraou!

CAZADOR, *ricanant.* — Appelle-le donc! Il est soûl!

BARRAOU, *se dressant brusquement dans un fracas de verres brisés.* — Soûl? Tu crois donc, rufian, qu'on soûle Barraou comme on soûlerait Cazador? Tu es pris au piège, infâme! Tu vas mourir!

Cazador s'enfuit. Barraou le poursuit en criant :

Lâche! Lâche!

AMADA, *seule, tombant à genoux.* — Sainte Vierge, ayez pitié de nous! Jésus, ayez pitié de lui!

BARRAOU, *revenant, essoufflé.* — Il s'est sauvé dans la nuit, l'infâme! Je jure par tous les saints que j'aurai sa vie! Demain matin.

AMADA. — Oh mon Jaquez!

BARRAOU, *doucement.* — Couchons-nous, Amada. Je retrouverai peut-être dans tes bras le calme et le repos.

Sur un autre plan.

CHAMPAVERT, *comme un récitant.* — Le lendemain lundi, dès l'aube, tandis qu'Amada dormait encore, Barraou vint dans le quartier de La Havane qu'habitait Gédéon Robertson, le maître de Cazador. Il y rôda tout le jour. Enfin, il

aperçut Juan près du port, le suivit et l'arrêta dans une ruelle déserte.

BARRAOU. — Bandit! Je te cherchais!

CAZADOR. — Tu me cherchais, Barraou? Eh bien!...

BARRAOU. — Tire ton coutelas comme je tire le mien et défends-toi si tu peux!

Ils se battent, se blessent sans s'interrompre, en accusant les coups par des plaintes, des cris. Soudain, les cloches d'une église lointaine commencent à sonner l'angélus. Les deux adversaires s'arrêtent brusquement.

BARRAOU et CAZADOR. — A genoux!

Ils tombent à genoux.

BARRAOU. — Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

CAZADOR. — Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

BARRAOU. — Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...

CAZADOR. — ... maintenant et à l'heure de notre mort.

ENSEMBLE. — Amen.

Les cloches se taisent.

BARRAOU, *bondissant.* — Relève-toi, Cazador! Que fais-tu encore à genoux?

CAZADOR. — Je priais pour ton âme.

BARRAOU. — Il n'en est pas besoin, j'ai prié pour la tienne! Allons, en garde!

Cazador se relève. Aussitôt Barraou se jette sur lui.

CAZADOR. — Ah, tu m'as crevé la poitrine! Mais tu n'en réchapperas pas. Tiens, misérable!

BARRAOU. — Mon ventre!

Ils tombent morts tous deux. Un silence.

CHAMPAVERT, *indifférent.* — Vers la nuit, un marchand heurta du pied leurs cadavres. Il dit : « Ce ne sont que des nègres », et passa outre.

Même musique qu'au début.

CHAMPAVERT. — Eh bien, les deux morts, lequel d'entre vous fait l'annonce?

BARRAOU, *se relevant.* — Moi, Barraou, monsieur Champavert? L'histoire porte mon nom.

CHAMPAVERT. — Soit, Barraou. Tu peux te relever quand même, Cazador.

BARRAOU. — Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, nous venons d'interpréter pour la première fois à votre intention : *Jaquez Barraou, le charpentier de La Havane,* d'après M. Pétrus Borel. Je dois dire que cela nous aura produit un certain effet, d'avoir ainsi revécu notre fatale aventure. N'est-ce pas, Cazador?

CAZADOR. — Oui, certes!

CHAMPAVERT, *appelant.* — Amada?

AMADA, *avec des sanglots dans la voix.* — Me voici, monsieur Champavert. Mon Barraou!

Elle se jette dans ses bras.

BARRAOU. — Mon Amada!

UN AUDITEUR, *timidement.* — Pardonnez-moi, madame, messieurs... cette histoire est-elle vraie?

ENSEMBLE, *sauf Champavert, scandalisés.* — Mais pas du tout!

CAZADOR. — Elle est sortie tout entière de la cervelle de notre Père!

BARRAOU. — *Pétrus Borel.*

L'AUDITEUR, *confus.* — Ah!

CHAMPAVERT. — Est-ce que, par hasard, monsieur l'auditeur, vous ne sauriez pas qui est Pétrus Borel?

L'AUDITEUR. — Je l'avoue.

Murmure scandalisé.

CHAMPAVERT. — Pétrus Borel, le Lycanthrope?

L'AUDITEUR, *honteux.* — Et je n'entends même pas ce mot-là.

Murmure général plus fort.

CHAMPAVERT. — Silence!

TOUS, *respectueux.* — Oui, monsieur Champavert.

CHAMPAVERT. — Le Lycanthrope, monsieur, c'était le surnom cruel et juste qu'avait pris l'auteur de leurs jours, ou plutôt de leur immortalité. Un lycanthrope, chez les Grecs, c'était un homme changé en loup. Puisque l'homme est un loup pour l'homme, comme disait Plaute, l'homme est un loup tout court! et Pétrus Borel a eu l'audace de le proclamer pour sa part. Savez-vous, par exemple, de quelle manière il se déclare républicain, à vingt-deux ans, au seuil de son premier ouvrage? c'était en 1831, sous Louis-Philippe, un an après la révolution de Juillet. Le savez-vous?

BARRAOU. — Mais non, monsieur Champavert, comment voulez-vous que monsieur le sache? Il ne sait rien!

Rires.

CHAMPAVERT. — Exact. Alors, écoutez cela! (*Il récite avec flamme*) « Oui! je suis républicain, mais ce n'est pas le soleil de juillet qui a fait éclore en moi cette haute pensée, je le suis d'enfance, mais non pas républicain à jarretière rouge ou bleue à ma carmagnole, pérorateur de hangar et planteur de peupliers; je suis républicain comme l'entendrait un loup-cervier : mon républicanisme, c'est de la lycanthropie! — Si je parle de république, c'est parce que ce mot me représente la plus large indépendance que puisse laisser l'association et la civilisation. Je suis républicain parce que je ne puis pas être caraïbe; j'ai besoin d'une somme énorme de liberté; la république me la donnera-t-elle? je n'ai pas l'expérience pour moi. Mais quand cet espoir sera déçu comme tant d'autres illusions, il me restera le Missouri! »

AMADA. — Croyez-vous que c'est beau! Tu connaissais, Barraou?

BARRAOU. — Non, ce n'est pas dans notre volume. Si nous parlions de notre volume, monsieur Champavert?

CHAMPAVERT. — Un peu de patience, mes enfants. Nous parlons en ce moment, du premier ouvrage de Pétrus Borel et non du second. Monsieur sera certainement enchanté d'apprendre qu'il s'agit d'un recueil de poèmes : *Rhapsodies.*

L'AUDITEUR. — Certainement, j'aime beaucoup la poésie. Mais ne pourriez-vous me dire d'abord?...

CHAMPAVERT, *l'interrompant.* — Rien du tout. *D'abord,* je vous dirai la fin de l'un de ces poèmes, celui que je préfère.

Murmures de satisfaction.

Il s'intitule : *Isolement.*

. . . .

Gui! liane! palmier! mon âme vous envie!
Mon cœur voudrait un lierre et s'enlacer à lui,
Pour passer mollement le gué de cette vie,
Je demande une femme, une amie, un appui

— Un ange d'ici-bas?... une fleur, une femme?...
Barde, viens, et choisis dans ce folâtre essaim
Tournoyant au rondeau d'un preste clavecin. —
Non; mon cœur veut un cœur qui comprenne son âme.

Ce n'est point au théâtre, aux fêtes qu'est la fille
Qui pourrait sur ma vie épancher le bonheur :
C'est aux champs, vers le soir, groupée en sa mantille,
Un Werther à la main sous le saule pleureur.

Ce n'est point une brune aux cils noirs, l'air moresque;
C'est un cygne indolent, une Ondine aux yeux bleus
Aussi grands qu'une amande, et mourants, soucieux;
Ainsi qu'en réfléchit le rivage tudesque.

Quand viendra cette fée — en vain ma voix l'appelle! —
Apporter ses printemps à mon cœur isolé?
Pourtant jusqu'aux cyprès je lui serai fidèle!
Sur la plage toujours resterai-je esseulé?

Sur mon toit le moineau dort avec sa compagne;
Ma cavale au coursier a donné ses amours.
Seul, moi, dans cet esquif, que nul être accompagne,
Sur le torrent fougueux je vois passer mes jours.

Tous applaudissent.

Ce poème était dédié à Gérard. Vous connaissez Gérard?

L'AUDITEUR. — Non.

CHAMPAVERT. — Vous ne connaissez pas non plus Gérard, Gérard Labrunie dit Gérard de Nerval!

L'AUDITEUR. — Gérard de Nerval? Oh pardon, je le connais par cœur!

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile...

CHAMPAVERT, *enchaînant pour l'interrompre.* — « Est morte », oui, d'accord. Eh bien, Gérard de Nerval, Gérard! d'un an plus vieux que Pétrus Borel, se considérait pourtant un peu comme son disciple. Ainsi écrivait-il en ce temps-là, tout à fait dans la manière du Lycanthrope... Récite, Cazador! Le texte est reproduit dans votre livre.

CAZADOR.

Car la société n'est qu'un marais fétide
Dont le fond, sans nul doute, est seul pur et limpide
Mais où ce qui se voit de plus sale, de plus
Vénéneux et puant, vient toujours par-dessus!
Et c'est une pitié! C'est un vrai fouillis d'herbes
Jaunes, de roseaux secs épanouis en gerbes,
Troncs pourris, champignons fendus et verdissants,
Arbustes épineux croisés dans tous les sens,
Fange verte, écumeuse et grouillante d'insectes,
De crapauds et de vers, qui de rides infectes
Le sillonnent, le tout parsemé d'animaux
Noyés, et dont le ventre apparaît noir et gros.

Soupir général après une tension.

CHAMPAVERT, *attaquant de nouveau.* — Et Gautier, monsieur l'auditeur, connaissez-vous Théophile Gautier?

L'AUDITEUR. — Vous m'offensez.

CHAMPAVERT. — Vous nous avez offensés le premier en ignorant le Père!

Approbation générale.

Théophile Gautier disait de lui : « Nous le trouvions très fort et nous pensions qu'il serait le grand homme spécial de la bande! »

L'AUDITEUR. — Une bande?

CHAMPAVERT. — La bande des Bousingos, ces jeunes écrivains et ces artistes qui se battaient pour toutes les libertés à commencer par la liberté vestimentaire, qui avaient organisé la bataille d'*Hernani,* qui se livraient aux beuveries dans des crânes et aux orgies en pleine nature, qui étaient prêts à n'importe quel scandale pourvu qu'il offusquât la morale bourgeoise!

CAZADOR, *ravi.* — Ah ah, nous approchons de nous!

CHAMPAVERT, *fièrement.* — Pétrus Borel y faisait merveille. Dans la débauche des couleurs qu'étalaient sur eux les amis, son long corps était toujours vêtu d'un parfait habit noir boutonné jusqu'au col comme vous voyez le mien; le teint olive, une grande beauté, la courte barbe et les cheveux noirs; il n'avait de blancs que la cravate de mousseline et les poignets de baptiste retournés sur les manches. C'est encore Gautier qui disait : « Une de ces figures qu'on n'oublie plus, ne les eût-on aperçues qu'une fois! Sa présence produisait une impression indéfinissable dont nous finîmes par découvrir la cause : il n'était pas contemporain; rien en lui ne rappelait l'homme moderne et il semblait toujours venir du fond du passé... »

Un chien accourt en aboyant vers Champavert et lui fait fête. Tous l'accueillent avec tendresse.

Et j'oubliais l'épagneul! L'inséparable compagnon! Tout beau, tout beau, du calme...

Le chien s'apaise.

Etait-il magnifique, n'est-ce pas, monsieur?

L'AUDITEUR. — Tout cela me surprend beaucoup.

AMADA, *suppliante.* — Monsieur Champavert, notre volume...

CHAMPAVERT. — Soit! Bien que monsieur ne sache rien encore des origines du Père.

L'AUDITEUR. — Etaient-elles aussi extraordinaires que lui-même?

CHAMPAVERT, *reconnaissant le fait.* — Non. Son père à lui était quincaillier, « clincaillier » comme on disait alors, et tenait commerce rue des Quatre-Chapeaux, en la bonne ville de Lyon. De ses quatorze enfants, Pétrus fut le douzième. Né le 30 juin 1809, voilà donc cent cinquante ans. Il s'appelait réellement Pétrus, Joseph-Pétrus. Il s'instruisit dans un petit séminaire, où déjà il manifestait une mélancolie acerbe. Comme il aimait dessiner, son père le fit entrer à seize ans dans un atelier d'architecture. Il méprisait ce métier comme tout autre. Il aurait voulu être chamelier au désert, muletier andalou, Tahitien! Il devient architecte néanmoins, s'installe médiocrement à Paris, va mourir de faim — mais connaît Eugène Devéria, le peintre, de quatre ans seulement son aîné et déjà célèbre! Il rencontre chez lui tous les futurs bousingos, poètes, peintres, sculpteurs, donne libre cours à son inspiration, triomphe auprès de tous, publie les *Rhapsodies* admirées par Béranger, ces *Rhapsodies* « abruptes, souffertes, senties, pleines de feu, quelquefois *fleurette* mais bien plus souvent *barre de fer*, imprégnées de fiel et de douleur »! — et nous avons bouclé la boucle et nous allons pouvoir enfin parler de son second volume.

TOUS, *ravis.* — Ah!...

CHAMPAVERT. — ...qui n'est d'ailleurs nullement *votre* volume, mes enfants, mais le mien!

L'AUDITEUR. — Comment cela?

CHAMPAVERT. — Comment cela? Cher auditeur dont la bienheureuse ignorance nous permet de libérer à la fois nos souvenirs et notre orgueil! Tout simplement parce que l'ouvrage s'appelle : *Champavert. Contes immoraux.*

L'AUDITEUR. — Pourquoi Champavert?

CHAMPAVERT. — Tout simplement aussi parce que l'auteur, dans la préface, y annonce que Pétrus Borel vient

de se tuer et que le vrai nom de ce malheureux jeune homme était Champavert! C'était Champavert l'apprenti architecte devenu le « grand-prêtre de la camaraderie du bousingo », Champavert le Lycanthrope, Champavert l'auteur des *Rhapsodies*, œuvre si douloureuse qu'elle ne pouvait avoir qu'un épilogue : la mort!

L'AUDITEUR. — « Tout simplement »... Vous trouvez cela tout simple?...

CHAMPAVERT, *riant.* — Vous me rappelez Sainte-Beuve le chicaneur qui n'a pas craint de déclarer après nous avoir lu : « Dans ce dédale de Champavert et de Pétrus, le pauvre lecteur éperdu ne sait auquel de tous ces sosies se reprendre! » Cette référence vous flatte?

L'AUDITEUR. — Elle me rassure.

CHAMPAVERT. — Et le titre, vous rassure-t-il?

L'AUDITEUR. — *Contes immoraux?*

CHAMPAVERT, *provocant.* — Oui, *Contes immoraux.*

L'AUDITEUR. — Cela dépend si la parole qu'ils bafouent est la vraie morale, celle des philosophes et des sages, ou la morale que vous avez qualifiée tout à l'heure vous-même de bourgeoise et qui est exécrable, en effet, cette morale qui inspire les derniers mots terribles de votre histoire, monsieur Barraou : « Ce ne sont que des nègres... »

CHAMPAVERT. — Bravo, monsieur! Je puis maintenant vous présenter sans arrière-pensée les principaux personnages de mes contes. Venez tous!

Il les présente au fur et à mesure de leur entrée :

Don Andréa Vésalius, l'anatomiste, doña Maria, son épouse, et les trois amants de celle-ci, un, deux, trois;

Three Fingered Jack l'obiman, terreur de la Jamaïque, la douce Abigail et l'ambitieux Quasher;

Dina la belle juive de Lyon, son gracieux fiancé Aymar de Rochegude et l'affreux Jean Ponthu;

Passereau l'étudiant, Sanson le bourreau, et d'autres, d'autres encore! Allons, pressons-nous, enfants de Champavert! Musique!

Eclate la musique cubaine du début et, presque aussitôt :

BARRAOU, *d'une voix pleurante, exactement comme la première fois.* — Jalousie! Jalousie! que tu me fais de mal! Que tu me dévores, jalousie!...

Tous protestent et couvrent sa voix.

CHAMPAVERT, *hurlant.* — Assez, Barraou!

Barraou et la musique s'interrompent. Satisfaction des nouveaux venus.

Tu as perdu la tête? Crois-tu que nous allons donner une seconde édition de ton histoire quand déjà nous devrons nous contenter de résumer les autres?

TOUS LES NOUVEAUX, *désappointés.* — Oh, c'est dommage...

CHAMPAVERT, *sans les entendre.* — Musique! *La bonne!*

Vive musique espagnole.

VÉSALIUS, *voix de vieux savant.* — Je suis don Vésalius, célèbre anatomiste flamand qui vivait à Madrid au temps de Philippe II. En me recréant, Pétrus Borel a fait de moi un vieillard et un monstre.

DOÑA MARIA. — Et ce monstre m'avait choisie pour épouse, moi, Maria, qui aurais pu être sa petite-fille et qui aimais le beau cavalier Alderan!

VÉSALIUS, *sinistre.* — Je ne dirai rien de notre nuit de noces...

MARIA. — Ni des nuits qui suivirent...

VÉSALIUS. — Je me fiançai de nouveau à l'étude.

MARIA, *dominant ses larmes.* — Moi, jeune et surabondante de vie, je pris trois amants, Alderan, Fernando et Pedro; l'un après l'autre, car je ne me donnai à chacun d'eux qu'une fois! Quand je m'éveillais le lendemain, j'étais seule, et je ne les revoyais jamais, jamais.

VÉSALIUS. — Un jour, cette créature m'avoua ses péchés.

MARIA. — Il me dit durement : Levez-vous, Maria, et suivez-moi.

VÉSALIUS. — Je l'emmenai dans mon laboratoire, dont les tables sanglantes étaient couvertes de cadavres et les parois de râbles, de squelettes, de carcasses, car je disséquais les bêtes comme les hommes au profit de la science.

MARIA, *tremblante.* — Je lui demandai : Que voulez-vous, Vésalius? Je suffoque! Je souffre!

VÉSALIUS. — Ainsi, vous ne revîtes jamais vos amants?

MARIA. — Jamais, monseigneur.

VÉSALIUS, *violemment.* — Eh bien, regarde dans cette armoire! Reconnais-tu cet homme?

MARIA. — Ces ossements?

VÉSALIUS. — Reconnais-tu ce pourpoint? cette cape brune?

MARIA, *dans un cri.* — La cape d'Alderan!

VÉSALIUS, *ricanant.* — C'est Alderan lui-même! Et celui-ci, à la blonde chevelure?

MARIA. — Fernando!

VÉSALIUS. — Grâce à mes travaux sur lui lorsqu'il était encore vivant, il s'est acquis une gloire éternelle! Et celui-ci?

MARIA. — Pedro! Pedro! Vous l'avez tué aussi!

VÉSALIUS. — Alors, avec un râle affreux, elle tomba massivement sur la dalle.

MARIA. — Il fit enterrer le lendemain un corps qui n'était pas le mien.

VÉSALIUS. — Car, elle, la traîtresse, je la disséquai à son tour.

Même musique espagnole.

CHAMPAVERT. — Moralité de l'auteur : Si vous avez les passions ardentes, il ne faut pas épouser un docteur des facultés, un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et, par-dessus tout, un immortel de l'académie des Quarante Fauteuils et du dictionnaire inextinguible!

L'AUDITEUR, *scandalisé.* — Ho.

CHAMPAVERT. — Gardez votre sang-froid, monsieur, vous en entendrez d'autres. Musique!

Musique cubaine du début. Protestations véhémentes. La musique s'interrompt.

BARRAOU, *protestant à son tour.* — Mais je n'ai rien dit!

CHAMPAVERT, *gravement.* — Tu as raison, Barraou. Cette musique n'est plus la tienne, elle est celle de Jack l'obiman. *(Avec douceur)* Parle, Jack aux doigts coupés.

JACK, *voix noble et simple.* — Je suis Three Fingered Jack, terreur de la Jamaïque. J'ai réellement vécu dans l'année 1780. Pétrus Borel, ayant connu mon existence, m'a fait le héros d'une belle histoire. Il m'aimait.

CHAMPAVERT, *toujours avec douceur.* — Dis-nous la raison, Jack.

JACK. — J'étais maudit de tous parce que je détenais un pouvoir magique. Je possédais un *obi* fait de corne de bouc et d'une pâte épaisse qui contenait de la poussière de tombeau, du sang de chat noir et de la graisse humaine. Il me donnait une force infinie, une habileté sans bornes. Il me permettait de vivre en méprisant les hommes, ces chiens d'esclaves qui couvrent le monde. Libre, seul, vrai lycanthrope! Clameurs sur clameurs s'élevaient contre mon nom, contre mon ombre. On m'imputait tous les péchés et tous les crimes. Et certes, je volais, mais seulement pour assurer ma subsistance. Et je tuais aussi, mais seulement pour échapper à mes poursuivants.

ABIGAIL, *avec tendresse.* — Vous étiez bon, Jack.

CHAMPAVERT. — Abigail, noire et douce beauté, rappelle-nous comment il a été bon pour toi.

ABIGAIL. — Je me trouvais dans un canot, avec des blancs, au large de Saint-Domingue. Soudain...

UN BLANC, *terrifié.* — Regardez qui nage impétueusement là-bas venant vers nous!

UN AUTRE BLANC. — C'est Three Fingered Jack, l'obiman!

PREMIER BLANC. — Dieu nous protège!

SECOND BLANC. — Il approche!

PREMIER BLANC. — Il va s'agripper au canot!

SECOND BLANC. — Prends la hache et frappe-le! Frappe-le!

JACK. — Alors, sortant à demi de la mer et donnant de tout mon poids une secousse à la barque, je la fis chavirer.

ABIGAIL. — Je fus saisie dans l'eau par le milieu du corps et portée sur la grève. Je vis un beau jeune homme me prodiguer ses soins. Il essuyait mes cheveux et mon visage. Je lui dis alors : Ah, je vous dois la vie! Il répondit :

JACK. — Peu de gens me la doivent.

ABIGAIL. — Votre nom, que je le bénisse...

JACK. — Mon nom... vous frémiriez! Adieu.

ABIGAIL. — Votre nom, de grâce! Moi, je suis Abigail, fille de John Fox.

JACK. — Moi, je suis pour les hommes moins qu'un chat-pard qu'on chasse. Je suis Three Fingered Jack.

ABIGAIL, *terrifiée.* — L'obiman?

JACK. — Oui, l'obiman. Adieu.

QUASHER, *voix brutale.* — Moi, je suis Quasher, qui aimais Abigail et Abigail m'aimait. Afin que nous fussions riches, je résolus d'avoir la tête de l'obiman, car elle était mise à prix pour une somme énorme.

ABIGAIL. — La gratitude me fit rejoindre Jack à travers mille difficultés sur sa montagne, pour l'avertir du danger qu'il courait.

JACK. — Je l'avais blessée sans le vouloir, croyant dans la nuit frapper un homme. Je la priai de me pardonner, lui remis un *obi* pour la guérir et la portai jusqu'au seuil de sa case.

QUASHER. — Moi, Quasher, après avoir reçu en baptême le nom de James Reeder, je partis avec mon ami Sam et un jeune garçon qui était bon tireur à la poursuite de l'obiman. Nous trouvâmes ses empreintes, puis son repaire. *(Violemment)* Jack, ton *obi* n'a plus aucun pouvoir de me nuire, car je suis baptisé et n'ai plus nom Quasher!

JACK. — Frappé de stupeur, je sus qu'il disait vrai. Au lieu de combattre, je me jetai au fond d'un précipice.

QUASHER, *triomphant.* — Le fusil de Sam l'atteignit à l'épaule, celui du jeune garçon au ventre. Nous nous jetâmes dans le précipice à notre tour. Il ruisselait de sang. Nous lui écrasâmes la tête à coups de pierre, puis, l'ayant tranchée ainsi que sa main à trois doigts, nous portâmes nos trophées jusqu'à Kingstown, suivis d'une foule immense de noirs qui n'avaient plus peur!

ABIGAIL. — Quand leur cortège défila devant moi, j'appelai : Quasher! Quasher! Fou d'orgueil, il détourna la tête. Ayant reçu la prime, Sam et lui, ils passèrent la nuit en orgies avec quelques sales femmes accourues à l'odeur de l'argent. Il reparut le lendemain, titubant au bras d'une fille aussi soûle qu'il l'était.

QUASHER, *effrayé.* — Elle se précipita sur moi comme une tigresse, un couteau à la main...

ABIGAIL, *hors d'elle.* — Quasher! Tu es un lâche et un traître! Et je lui enfonçai le couteau dans la poitrine. Je terrifiai la foule en brandissant l'*obi* que Jack m'avait offert et, m'ouvrant un passage sur leur corps prosternés, je m'envolai dans les montagnes!

Musique cubaine beaucoup plus ample.

CHAMPAVERT. — Goûtez-vous cette histoire, monsieur l'auditeur?

L'AUDITEUR, *ému.* — Plus que toute autre, assurément, pour son humanité et sa tendresse. Mais ne vous ai-je pas entendu annoncer tout à l'heure, quand mademoiselle est entrée...?

CHAMPAVERT. — Qui donc?

L'AUDITEUR. — Mademoiselle, là-bas, dans cette belle robe Louis XIV...

CHAMPAVERT. — Ah, Dina, la belle juive de Lyon!

DINA, *saluant.* — Monsieur.

L'AUDITEUR. — Madame... De Lyon, oui. La ville natale de Pétrus Borel, avez-vous dit?

DINA. — Il logea même mon fiancé que voici, Aymar de Rochegude, dans la rue des Quatre-Chapeaux. Hélas, il n'a pas fait notre bonheur pour cela!

AYMAR. — Le chevalier mon père ne voulut jamais admettre mon alliance avec une fille d'Israël, bien que tes parents fussent de vrais saints, Dina! Pendant que je brisais avec lui dans son castel au loin, toi, malheureuse...

DINA, *effondrée*. — Ah, je ne pourrai le dire...

JEAN PONTHU, *cynique*. — Il n'y a pourtant pas de quoi en faire un drame! C'est Jean Ponthu, batelier, qui parle. La demoiselle voulut voguer sur la Saône pour mieux rêver à ses amours. Elle m'offrit sa bourse. Je ne m'en contentai pas. Elle était belle, comme vous voyez.

DINA. — Mon Dieu!

AYMAR. — Le monstre!

Gémissements étouffés de Dina pendant le récit de Ponthu.

PONTHU. — Je commençai par lui appliquer un bâillon et lui liai les mains. M. le Sénéchal avait séduit ma sœur Marion trois mois plus tôt! Nous autres paysans, nos sœurs, nos filles et nos femmes sont toujours pour messieurs les seigneurs, les nobles, les bourgeois; et nous, bétas, nous ne faisons rien à leurs femmes, à leurs filles; ce n'est pas juste. Je lui pris donc ses bagues, ses boucles d'oreilles, ses épingles d'or, son collier de perles. Puis je la pris elle-même! Et la jetai ensuite dans le fleuve. Son bâillon se défit, elle appela :

DINA, *d'une voix mourante*. — Aymar!

PONTHU. — La famille la chercha toute la nuit. On découvrit son corps au point du jour, arrêté par ses longs cheveux roux sur un rocher. Et ce fut moi, Ponthu, qui la recueillis dans ma barque! Pour cette bonne action, j'allai réclamer au bureau des échevins les deux pistoles de récompense.

UN ÉCHEVIN. — Le cadavre a-t-il été reconnu, batelier?

PONTHU. — Oui, messire, c'est une jeune fille nommée Dina, fille d'Israël Judas, le lapidaire.

L'ÉCHEVIN, *furieux*. — Une juive! Tu vas pêcher des juifs et tu as le front après cela de venir quêter une récompense? Holà, valets, mettez-moi ce butor à la porte! Qui pêche un hérétique, ne pêche qu'un chien.

DINA. — Cependant, mon doux cavalier, avec des mulet chargés de présents, revenait à Lyon par le champ de l Madeleine, cimetière des meurtriers et des juifs.

AYMAR. — Un vieillard y creusait une fosse. Pour qu donc cette fosse, mon brave?

LE VIEILLARD. — Pour une belle enfant retrouvée hie dans la Saône.

AYMAR. — Sauriez-vous son nom?

LE VIEILLARD. — Elle se nommait Dina, fille d'Israël Juda le lapidaire.

AYMAR, *fou de douleur.* — Enfer! Dina, ma fiancée!.. Elargis cette fosse, vieillard!

LE VIEILLARD, *épouvanté.* — Seigneur, que faites-vous ces pistolets...?

AYMAR. — Dina! Israël! Eternité!

Deux coups de pistolet sur une musette au clavecin.

L'AUDITEUR, *accablé.* — Ah non, cette fois, pitié, monsieur! De tels contes sont trop horribles!

CHAMPAVERT, *moqueur.* — Comme le monde où nous vivons, où vous vivez! Je vous épargnerai néanmoins mon propre testament sur lequel se clôt l'ouvrage : vous en perdriez le sommeil. Et même l'histoire de Passereau l'écolier, bien qu'elle soit animée d'un humour noir très parisien.

PASSEREAU, *voix jeune et gaie.* — Quoi, pas un mot sur moi? J'ai pourtant si habilement exécuté la trompeuse Philogène, mon infâme maîtresse!

L'AUDITEUR. — Non, mille fois non! De l'humour tant qu'il vous plaira, même noir, mais plus de meurtres, plus de suicides, plus de sang!

CHAMPAVERT. — Dis-moi, Passereau, si tu nous offrais ton entrevue avec le bourreau...

L'AUDITEUR. — Le bourreau!...

CHAMPAVERT. — ...quand tu as eu découvert que tu étais trompé?

PASSEREAU, *riant.* — Vive Dieu, l'idée me plaît! Approchez, monsieur Sanson, approchez, que l'on vous entende

mieux! M. Sanson était de la grande dynastie des Sanson, monsieur l'auditeur.

SANSON, *voix de basse.* — Pour vous servir.

L'AUDITEUR, *aussitôt.* — Non, merci!

Tous rient.

CHAMPAVERT. — Sanson, voilà un mot digne de votre Père! Prêts, messieurs? Cette fois-ci, le texte quasiment intégral, je vous prie.

Valse de 1830.

PASSEREAU. — Je sonne, on m'ouvre. M. Sanson est-il visible? — Oui, il est à déjeuner, entrez! — Monsieur, agréez mes salutations.

SANSON. — Je suis votre serviteur. Quelle affaire urgente vous amène près de moi?

PASSEREAU. — Urgente, vous l'avez dit!

SANSON. — Voyons?

PASSEREAU. — Je vous demande bien pardon de la hardiesse que je prends de venir moi-même vous troubler en votre retraite, et vous demander un service dans la dépendance de vos fonctions.

SANSON, *surpris.* — Dans la dépendance de mes fonctions, monsieur? Je n'en rends que de cruels.

PASSEREAU. — Cruels aux lâches, doux au forts!

SANSON. — Au fait.

PASSEREAU. — Je venais vous prier, mais c'est bien exigeant de ma part, moi, à vous tout à fait inconnu... Du reste, je suis prêt à payer le coût et les épices qui seront dus!

SANSON. — Expliquez-vous, enfin.

PASSEREAU. — Je venais vous prier humblement, je serais très sensible à cette condescendance, de vouloir bien me faire l'honneur et l'amitié de me guillotiner.

SANSON, *interdit.* — Comment?

PASSEREAU. — Je désirerais ardemment que vous me guillotinassiez!

SANSON. — C'est pousser loin la plaisanterie, jeune homme. Etes-vous venu m'insulter jusque chez moi?

PASSEREAU, *vivement.* — Bien loin cette pensée! Je vous

en prie, écoutez-moi, la démarche que je fais auprès de vous est grave et sérieuse.

SANSON. — Si je ne craignais d'être impoli, je vous dirais tout cru que vous me semblez en démence.

PASSEREAU. — Je le semblerais à beaucoup d'autres, monsieur. Je jure par toutes vos résections de l'œsophage que j'ai mes saines et entières facultés! Seulement, le service que je vous prie de me rendre n'est point dans nos mœurs, c'est-à-dire dans les mœurs de la foule, et quiconque ne fait pas strictement ce que fait la foule est un fou.

SANSON, *radouci*. — Vous êtes honnête, je le vois. Je veux bien croire que vous n'avez nulle intention de m'insulter, ni de me faire ressouvenir de ma fatale misssion, que j'oubliais. Je veux bien croire que vous n'êtes point en démence.

PASSEREAU. — Vous me rendez justice.

SANSON. — N'êtes-vous pas artiste? A votre costume...

PASSEREAU. — Je le suis si vous l'êtes, car nous sommes un peu confrères : mes études ne sont pas sans de nombreux rapports avec les vôtres. Comme vous, je suis chirurgien, mais vous êtes mon maître en amputation! Mes opérations sont moins solennelles et moins sûres que les vôtres, et c'est ce qui m'amène auprès de vous.

SANSON, *saluant de nouveau*. — Vous me faites honneur. Mais enfin, en quoi puis-je vous servir?

PASSEREAU. — Je désirerais, comme j'ai pris la licence de vous le dire, que vous me guillotinassiez.

SANSON. — Allons, parlons sérieusement, ne revenez plus là-dessus, c'est une mauvaise pasquinade!

PASSEREAU. — Veuillez croire que c'est le motif unique et sérieux de ma visite.

SANSON. — Plaisant original!

PASSEREAU. — Sans plus d'exorde, voici le cas. Depuis longtemps, je voulais trancher mon existence qui me lasse et m'importune. Mon leurre était encore acharné de quelque espoir, je remettais de jour en jour. Enfin, misérable porte-faix des misères humaines, je romps sous le fardeau et viens le déposer.

SANSON. — Vous, sitôt las de la vie! Et pourquoi, mon ami?

PASSEREAU. — La vie est facultative : on peut la tolérer à certaines conditions, à la condition du bonheur; et l'on peut, certes, à bon droit, la trancher quand elle ne nous apporte que des souffrances! On me l'a imposée sans mon gré, comme on m'a imposé le baptême. J'ai abjuré le baptême. Aujourd'hui, je revendique le néant.

SANSON. — Seriez-vous isolé, sans parents?

PASSEREAU. — J'en ai trop.

SANSON. — Etes-vous sans fortune?

PASSEREAU, *insouciant*. — Le veau d'or n'est pas mon Dieu.

SANSON. — N'avez-vous pas quelque amour pour la science?

PASSEREAU. — La science n'a que de faux-semblants, la science est vaine.

SANSON. — Vous n'avez donc ni passion, ni amie?

PASSEREAU. — A tout jamais j'ai perdu l'un et l'autre.

SANSON. — Ce n'est pas à vingt ans qu'on perd l'amour, et la perte d'une amie, quelque grande qu'elle soit, n'est pas irréparable.

PASSEREAU. — Je suis blasé.

SANSON. — Votre œil luit et votre cœur bat, vous ne l'êtes pas.

PASSEREAU. — J'ai vu tout au clair.

SANSON. — L'amour même?

PASSEREAU. — L'amour! Mais qu'est-ce donc que l'amour? On l'a poétisé à l'usage des niais. Un grossier besoin périodique, une loi criarde de la nature, de la nature éternelle, qui reproduit et multiplie, un penchant brutal, un charnel croisement de sexe, un spasme, rien de plus! Passion, tendresse, honneur, sentiment, tout se résume en cela.

SANSON. — Quel odieux langage!

PASSEREAU. — Hier, je ne parlais pas ainsi; hier j'étais encore abusé, mais des voiles sont tombés de mon front depuis hier! Personne n'a été plus que moi plein d'illusions et de croyances, personne n'a été plus sentimental que moi. Plus le rêve a été grand et beau, plus le plat

réveil est douloureux. Hier, j'étais sensible, aujourd'hui je suis féroce. J'aimais de toutes les puissances de mon être une femme. Je croyais qu'elle avait pour moi de l'amour, elle me jouait! Je la croyais candide, elle était vile et basse! Je la croyais naïve, céleste, pure, elle était prostituée! Oh rage! Et l'amour seul, l'amour pour cette femme me retenait en ce monde!

SANSON. — Je conçois votre chagrin, mais tout cela n'a rien de grave. C'est une des mille aventures de jeune homme qui vous arriveront; ne prenez pas l'habitude de vous tuer à chacune. Je ne vois rien là-dedans qui puisse vous entraîner au suicide. Je sais qu'une déception est souvent bien douloureuse; mais un jeune homme, fort et penseur comme vous, doit surmonter de plus grandes adversités. Ceci n'est qu'un enfantillage, et si l'on doit revivre la vie de ce monde une fois éteinte, assurément vous seriez très honteux, quand vous auriez retrouvé l'existence et le sang-froid, de vous être sacrifié pour si bas et pour si peu.

PASSEREAU. — J'ai juré d'en finir! Un serment est irrévocable.

SANSON. — Vous voyez bien que j'avais raison de vous croire en démence.

PASSEREAU. — En démence!... Dites-moi donc alors, vous qui avez la raison en partage, ce que nous faisons sur cette terre? A quoi bon? Pourquoi y sommes-nous? Et que sommes-nous nous-mêmes, misérables orgueilleux? sinon les passibles moyens de la reproduction et de la destruction?

SANSON, *désolé*. — Vous êtes en démence.

PASSEREAU. — Mais tout cela n'est que digression. Je vous supplie donc d'obtempérer à ma demande, je vous tiendrai compte de tous vos frais.

SANSON. — Quelle demande? Décidément, que désirez-vous?

PASSEREAU. — Peu de chose. Que vous me guillotinassiez.

SANSON, *catégorique*. — Jamais, mon ami. C'est pure extravagance. Alors même que je le voudrais, je ne le

pourrais. Hélas! que Dieu me garde de vous faire la moindre écorchure.

PASSEREAU. — Pourquoi cela, n'avez-vous pas le droit et la liberté de faire ce que bon vous semble? La société vous a donné un instrument, n'en êtes-vous pas l'absolu ménétrier? Peut-elle vous défendre de rendre service à un ami?

SANSON. — Il est vrai que la société m'a donné héréditairement un échafaud, ou plutôt que mon père m'a légué une guillotine pour tout meuble et immeuble patrimonial; mais la société m'a dit : Tu ne joueras de ton instrument que pour ceux que nous t'enverrons.

PASSEREAU. — C'est elle qui m'envoie.

SANSON. — Non pas.

PASSEREAU. — Si, c'est mon dégoût pour elle.

SANSON. — Vous venez droit à moi, mon cher : ce n'est pas cela. Vous avez pris la grande route au lieu du chemin de traverse. Retournez-vous-en et passez par les gendarmes, les cachots, les geôliers et les juges.

PASSEREAU. — Mais, tribunal de Dieu, je ne demande absolument pas que vous me fassiez cela en plein jour, en plein Paris! Que ce soit une affaire privée; là, dans un coin de votre jardin, n'importe, où vous voudrez. Vous le voyez, je suis accommodant.

SANSON. — Non, c'est impossible. Tuer un innocent!

PASSEREAU. — Mais n'est-ce point l'usage?

SANSON. — Je ne suis point un assassin.

PASSEREAU. — Que vous êtes cruel de refuser une chose qui vous coûte si peu!

SANSON. — Je ne suis point un meurtrier.

PASSEREAU. — Peut-être vous ai-je offensé, mais c'est bien malgré moi. Vous n'êtes point un coupe-jarret, je le sais. Votre humanité, votre philanthropie sont célèbres.

SANSON. — Si vous désiriez sincèrement la mort, le suicide est facile; la première arme venue, un pistolet, votre scalpel...

PASSEREAU. — Non, je n'aime pas cela, on n'est pas assez garanti du succès. Le bras peut se déranger et frapper maladroitement; on se défigure, on se charcute; enfin, on rate son coup, comme on dit.

SANSON, *n'y pouvant rien.* — J'en suis fâché.

PASSEREAU, *suppliant.* — Mais votre moyen est si prompt et si sûr! Je vous en prie, en compensation de tant de gens que vous décollez de force, je vous en supplie, décapitez-moi amicalement!

SANSON. — Je ne puis.

PASSEREAU. — Mais c'est absurde.

SANSON. — Ne soyez pas injurieux!

PASSEREAU. — C'est bien. Vous ne voulez pas de bon gré, vous me tuerez de force! S'il ne faut que passer par les gendarmes et les juges, j'y passerai!

SANSON. — Alors, je serai votre serviteur très humble.

PASSEREAU. — Vous ne voulez pas, pourquoi? parce que je suis innocent : belle raison infirmante! Après tout, si ce n'est qu'un crime qu'il faut! Un crime, c'est chose facile et simple. Monsieur l'exécuteur des hautes œuvres jusqu'au revoir, dans un mois au plus tard! Tenez-vous prêt, faites refourbir le coutelas par le taillandier, je n'aimerais pas qu'on me manquât!

SANSON. — Dieu vous garde de moi, jeune homme!

Mesures finales de la valse pendant que tous applaudissent.

CHAMPAVERT. — Monsieur, puisque vous vous déclarez allergique à l'horreur, comme il sied de parler aujourd'hui, je vous épargnerai aussi la présentation du troisième et dernier ouvrage de Pétrus Borel : *Madame Putiphar.* Je n'en ai d'ailleurs pas convoqué les personnages. Roman énorme et délirant qu'il mit six ans à construire, seul en Champagne dans une hutte de boue et de chaume, livré à la misère la plus affreuse et aux tortures d'une création rebelle. Il écrivait : « Que c'est donc difficile à faire, même un mauvais livre! » Il souffrait des supplices innombrables dont il accablait son couple de héros, innocentes victimes d'une Mme de Pompadour infernale. Et si, pour finir, c'est tout le peuple de Paris qui les venge en prenant la Bastille, l'un Patrick, est devenu un vieillard fou, l'autre, Déborah, n'a plus qu'à mourir de désespoir!

L'AUDITEUR. — Eh bien...

CHAMPAVERT. — Oh non, mal, très mal! L'ouvrage n'eut

aucun succès et, parmi ceux-là qui admirent encore mes *Contes*, personne n'ouvre plus *Madame Putiphar*. Quelqu'un a dit pourtant que ce roman témoignait, dans plusieurs scènes, d'un talent véritablement épique, de même que ce quelqu'un a dit : « Sans Pétrus Borel, il y aurait une lacune dans le Romantisme » — quelqu'un que le monde actuel honore comme un des plus grands poètes de tous les temps!

L'AUDITEUR, *avec intérêt*. — Qui cela?

CHAMPAVERT. — Baudelaire, monsieur... Après un tel échec, l'inspiration de Pétrus Borel fut épuisée. 1839, il avait trente ans. Si; quelques contes, quelques articles disséminés; mais plus de volume.

CRUSOE, *très fort accent anglais*. — Il s'était aussi occupé de moi, monsieur Champavert.

CHAMPAVERT, *dans un élan*. — Oui! Votre solitude légendaire fut à la sienne une compagne exaltante. C'est que vous représentiez pour lui tout ce qu'il aurait voulu être...

CRUSOE. — Merci. Je lui dois une traduction de très grande qualité.

L'AUDITEUR. — Qui est, monsieur?

CRUSOE, *prononçant à l'anglaise*. — Robinson Crusoë.

L'AUDITEUR, *répétant à la française*. — Robinson Crusoë? (*Tout à coup, ravi*.) Mais c'est vrai! Je l'ai lue : « Traduction de Pétrus Borel! » Je me disais bien, depuis le début, que le nom ne m'était pas inconnu...

CHAMPAVERT, *avec amertume*. — Pas inconnu...

L'AUDITEUR, *vivement*. — Il me dira bien davantage à présent! Continuez : qu'advint-il de lui?

CHAMPAVERT. — Il fonda un journal, *Satan*..., qui dura quelques semaines; une revue avec Gérard au retour de son voyage d'Orient; puis une autre. Tout cela eut vite fait de disparaître. Alors, décidé à fuir une société abjecte et n'espérant pas découvrir votre île déserte, Robinson, il se tourna vers l'Algérie dont la campagne venait de s'achever sur la retraite d'Abd-el-Kader. Il sollicita des pouvoirs publics un poste d'inspecteur de la colonisation, l'obtint presque aussitôt, et, en janvier 1846, il quittait la France pour toujours.

L'AUDITEUR. — Inspecteur de la colonisation... Pétrus Borel!

CHAMPAVERT. — Que fera Rimbaud?

L'AUDITEUR. — Tout autre chose, justement!

CHAMPAVERT. — Je ne parlais que d'évasion. D'ailleurs, Pétrus Borel s'emprisonna bientôt différemment. Il épousa une Française, à Alger. Il se construisit à Mostaganem, siège de son poste, une maison ambitieuse qu'il nomma « Haute-Pensée ». Il eut un fils, Aldéran.

DONA MARIA, *émue*. — Comme mon premier amant!

CHAMPAVERT. — Oui, Doña Maria : Aldéran-André-Pétrus-Benoni Borel. Mais le Guignon ne va pas se désintéresser de lui longtemps! Ses chefs lui reprochent des rapports « trop littéraires » et surtout leur rareté. Il est licencié pendant un an et demi, réintégré, honoré, persécuté à nouveau, du moins le croyait-il. Il proclame qu'il refusera dorénavant son concours à l'administration s'il ne reçoit pas la Légion d'honneur! Il est révoqué définitivement... Dans les quatre années qui lui restent à vivre, il s'occupe de son petit domaine avec une ardeur désespérée. Il travaille sans précaution sous un ciel implacable, car, dit-il, « je ne me couvrirai pas la tête, la nature a bien fait ce qu'elle a fait et ce n'est pas à nous de la corriger ». *(Très grave)* Et le 17 juillet 1859 — il y a cent ans — à onze heures du matin, cet homme de la nuit s'effondre frappé par le soleil. Votre Père était mort, mes enfants. Tandis que, dans le monde littéraire parisien, son nom était devenu synonyme d'outrance, de mauvais goût. (*Avec mépris.*) Pétrus Borel!

Un silence, où se perçoivent des larmes discrètes.

L'AUDITEUR, *à mi-voix*. — Pourquoi dites-vous « *votre* père », monsieur Champavert? N'était-il pas aussi le vôtre?

CHAMPAVERT. — Voyons, monsieur, vous l'aurais-je fait insuffisamment comprendre? Pétrus Borel, c'est moi.

Cette évocation a été diffusée par la R. T. F. (France III-National) le dimanche 19 juillet 1959 dans une mise en ondes d'Alain Trutat.

Editions consultées de Pétrus Borel : *Œuvres complètes* [inexact], « La Force Française » 1922, 3 vol. (I. *Pétrus Borel* par Aristide Marie; II. *Rhapsodies;* III. *Champavert. Contes immoraux.*) — *Madame Putiphar*, seconde édition, préfacée par Jules Claretie, Willem, 1877, 2 vol.

KARL MICHAELSSON

“ Mireille ” et le prix Nobel

Albert Thibaudet disait, il y a une trentaine d’années, que « la *Mireille* provençale... est un livre plus glorieux que lu », et que « la vraie *Mireille* est plus populaire chez les romanistes de Greifswald et d’Upsal que chez les pâtres et gens des mas ». Thibaudet parle aussi d’un encombrant professeur allemand, « qui n’était pas du tout un mauvais homme », et qui rendait des services réels au provençal. Ceux qui étaient moins patients que Mistral le fuyaient cependant « pour son volume encombrant, son ton péremptoire, son indiscrétion et sa marche dans les plats. Il représentait officiellement ce romanisme du dehors ».

Romaniste du dehors moi-même, je tâcherai d’éviter cette grâce éléphantine et cette marche dans les plats.

Dans une lettre de Mistral à Gaston Paris, datée du 19 janvier 1901, lettre citée par M. Emile-G. Léonard, on lit : « Je ne sais pas en quoi consiste ce grand prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d’Allemagne, chose que j’ignorais aussi. » Mistral parle ensuite de son traducteur allemand Bertuch, « qui va de ville en ville, donnant des conférences sur le félibre de Maillane et ses poèmes ». Les Provençaux, au dire du Maillanais, ont conquis trois fois l’Angleterre, — il accapare même Guillaume le Conquérant, en baptisant Arlésienne sa mère Arlette — « que les pirates normands

avaient dû nous enlever! » « Quoi d'étonnant, poursuit-il, que la Provence conquière à son tour l'Allemagne par ces moyens subreptices que seuls connaissent les poètes. » Thibaudet abonde dans un sens bien différent quand il tâche d'expliquer l'intérêt que portent les universités d'outre-Rhin à Mistral et à la *causo* des félibres : « L'intérêt philologique du provençal, la renaissance contemporaine de sa littérature, des illusions germaniques sur les possibilités de fédéralisme ou même de séparatisme français, ont mis en faveur dans les universités allemandes la langue de Mistral. »

On ne doit pas s'étonner de l'ignorance de Mistral à propos du prix Nobel. Alfred Nobel, qui, entre autres choses, inventa la poudre sans fumée et la dynamite, fit son testament, daté Paris, le 27 novembre 1895; il est mort le 10 décembre 1896. Cinq prix figurent dans ce testament : physique, chimie, physiologie ou médecine, et, à côté du prix littéraire, le prix de la Paix, ce dernier décerné par la diète norvégienne; les autres par les Suédois. Chimiste, technicien, rompu aux affaires et aux choses pratiques, ayant vécu des années en Russie, en France, aux Etats-Unis, en Italie, connaissant d'expérience personnelle un grand nombre de pays et de langues, Nobel avait aussi quelque chose d'un Suédois de l'époque où son pays, après la Guerre de Trente Ans, faisait figure de grande puissance. Ses rapports suivis avec Bertha von Suttner avaient entretenu et renforcé son intérêt pour les idées du mouvement pacifiste, d'où ce prix décerné à celui qui aurait le mieux travaillé pour la fraternité des peuples, pour l'abolition ou la diminution des armées permanentes ou pour les Congrès de la Paix. Son intérêt pour la littérature était teinté d'idéalisme romantique, avec ce manque de précision qu'on rencontre parfois chez les hommes d'action lorsqu'ils s'aventurent dans ces domaines. Après bien des difficultés de toutes sortes, c'est en 1901 que la Fondation Nobel prit sa forme définitive, et qu'on fut prêt à décerner les premiers prix, choisissant comme jour de la distribution et de la solennité qui devait l'accompagner le 10 décembre, jour de la mort du fonda-

teur. Une nouvelle fête patronale laïque, vouée aux sciences, aux écrivains et aux hommes de bonne volonté dans le domaine de la littérature et de la fraternité des peuples.

Lorsque, dans quelques années, les papiers de Mistral seront accessibles aux chercheurs, on aura peut-être de nouvelles précisions sur la question qui nous intéresse aujourd'hui, mais déjà la correspondance de Frédéric Mistral et Léon de Berluc-Pérussis, publiée par Bruno Durand, avec l'introduction de Charles Rostaing, permet de suivre assez bien les dessous de la campagne menée pour faire obtenir à Mistral, dès 1901, le prix Nobel de littérature. Mistral qualifia, une fois, Berluc de « menistre plenipoutenciàri de Santo Estello en Itàli ». Sa correspondance prouve qu'il fut bien Ministre des Affaires Etrangères du Félibrige. Il suit la fortune de la *causo* en dehors du pays : annonce la publication d'une thèse de dialectologie provençale à Greifswald, la préparation d'une autre, à Marbourg, sur l'œuvre de Paul Arène. Il donne son opinion, quand un Italien veut faire de Nice un centre international et un Etat indépendant, et de la langue provençale la langue internationale de la diplomatie; quand les Allemands veulent constituer une maintenance félibréenne en Allemagne, etc.

Le 27 janvier 1901 Berluc a déjà commencé à s'employer activement pour que les diverses Académies régionales du Midi soutiennent la candidature de « l'Empereur du Soleil », tandis que Koschwitz — l'encombrant professeur allemand de Thibaudet — et Bertuch — le traducteur de Mireille et le monsieur qui a travaillé pour une maintenance félibréenne en Allemagne — s'adressent aux universités étrangères. En réalité, ils doivent entrer en contact avec certains professeurs qui peuvent officiellement proposer des candidats. Dans cette lettre on lit aussi que « les Parisiens se sont mis en tête de faire nommer Sully-Prudhomme ». Le 1er février, nouvelle lettre avec des rapports sur le résultat de ses efforts et de ceux de Koschwitz auprès des professeurs français, allemands et autrichiens. Il cite aussi Koschwitz qui traite Gaston

Paris et les Parisiens d'*outrecuidants* pour avoir mis en avant leur poète *francihot* au lieu du poète national qu'est Mistral. Le 8 février, réponse diplomatique de Mistral : « peut-être que ce prix Nobel m'empêche moins de dormir aujourd'hui que s'il me tombait dessus demain ». Encore une lettre de Berluc donne des conseils de propagande à Mistral, avec la nouvelle que Koschwitz compte écrire à ses collègues et amis de Suède. Le 10 février, réponse de Mistral : le zélé Bertuch a organisé à Zurich une « fête littéraire » en l'honneur de Mistral. Le professeur Morfy a participé, et l'on a distribué aux quarante convives du banquet quarante photos de Mistral; « celle avec le chien », ajoute-t-il. On voit par cette lettre et la suivante, écrite par Berluc, que l'un et l'autre, dans leurs espérances, ont fait flèche de tout bois, et que le mirage n'était inconnu ni à Maillane, ni à Aix ou Porchères. Le 31 mars Mistral commence à perdre confiance : « Cette fois-ci, la branche de l'oiseau est un peu trop haute, et puis, ne faut-il pas que tout le monde vive? »

Le 23 novembre Berluc parle de la nouvelle lancée de Stockholm : victoire, triomphe historique pour la Provence. Le lendemain, Mistral avoue qu'il n'a pas eu de confirmation officielle, mais qu'il n'en a pas moins reçu de nombreuses félicitations venant d'Allemagne. Il ne croit pas encore sans réserve à *aquelo grosso nouvello,* mais il demande à son ami, « qui a déjà mis la main à la pâte suédoise », de chercher les meilleurs moyens d'employer cette manne au profit de l'idée félibréenne et de la langue provençale. Le 30 novembre Berluc craint toujours ces *sacrés franchimands* et leur candidat et prévoit des moyens d'influencer *in extremis* l'Académie suédoise. Le 1er décembre, Mistral note qu'il a reçu de nouvelles précisions de Koschwitz à propos du prix Nobel, et que, de Rome, on lui a envoyé un numéro de journal qui exprime la satisfaction devant la victoire de Mistral, ce qui laisse croire qu'il n'y avait pas de concurrent italien sérieux. Autrement, il ne reste qu'à attendre l'issue. Le 5 décembre Berluc se plaint de nouveau des Parisiens et de leurs basses intrigues, auxquelles il faut opposer un peu

d' « intrigue honnête ». Mistral sera l'éternel Olympien, l'éternel fataliste, tandis que jusqu'à dimanche « je suis dans l'huile bouillante, comme si cela me regardait personnellement ». Le 7 décembre, trois jours avant la remise solennelle des prix Nobel, Mistral ne désespère pas encore. Il ajoute, avec son bon sens conciliant et qui ne manque peut-être pas d'habileté, que de Paris il n'a pas perçu « la moindre note aigre », et que le triomphe provençal et félibréen apparaît comme naturel à tous les contemporains. Il envoie quelques échos de « là-haut » pour montrer que Berluc exagère. Il n'y a que Charles Maurras qui, au dire de Mistral, a mal compris les intentions de Koschwitz. C'est là une imprudence de l'impétueux Martigalais.

Le 18 décembre enfin nous trouvons les réactions de Berluc après la défaite. Elles sont violentes : L'Académie suédoise, Sully-Prudhomme — l'heureux vainqueur —, Gaston Paris, les Juifs, « circoncis ou baptisés », les dreyfusards, la France officielle, les *franchimands*, tous sont pris à partie, et comment! mais « notre procès n'est pas jugé, mais renvoyé ». Au plus tard en 1904, au moment du cinquantenaire de Font-Ségugne, le procès sera gagné, mais avant la victoire Berluc « sera de la maintenance des champs élysiens ». En effet, il est mort le 2 décembre 1902.

Cette correspondance ne contient rien sur les réactions de Mistral, mais, vu du dehors, il est resté l'Olympien. En 1904, il a exprimé à mon maître Erik Staaff combien il était content du choix de Sully-Prudhomme en 1901!

Je trouve un exemple précoce et typique de l'activité de Koschwitz dans deux lettres adressées au professeur Vising de Göteborg, lettres qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque universitaire et municipale de Göteborg. Le 3 janvier 1901, Koschwitz dit qu'en Provence on prépare une campagne en vue de lutter pour la candidature du « roi du Soleil ». Il croit aussi savoir qu'à Lund on pense au « cuistre Sully-Prudhomme, à l'abominable Ibsen, même à Rostand et au philologue Gaston Paris. Ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour mon ami, le septuagénaire Mistral? » Le 24 février il propose de faire

envoyer à Göteborg Bertuch, « l'excellent traducteur de *Mirèio*. Ou bien aura-t-il de meilleures chances de faire accepter Jules Ronjat, un Provençal, comme conférencier pour fêter Mistral? Après que nous avons proposé Mistral pour le prix Nobel, avec votre approbation, j'espère, nous voudrions aussi le faire connaître » au public suédois.

Mon regretté ami Albert Thibaudet, malgré ses années en Suède, exagère la popularité « de la vraie Mireille » parmi les romanistes d'Upsal, et également à Greifswald, que Koschwitz avait quitté dès 1896 pour occuper la chaire correspondante à Marbourg. Cependant, le premier travail d'ensemble en langue suédoise dans lequel entre aussi le mouvement félibréen date de 1868. L'auteur est le Finlandais C. G. Estlander qui, sous l'influence du renouveau national de l'époque et de l'enthousiasme pour « Kalevala », l'épopée populaire des Finnois, a étudié la poésie populaire dans d'autres pays. Quelques années plus tard, en 1873, Th. Hagberg, professeur à l'université d'Upsal, a traité de la renaissance de la poésie provençale. Il fut aussi un excellent traducteur, de même que son fils K. A. Hagberg, à qui nous devons les meilleures traductions de poésies provençales qui existent en suédois : *Magali*, par exemple, qui est un petit chef-d'œuvre. Le 9 avril 1901 parut, dans un volume dédié au professeur upsalien P. A. Geijer, une traduction en vers non rimés du premier chant de Mireille, traduction due à Mlle Augusta Ljungquist, et qui n'est pas sans mérites. Evidemment, publier cette traduction dans ce volume équivaut à un enterrement de première classe. En 1904, Mlle Ljungquist publia les trois premiers chants de Mireille dans un volume paru trop tard pour être connu avant que l'Académie suédoise ait choisi le lauréat de l'année. Deux thèses linguistiques se rapportant au provençal moderne marquent l'intérêt des romanistes d'Upsal pour la langue des félibres.

Berluc espérait qu'au plus tard en 1904, l'année du cinquantenaire de Font-Ségugne, le procès de Mistral serait jugé en sa faveur. Cette année on voit paraître en Suède trois publications intéressant notre sujet — de valeur iné-

gale, il est vrai : celle de M. Boheman, qui a eu l'honneur un peu inattendu d'être traduit en français : Précis de l'histoire de la littérature des Félibres. E. Lidforss, professeur honoraire de l'université de Lund, rapporteur du Comité Nobel, est l'auteur d'un bon article sur Mistral. Enfin, cette année a vu paraître la seule traduction complète de *Mireille* qui existe en suédois, due à C.-R. Nyblom, membre de l'Académie suédoise, professeur à l'Université d'Upsal, polygraphe, poète à ses heures, traduction qui devra jouer un rôle fâcheux.

Comment Nyblom a-t-il procédé en faisant sa traduction et quels sont les principes qui l'ont guidé? Il reconnaît dans la préface sa dette envers la traduction allemande de Bertuch, et c'est tellement vrai qu'on retrouve même des erreurs commises par le traducteur allemand. De plus, il a consulté le glossaire qu'a donné Koschwitz dans son « édition classique », mais il ne dit rien du Tresor dou Felibrige. Enfin, il s'est évidemment servi du texte français de Mistral. Koschwitz et Bertuch, les deux Allemands inévitables, sont donc ses principaux guides.

Je rappelle que la strophe de *Mireille* se compose de sept vers, avec les rimes *a a b c c c b*. Les vers *a* et *c* sont des octosyllabes à rimes masculines, les vers *b* des alexandrins à rimes féminines. Les rapides octosyllabes préparent, donnent l'élan, comme on l'a fait remarquer avec justesse, pour permettre à l'alexandrin de se déployer dans toute sa somptuosité :

Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nosto lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

Les difficultés que rencontre un traducteur de langue germanique devant *Mireille* sont nombreuses. Trouver des rimes est bien autrement facile dans une langue romane. Si l'on veut rendre le système métrique de l'original on se heurte à de nouvelles complications dues à la différence fondamentale des versifications. Nyblom a essayé d'arriver à une solution de la manière que voici.

Les alexandrins sont rendus par six ïambes; cela va tout seul. Les octosyllabes sont moins commodes, d'autant plus qu'ils sont à rimes féminines. Le traducteur se tire d'affaire en se servant de trois ïambes, plus, à la fin du vers, un demi-pied ne portant pas l'accent : donc un vers hypercatalectique. C'est le même procédé qu'a employé Bertuch dans sa traduction allemande. Disons tout de suite que nous avons dans la littérature suédoise des exemples très réussis de ce même procédé. Seulement, autant que je peux en juger, le résultat de l'Allemand ne mérite guère les coups d'encensoir de ses compatriotes : à la place du style direct et concret de Mistral on trouve des clichés littéraires, des rimes malvenues. Le Suédois renchérit encore dans ce sens.

Dans la version suédoise il y a des mots et des passages qui prétendent à la noblesse, mais qui frisent le ridicule, d'autres qui veulent rendre ce qu'il y a de populaire ou de familier dans le texte, mais qui tombent dans la vulgarité. Les rimes trop faciles vous énervent, ou bien provoquent le rire. L'effet est souvent parodique.

On sait après quels tâtonnements Mistral est arrivé à l'entrée en matière simple et sublime de la première strophe : *Cante uno chato de Prouvènço*, etc., simple et sublime comme le début de l'Enéide : *Arma virumque cano*. La traduction est lâche, avec des chevilles, des rimes forcées, des clichés bon marché. La version allemande est meilleure, mais elle souffre de faiblesses plus ou moins analogues.

Admettons tout de suite que les difficultés de l'entreprise sont énormes — parfois il suffit de lire la traduction de Mistral lui-même pour s'en rendre compte. Prenons un seul exemple : Mireille court à travers la Crau sous le soleil ardent du mois de juin. *De solèu en solèu e d'auro en auro, vèi un plan-païs inmense*. Mistral traduit : « De soleil en soleil et de vent en vent elle voit une plaine immense », phrase qu'il trouve nécessaire de gloser : « locution usuelle en Provence pour dire : Du levant au couchant et du nord au midi ».

La facilité de trouver des rimes dans une langue

romane, comparée aux ressources limitées d'une langue germanique comme le suédois est un premier point. Dans deux langues différentes les mots ne se couvrent jamais entièrement; il en est de même des phrases. Pour la langue de *Mireille* et la langue provençale en général il y a de nouvelles embûches : sa souplesse, son expressivité, sa spontanéité, sa facilité de créer des dérivés, ses qualités artistiques et sentimentales, sa répugnance à suivre uniquement la grand'route nationale, à savoir celle de la raison raisonnante.

Le provençal a trouvé ses puristes parmi les félibres, notamment Mistral, et l'épuration s'est faite avant tout en éliminant des mots français dont, parfois, on s'est contenté de trousser la queue à la provençale. Un bel exemple en est donné par M. Emile-G. Léonard à propos de la *Rèino Jano* dans les Mélanges Clovis Brunel : Mistral écrit d'abord pour *brûler, brula;* il change cela en *crema,* et il finit par écrire *uscla.* Le principe est ici, comme par exemple en français canadien ou en wallon, de s'écarter autant que possible de la langue officielle, procédé qui crée forcément des difficultés pour un traducteur pas trop expert.

Chez Mistral et d'autres félibres, l'éducation française avec sa dure discipline intellectuelle freine leur tendance à une trop grande liberté.

Revenons au prix Nobel. Le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise écrit dans son Aperçu historique des prix Nobel, paru en 1950 : En 1904, « le Comité recommanda avec enthousiasme Frédéric Mistral, mais *Mirèio* a eu la malchance de paraître dans une traduction extrêmement médiocre, due, hélas! à un membre de l'Académie, et le résultat du vote a amené un compromis : le partage du prix entre Mistral et un auteur d'une autre nationalité, le dramaturge espagnol José Echegaray ». M. Osterling, le secrétaire perpétuel, admet aussi, dans le meilleur style académique, que ce fut là une erreur.

Je ne tiens pas à caractériser ici l'œuvre de Echegaray, « cet ingénieur du théâtre », comme l'appelle Ramón Gómez de la Serna, mais constatons deux choses : d'un

côté, Echegaray a été joué en Suède dans de bonnes traductions suédoises, et un article bien écrit, mais d'un enthousiasme relatif, a été publié à son sujet en 1902; d'un autre côté, un certain nombre d'écrivains espagnols, représentant la littérature vraiment vivante du pays, ont fait publier une lettre de protestation contre la nomination de leur compatriote.

Constatons aussi, à l'encontre de ce qu'on a supposé, que l'écrivain catalan Guimerá n'a été proposé ni en 1901, ni en 1904. Cette proposition — qui n'a pas abouti — date de quelques années plus tard.

▶

Nous avons suivi avec quelque détail l'histoire de ce prix Nobel. Nous avons pu reconnaître la propagande tenace du côté allemand en vue de la candidature de Mistral. La malheureuse traduction suédoise se ressent aussi d'une influence venant des mêmes propagandistes. Le traducteur a failli faire échouer cette candidature, et il a réussi à priver *l'emperèire dou soulèu* de la moitié du prix. On a tout de même porté pierre à ce beau monument du pays de Mistral que constitue le Museon Arlaten, auquel le poète a consacré le montant de sa récompense.

Une morale se dégage de cette histoire : le sort d'un candidat peut tenir à la qualité de son traducteur, notamment quand le candidat écrit dans une langue d'un accès peu commode. Tout le monde, y compris l'Académie suédoise, ne peut pas suivre le conseil d'un excellent critique danois : Brûlez la traduction et apprenez le provençal!

Pour *Mireille*, un tel apprentissage vaut bien la peine.

ALAIN BOSQUET

Deuxième testament

Fragment

Je voudrais tant que le pommier fût un pommier,
Que le mot de « colline » embrassât la colline.
Est-il possible, objets déçus, que vous m'aimiez?
Je vous tue chaque jour par mon indiscipline.

Faut-il que le galet se transforme en galet,
Que la guitare enfin devienne la guitare?
Vérité qui trahis! je dirige un ballet
De mensonges sacrés, de poèmes barbares.

Si la neige était neige, elle mourrait de froid;
Elle brûle en ces mots; sans cesse je dérègle
L'horloge du réel. Je réfute mes lois.
Un arbre est plus heureux s'il vole comme un aigle.

Le chimiste me dit : « L'or pur n'est plus de l'or,
Mais un fleuve endormi qui soudain se réveille »;
Le savant : « Cette pomme écrasée, sans effort
Se relève, s'avance et rejoint les abeilles »;

L'armateur : « Je ramène au fond du paquebot
Le ciel dans le coma, poignardé par l'orage »;
La danseuse éplorée : « Mes seins deviendraient beaux
Si les statues du roi mouraient sur mon passage »;

Le gardien dans le parc : « Le peuplier m'écrit
Depuis trente-cinq ans des lettres de menaces »;
Le géographe honteux : « Des îles sans abri
Errent dans les faubourgs : trouvons-leur une place »;

L'astrologue : « Mon astre a perdu son pouvoir;
Il va de port en port, vulgaire comme un mousse;
L'espace est en congé, c'est pourquoi l'on peut voir
Sur les toits de la ville une lune qui tousse »;

Le courtier : « Dans ma banque un cheval s'est pendu;
Il me lisait des vers le jour de la faillite »;
Le chirurgien : « L'enfant que l'étoile a mordu,
Aura des yeux de météore; il le mérite. »

Achevez-moi! je suis mon propre guet-apens.
A quoi bon saluer l'impur miracle d'être?
Mon langage salit mon poème rampant.
Ma mémoire troublée se cherche un nouveau maître.

Ni vivant ni cadavre, est-ce là mon état?
Je vis dans l'équivoque; univers, je t'offense!
C'est contre moi que je commets ces attentats.
Je ne peux même plus me réduire au silence.

Que veut dire exister? je suis sans être moi.
J'ai confondu l'exil, l'existence et l'extase.
Etre soi-même est aggraver son désarroi.
Vivre devient vivre sans vie parmi les phrases.

O planète ma sœur, nous avons rétréci :
Je ne suis qu'un insecte et tu n'es qu'une orange
Qui pourrit au soleil. Allons-nous en d'ici!
Un jour nous trouverons l'univers de rechange.

Nous avons trop vécu, nous avons trop appris.
Acceptons la rigueur : il faut tout désapprendre.
Assassinés, les mots dont nous étions épris.
Quel exercice vain : renaître de nos cendres!

Nous avons trop bâti, nous avons trop pensé.
Les murs de mon cerveau resteront sans défense.
Simulacres, calculs, pesanteur du passé :
La pire guillotine est dans la connaissance.

Allons par le néant comme de vieux époux :
Toi blette jusqu'au cœur, moi fidèle moustique
Qui te chante sa rage; on se moque de nous?
Polichinelle, ai-je besoin d'une mystique?

Jouons à dépérir, jouons à n'être plus.
Je me venge de nous : tu n'es que ma poupée.
Tu te venges de moi; nous nous sommes déplus.
De quel dénigrement renaît notre épopée?

Il faut croire, il faut croire, ô planète ma sœur,
Dans ce caillou, dans ce crachat, dans cette ortie.
Je m'impose une foi, malgré mes airs vengeurs;
Tout est rancune, et par la foi je me châtie.

Je crois en toi, planète où tout est rabougri,
Comme je crois en moi, poète aux sacrilèges.
Je crois, je crois sans croire, à travers les débris
De mon être défait que le doute protège.

Quelle idole choisir? Car j'ose décider :
Nous deviendrons divins; planète, quelle envie
De nous croire immortels! Si nous perdions aux dés
Ce que nous n'avons plus : le désir d'être en vie?

Le dé choisit pour nous. C'est un œil de bison
Qu'il faudra vénérer. O ma sœur, je m'entête!
Elle aura toujours tort, notre sotte raison.
Je dis qu'il est sacré, cet œil. Vile conquête!

Je me veux un prophète, ô moi le mécréant.
Qu'on me donne le verbe, et je le crucifie
Comme un lézard. Vieux mythe, est-ce en te recréant
Qu'enfin je me recrée? Plates philosophies!

O moi le corrupteur, je me veux un martyr.
Je suis celui qui se déteste et qui se quitte.
Ma sainteté ne parvient pas à m'éblouir.
Je cède; je me brise à briser mes limites.

Je fuis le naturel et je crains le salut.
Je vis de m'insulter, ô ma sœur la planète!
Je connais ma grandeur : n'avoir rien résolu.
Je suis naïf et doux; ma rage le répète.

Je crois! je crois! j'attends la foi bon gré mal gré.
Planète, œil de bison, faut-il que je vous troque
Contre une idole vermoulue? Me dénigrer
M'aide à sortir de moi, car en moi je suffoque.

Pardon, Seigneur, je ne veux pas de ton secours,
Et je t'offre le mien. C'est moi, ton meilleur garde.
Je te prépare un coin dans cette basse-cour,
Et pour l'hiver un paillasson dans la mansarde.

Pardon, Seigneur, si tu n'es plus un concurrent.
Je veux te tolérer; remplis ton escarcelle,
Installe-toi. Nous n'avons pas le même rang;
Tu peux te rendre utile à flatter mes gazelles.

Nous irons le dimanche au cœur de la forêt;
Il m'arrive d'abattre une étoile gourmande;
Tu la rapporteras : tu es mon chien d'arrêt.
Pardon, Seigneur, pardon, mais c'est moi qui com-
[mande.

Je passe inaperçu, météore bavard.
Tout est nul; mon esprit de nouveau se maquille.
Tout est perdu puisque les roses parlent d'art.
L'aurore est ironique et me tend des béquilles.

Le persiflage est mon vrai luxe. Infirmité!
Tu me pleures déjà, mon stupide squelette?
Je célèbre le vide; oh! j'ai tout insulté.
J'allais m'offrir des fins du monde si coquettes...

Mon chêne a le cancer; mes cieux sont trépanés.
Je me tranche la gorge : elle est chaude, elle est lisse.
Mort, j'ai fait ta besogne, et me suis condamné.
Ce goître, mon esprit, s'est couvert de varices.

Par ces mots corrompus je m'entraîne à mourir.
Mon cœur est à louer comme une maison close.
Mon âme sent l'insecte. O mort, fais-moi plaisir!
Je me vomis par jeu; c'est mon apothéose.

Les yeux brûlés, le ventre en plomb, le crâne absent,
Je vis, je meurs, je dure; un théâtre m'engage
Pour imiter les morts; je n'ai pas leur accent.
Ce n'est pas moi qui suis défunt, c'est mon langage.

★

Emporte-moi, beau tourbillon! Discontinu
Est mon discours. Demain, j'achète ce navire.
Chapelier, mon képi! Je pars vers l'inconnu;
C'est là que l'empereur invente l'oiseau-lyre.

Commissaire-priseur, voulez-vous m'adjuger?
Maître d'hôtel, apportez-moi cette île blanche
Qui se chauffe au soleil. Je t'invite à manger,
O reptile venu de l'enfer, mes dimanches.

J'habite l'improbable; en lui tout est sacré.
Rien qu'un dogme : le mot! Délire trop facile!
Mon océan se meurt car il est trop lettré.
L'image apporte la pensée à domicile.

Appétit, je voulais digérer l'univers.
C'est lui qui me consomme. Un poète rebelle,
Que laisse-t-il au monde? une insolence, un vers,
Une image, un vieux corps : ils vont à la poubelle.

Je voulais boire, et c'est le fleuve qui m'a bu.
Mon sang ne suffit plus au repas des merveilles.
J'ai manqué de grandeur : je n'aime que l'abus.
Mes lendemains, je les enterre avec mes veilles.

Equateurs, horizons? je voulais ordonner
Dans ma fable de feu leurs amours, leurs caprices.
Fini d'intervenir! fini de les gêner!
Je ne leur offre aucun espoir : qu'ils se subissent!

Je vais céder ma place à des êtres précis :
Des barons, des bouchers, semblables sans nageoires
Qui se contenteront de proses, de récits...
Saltimbanques, menez mon poème à la foire!

Tout ira mieux sans moi, homme d'après-demain.
Je pars. J'ai mis mon océan dans ma valise.
J'ai mon ciel sous la peau, mes arbres dans la main.
Ma vie — pardonnez-moi — n'était qu'une méprise.

Evêques, ramoneurs! il faut désinfecter
La planète; sans moi, je sais qu'elle respire.
L'intrus s'éloigne avec ses tristes vérités.
Adieu! je ne veux pas de moi pour me relire.

Tout rajeunit sans moi. Le doute est dissipé.
Ce testament, je le dépose à la consigne.
Le siècle est vénéneux, les chemins sont coupés...
Sans moi les vieux corbeaux redeviendront des cygnes.

Homme d'après-demain, ce poème indigné,
Je te l'impose. Adieu! Qu'il meure, qu'il se froisse,
Qu'il vive cent mille ans, tu devras le signer.
Il défendra sans moi l'honneur de mon angoisse.

Extrait d'un recueil à paraître sous le même titre aux éditions Gallimard.

JACQUES BUREAU

Les quatre saisons

Tout semble étrange aujourd'hui. Les journaux du jour, avec leurs vieilles nouvelles, ont l'air de prédire l'avenir : on a déjà lu çà quelque part. Un chroniqueur donne pour certaine la mort de Félix Faure, la victoire de Cassino; il ajoute qu'en ces temps troublés, on n'est jamais sûr du lendemain, qu'il puisse même y avoir un lendemain à une journée aussi vague. Il y a quelques suicides de gens heureux, et à la dernière page, on voit rire un pauvre. Dans un article gai, le Ministre des finances annonce la faillite; l'O.N.M. parle lugubrement des vacances et du temps qu'il va faire. Seul, un écrivain commente son livre avec confiance; il est, affirme-t-il, génial. Dehors la lumière est celle d'une aurore boréale. On sent l'orage qui monte.

Les vacances approchent; les Parisiens quittent la ville comme on abandonne un navire : les femmes, les enfants s'enfuient les premiers, dans des autocars combles; puis les hommes suivent, après avoir fermé à double tour les usines, les appartements, les rues. Enfin partiront demain, si demain vient un jour, les gardiens de Musées, les Directeurs de prisons, la Dame du vestiaire de Médrano. Puis le Responsable des Catacombes s'en ira, et ce sera la fin; il en jettera la clef dans la Seine, si la Seine est encore

là. Sans doute, Paris disparaîtra aussi, ira en vacances, deviendra Paris-Plage. Le 15 août, il n'y aura plus dans la ville qu'un seul Américain arrivé la veille des déserts du Texas et contemplant, au pied de l'Arc de Triomphe, les déserts des Champs Elysées, un seul pigeon indifférent à l'orge et à l'avoine, qui couvrent, à partir de Villejuif, le reste de la terre. Il n'y aura plus dans les ruisseaux et collée au trottoir, que la goutte d'eau refusée par les rivières à truites, par l'Océan. Il n'y aura plus qu'un air refusé par le grand air. On étouffera sous ce soleil de ville dont la campagne ne veut pas, par peur des incendies de forêts, et qui se charge des incendies d'usines : on le surprend à midi, regardant au foyer d'un cul de bouteille comme un noble à travers son monocle, et portant le feu comme le noble portait la guerre.

Puis ce sera le feu aux poudres, et l'ouverture de la chasse; les pigeons intelligents, les merles prudents rentreront à Paris, où l'on ne tire que les hommes. Il y aura pour chacun d'eux un square entier.

Pendant trois mois, on vivra le doigt sur la gachette et la guerre reculera. Ce sera l'âge d'or des fruits et des champignons. On pourra se nourrir en se baissant une fois pas jour, en étendant le bras le matin.

A chaque seconde, une pomme mûre tombera sur la Normandie, la contrée du monde où l'attraction Newtonnienne est la plus forte, où les vaches assistent mille fois par jour à ce miracle sans parvenir à le comprendre parce que les paysans faussent les calculs en secouant les branches. Endormi sous un arbre, on peut vivre en ouvrant la bouche, à condition de cracher les pépins : le paradis était un automne prolongé sur trois autres saisons.

Les moustiques seront morts et les engelures pas encore

née. On sera heureux de ce mince bonheur qui s'insère entre les coups de soleil et les pneumonies. Seuls les oiseaux, habitués depuis les Romains à prédire l'avenir, mettront déjà au point, dans la plaine vide, leur cri d'hiver.

Un jour, on verra deux corbeaux ensemble, puis cinq, puis cent; un Romain dirait : C'est l'hiver! On verra les hirondelles embrochées par paquets de douze sur les fils téléphoniques, téléphonant au monde la venue de l'hiver; le lendemain, il y en aura douze douzaines, et comme aucun feu ne pourra les cuire, elles iront chercher celui d'Egypte. On verra des mains dans les poches, des cache-nez, ces objets anciens, et à Paris, des parapluies, ces objets oubliés, qu'on oublie si facilement. On verra des fenêtres fermées, des nez rouges. Les citadins, les paysans perdront leur ombre pour six mois, cette compagne qui se levait avec eux en s'étirant, se mettait au frais sous leurs semelles à midi, et se couchait le soir bien avant eux.

L'hiver commencera le 1er novembre à 16 heures, par un coup de vent et le cri d'un courlis. Dans la plaine, les laboureurs arrêteront net leurs chevaux; ceux-ci auront un frisson, le même frisson que le 1er août, mais c'était alors pour chasser une mouche. Cette fois, ce sera pour chasser une peur très ancienne.

A 16 heures aussi, dans le Morvan, un très vieux facteur quittera son village vêtu d'un manteau noir, et rentrera tout blanc; dans sa boîte ouverte, la bordure des lettres de deuil disparaîtra sous la première neige de l'année; devant cette mort générale, on n'annonce plus les morts individuelles. L'hiver est une lettre de deuil adressée à tout le monde. A la porte de l'école, une troupe de vieillards de huit ans, têtes blanches pleines de savoir

et épaules courbées par les tempêtes de la vie, se dispersera en courant, les heureux dans le sens du vent, les pauvres obligés de remonter à la fois la bise et la côte. Il y en aura qui ne croiront pas à la neige, en prendront une poignée, la goûteront, prêts à dire que c'est du sucre, des œufs battus, mais ils n'oseront pas la jeter sur leurs camarades : ce sera pour le lendemain, car déjà demain, l'habitude sera prise de ne plus voir les couleurs : on vivra en silhouettes, comme aux premiers temps du cinéma, et chaque soir, l'instituteur verra sur la route s'éloigner cent fois le Kid.

A Paris, abandonné la veille par le dernier Américain, celui qui a perdu son passeport le 1er juillet et qui court les mairies depuis quatre mois, les passants s'arrêteront aussi dans les rues pour relever leur col; dans les bars ils refuseront d'un geste la bière commandée pour exiger brusquement un café-crème, le premier café-crème de l'année. En une heure, les vitrines perdront leurs chemisettes, leurs espadrilles, se couvriront d'imperméables : en une heure, les arbres perdront leurs feuilles, se couvriront d'écorce; en une heure, les villageois en vacances cèderont, au Lido, leurs places à des Parisiens retour de Sologne, couverts d'épuisettes et de fusils de chasse : ils se salueront au vestiaire, échangeant leurs bottes, leur gibier. Plus au Sud, dans les vignes, la dernière grappe perdra ses pépins, se couvrira de givre. La dernière guêpe mourra courageusement, et sans piquer personne.

Oui, l'hiver commencera le 1er novembre à 4 heures de l'après-midi. Il surprendra les adultes sur le chemin du cimetière, les enfants au milieu de leur goûter, et le vent nouveau s'engouffrera dans leur bouche ouverte derrière le chocolat. Les mères sortiront en hâte des maisons et leur jetteront des pélerines sur les épaules. Dans les bois, les oiseaux laisseront inachevé un chant qu'ils reprendront au printemps, enrichi par six mois

d'études en Orient; car en voilà pour six mois dont il vaut mieux ne pas parler.

Et pourtant, parlons-en. Parlons des bois, justement en janvier, à 16 heures : c'est l'heure où par-dessus le grand hiver s'inscrit le petit hiver noir de chaque nuit, avec sa couverture de vapeur violette pour les taillis, ses pincements pour les oreilles, sa peur pour les enfants dont l'école est loin, ses allumettes mouillées qui retardent d'une minute, juste le temps de s'enrhumer, le feu dans la cheminée. Par la fenêtre, on voit le vent geler sur place; l'air est fait de lames d'acier bien parallèles entre lesquelles il faut se glisser pour rentrer chez soi. Les imprudents poussent la porte et disent :

— Je ne sens plus mes doigts! Je n'ai plus d'oreilles!

Ils ont perdu aussi leur nez, leur langue, sauf pour se plaindre, et annoncer comme la grande découverte de l'année :

— Il fait froid!

On regarde ces mutilés comme s'ils rentraient de la guerre; on leur prépare le vin chaud du soldat.

En vain, les revues, les magazines, parlent-ils de maillots de bain, de chapeaux de paille; sur les tables des coiffeurs, des visages de cueilleuses de cerises, de joueuses de tennis s'efforcent de recouvrir ceux des skieuses des numéros précédents. Car la Presse annonce, comme une prophétie, les teintes que doivent prendre le mois suivant les feuilles des frênes, celles des ormes : cette fois, les seules pages sincères sont les pages blanches, en papier glacé. Les revues d'ouvrages de Dames elles-mêmes, les moins hâtives, les moins informées des changements de saisons, en sont déjà au vert tendre, que partout les femmes rentrent chez elles pour mettre un manteau et ne ressortent plus. C'est là que les hommes les attendent pour savoir ce qu'elles valent. Pendant quatre mois, elles auront à maintenir au-dessus de 37° la température de leurs cœurs. Elles auront à réchauffer celui qu'elles ont

tant tracassé, tant brimé, tant trompé en plein soleil. Elles auront contre elles des hommes aux os fragiles, des enfants verdis par l'enseignement d'une thermodynamique sans calories, d'une physique sans ultra-violets, d'une musique sans mode majeur... Elles seront plus chaudes que le feu lui-même, dans l'âtre. Comédiennes, ce sera leur grand rôle de l'année...

Je souhaite pour tous des compagnes qui ne soient violentes que dans la moutarde des cataplasmes, dans la flamme des punchs; qui tirent en l'air leurs crimes passionnels, leurs suicides. J'aimerais qu'on remît à plus tard les pâleurs du gardénal à faible dose, les belles égratignures grossies par des pansements spéciaux. Je voudrais une trêve de l'hiver.

Mais un jour le soleil se montrera de nouveau : les enfants diront qu'il a terminé son tour de la terre et qu'il revient de l'autre côté. Les journaux changeront de Rédacteurs en Chef pour annoncer enfin une bonne nouvelle : le premier bourgeon aura été vu dans le Morbihan par le facteur d'un petit village au cours de sa tournée; ému, le fonctionnaire l'aura remis au Maire à la place d'une lettre du Préfet. Mais quoi de plus urgent, de plus confidentiel que le premier bourgeon de l'année? Il a tant de choses à dire, au sujet de la prodigieuse machinerie qui l'a fait naître, qu'une lettre de la Préfecture n'y suffirait pas...

La mécanique des fleurs se mettra en route peu après, d'abord hésitante et mal rodée aux crocus, elle tournera rond. Les Parisiens, pour en témoigner, rentreront dans leur ville, le dimanche soir, en brandissant de gros bouquets jaunes, fanés le lundi : ces premiers témoins du printemps s'effondrent devant leur tribunal; il faudra

attendre la déposition des marguerites pour que la cause soit gagnée.

Alors, les villes deviendront furieuses : on verra tout en vert; on se jettera sur les pissenlits, les petits pois, on les préfèrera aux œufs durs, aux pigeons qui les accompagnent depuis leur naissance. On dira :

— Comme ces petits navets seraient bons sans les canards qu'on trouve dedans!

On se précipitera sur tout ce qui ressemble à des feuilles, les journaux, qui publieront sur papier jade et verront leur tirage doubler en une nuit, comme le tirage des bourgeons. Les femmes mettront des robes vertes, des chapeaux verts, légers et frais : ce sera le moment choisi par saint Barnabé pour faire de l'hiver un second tirage, plus dur, plus féroce que le premier. Dans les écoles, on cessera brusquement de parler de botanique pour enseigner à nouveau les engelures, les doigts gourds avec un accent emprunté aux langues mortes. On se réchauffera en grec, on tapera des pieds en latin, on gagnera le radiateur comme les Barbares s'approchaient de Rome. Les baromètres se gèleront sur huit heures pendant que les montres parcourront les cadrans à la recherche du beau fixe.

Puis, le 1er mai, à minuit, le temps se mettra au chaud, mais ce sera la nuit; il faudra attendre le lendemain pour s'en apercevoir, et aussi parce que ce jour-là l'O.N.M. ne travaille pas.

L'été recommencera sa carrière. A nouveau, Paris se videra de ses Parisiens, se remplira de Suédois bleus et blancs, d'Anglais rouges et bleus : chaque étranger voyage habillé de son drapeau. On verra encore des Allemands au Luxembourg, des Zurichois visiteront le village suisse,

des Hollandais rechercheront les quartiers les plus bas de la ville, ceux où une digue reste à construire, promettront de revenir l'an prochain avec les matériaux.

Pendant ce temps, les Français, fuyant la France, auront buté contre un rivage, et on les verra tout nus, vêtus, eux aussi, de leur vrai drapeau.

Alors viendra l'ère des cataclysmes.

Il y a les orages. Tout à coup, un jour s'offre à nous comme le premier du déluge, mais les trente-neuf suivants manquent et le monde reste à détruire. Ce jour-là les animaux s'agitent, cherchent l'Arche. C'est le jour où les faisans, les biches se rapprochent des voitures, des maisons, de tout ce qui ressemble à un vaisseau, et les serpents eux-mêmes se rapprochent des femmes. C'est le jour où l'on trouve les chats endormis sur la poitrine des enfants, car ils sont sûrs ainsi de n'être point oubliés au moment du départ. C'est le jour où vous découvrez des grenouilles dans vos poches, des lézards sous votre oreiller, des vers dans votre fromage. C'est aussi le jour où votre chien se colle à vous, car il tonne. C'est le jour de la peur.

Et la peur est partout. Elle est en Afrique, où au-dessus des arbustes à épines trente têtes d'antilopes bien parallèles se tournent en même temps vers l'éclair. Au-dessus d'elles, trente têtes de girafes qui leur faisaient ombre avant que le soleil se cache sont déjà perdues dans les gros nuages noirs. Ici, il n'y a pas d'arche. Si Dieu ouvre les vannes c'est, par trois rivières débordées, la moitié du continent qui va périr. Lorsque s'empliront d'eau les soixante oreilles les plus peureuses du monde, trente trompes d'éléphants, dressées vers le Ciel, imploreront sa clémence avant d'être coupées de lui pour trente mille ans. Ainsi disparut l'Atlantide. Ainsi disparut l'an dernier ma

belle veste neuve, dont l'orage fit un chiffon. La peur est en Asie, en Europe, où la foudre cloue les bergers aux troncs des noyers, et les rend tout noirs.

A nous autres antédiluviens, je veux dire à nous qui nous attendons, chaque été, à être engloutis, la tranquillité des huîtres dans leurs grands fonds fait envie. Elles ont eu, elles aussi, voici cent millions d'années, leur déluge. Un jour, elles aussi, ces petites masses gélatineuses qui rampaient sur la terre ont senti la première goutte de cette eau dont la surface allait devenir leur ciel. Comme il en a passé sous les ponts, depuis! On s'est habitué à ce bain quotidien, comme les enfants oubliés dans la baignoire dès neuf heures du matin par des duègnes endormies, et qui s'imaginent n'être pas nés. Puis le sel est venu. Ce fut d'abord un goût, un soupçon, une saveur de soude. Il a fallu s'y faire, et l'aimer. Les vrais monstres suivirent, ceux qui ne vivent pas dans l'eau pure, rampent sur le fond, allaitent leurs petits, abritent leurs familles dans leur gueule. On vit passer d'immenses serpents, de longs filaments confondus dans les algues, des estomacs flottants, des fleurs voraces, des cortèges d'éclairs, des torpilles d'acier, des sphères secouées de hoquets, d'énormes plaques multicolores assez minces pour être invisibles en faisant face, des tubes, des gouttières, des lacets, des chaînes de montre, des tire-bouchons, des gobe-mouches, des ciseaux, des bouteilles, et puis, sur le tard, un pantin mort lâché par un voilier, et sa bouteille à lui, avec trois mots pour sa mère. Voilà ce qu'est, pour une très vieille huître, l'orage ancien qui fit son océan.

Il arrivera, bien sûr, qu'on n'y comprenne plus rien : en une heure, la grêle fondra sur Alger et l'Afrique se couvrira de glaces le 15 août, à midi. Oslo aura un premier janvier à boire, à minuit, des citronnades. Des cathé-

drales seront renversées par des tempêtes le jour de la fête de Marie, des pierres tomberont du ciel le jour de l'Ascension, on trouvera des fleurs aux pommiers du Cher, en octobre, des pommes en février. Un papillon aura fait le tour du bassin des Tuileries le 20 mars : c'était aux marronniers de fleurir, mais ils auront, cette fois, cédé leur place à ces papillons dont on se demande s'ils sont les premiers de l'année en cours ou les derniers de la précédente.

Il y aura des ouragans qui transporteront les toits d'une ville sur les maisons d'une autre, et d'en haut, les aviateurs ne les reconnaîtront plus. Il y aura des raz-de-marée qui transformeront en ports des villages à blé, et les marins se tromperont en rentrant chez eux. Il y aura des sècheresses qui tueront tout, sauf les palmiers, les dromadaires, et la France, pendant quinze jours, échangera sa place avec le Sud Tunisien, frais comme l'Angleterre. Marseille prendra les habitudes d'Amsterdam, se tiendra prête à prendre celles de Stockholm dans un nouveau recul; les magasins de sports vendront en une matinée tous leurs patins à glace, et la seule luge des Bouches-du-Rhône.

Alors le Japon, le Mexique, pays spécialisés dans les catastrophes, déchaîneront les grands spectacles : les montagnes vénézuéliennes basculeront sur la Colombie, et pendant trois jours, le monde vivra penché sur les atlas, tiendra une comptabilité floue des morts, des villages engloutis, des buildings écroulés. Un Mexico de béton ira rejoindre dans le passé les ruines Aztèques, préparant pour les explorateurs la surprise d'y trouver des tuyaux d'échappement de Fords mêlés aux serpents sacrés, et enroulés dans le même sens autour de la même racine. Seule, la vallée de la Loire n'aura que des petits orages à l'échelle de l'homme; le Réveil Montargeois s'inquiètera d'un volet claquant aux fenêtres du lycée. Etampes fera visiter sa nouvelle flaque d'eau.

A Caracas, la terre oscillera trois fois. Les maisons aussi lâcheront leurs fruits; des baignoires, des enfants, des livres passeront par les fenêtres pour rejoindre plus vite ce sol où tout aboutit un jour, de toute manière. Les hommes se jetteront sur lui à genoux, les mains à plat pour essayer de le retenir, pendant que les femmes s'adresseront au ciel : le ciel et la terre ne font pas leurs colères le même jour. Puis reviendront les beaux soirs de juillet que les paysans beaucerons passent sur leur seuil, dans la même attitude, à chercher des comètes. Un jour, le journal annoncera une vraie comète, prête à fondre, échevelée, sur la Beauce étalée comme un aérodrome, et les blés auront un grand frisson. Seuls, les enfants avanceront la main pour la prendre par les cheveux, et la refermeront sur un peu de vide : mais là-bas, à cent millions d'années-lumière de Chartres, un ordre nouveau sera né dans une chevelure d'étoiles peignée par cinq doigts d'enfant.

A l'équinoxe, la mer bretonne changera de couleur comme les yeux des enfants le jour de leur première communion. Sa voix muera. Elle aura trouvé, pour dire aux marins qu'ils vont mourir, une voix d'homme. Elle secouera ses fruits comme les poiriers dans la prairie voisine et l'on trouvera dans l'herbe, à l'aube, des voiliers encore verts, des paquebots à peine mûrs. Les vaches coucheront à l'ombre des hélices; pendant une semaine, leur lait sentira le mazout.

On verra des inondations. Des ruisseaux habitués à se perdre dans les trous de taupes s'étaleront sur des continents au point de les couper en deux. On trouvera en pleine Beauce des villages de pêcheurs, et les charretiers se feront matelots; on les entendra, les soirs d'été, ranger en sifflant leurs filets dans les greniers à blé. Dans l'étable, les veaux

marins, les chiens de mer recevront chaque jour leur pâture d'algues et de coquillages. Rambouillet sentira le varech. Paris, isolé comme un navire perdu, flottera enfin, et ses deux préfets feront chaque matin, en uniforme, le point du haut des tours de Notre-Dame. Des monstres violets aux yeux électriques prendront, rue de Rivoli, la place des réverbères les plus fameux du monde. Des anguilles gigantesques se coucheront dans la rue de Vaugirard, la queue vers Meudon, la tête dans le Luxembourg. Couverte de moules, la Sorbonne verra ses cornues, ses manuscrits, ses squelettes, ses oiseaux empaillés dériver lentement vers le large. Les ministères seront pleins de crabes.

Puis l'eau se fera rare. Paris, échoué sur sa montagne Sainte-Geneviève, peuplé seulement d'un professeur de droit et des animaux du Muséum, se donnera pour but de sauver, comme Noé, le genre humain; on apercevra, de loin, le vieux maître plantant la vigne à Montmartre, les roses à Bagatelle, les géraniums sur les balcons. Il ira lentement, un manuel sous le bras, écussonner le premier rosier, et, sous le nom de Parmentier, récolter les armes à la main la première pomme de terre. Au début, la récolte sera maigre; puis apparaîtra, à Melun, le premier épi; il aura fallu, pour le protéger de la sécheresse, toute l'eau de la Seine pendant douze mois, conservée dans la première amphore. Et le premier savant mourra le jour du départ de la dernière mouette.

Le lendemain, le monde cuira l'argile et mangera à la fourchette.

On parlera beaucoup, pendant les veillées d'hiver, de ces boules de feu qui entrent par la cheminée, font lentement le tour de la salle à manger, et ressortent par une fenêtre en laissant une odeur de soufre et des regards inquiets. Tous les grands-pères du monde ont côtoyé la foudre et sont pleins de ces récits : la foudre ne se montre qu'aux vieillards, méprise ces jeunes gens épris de mécanique et qui font leur électricité eux-mêmes; c'est tout juste si

elle daigne emprunter, pour aller d'un village à l'autre, leurs fils téléphoniques, et brouiller les messages. Mais parfois, au fond des campagnes, une meule brûle sans raison, et les paysans arrêtent leurs tracteurs pour se signer.

Au fait, je perds mon temps à parler des désastres du monde; dans la cour de la ferme le soleil est revenu, éclaire les trois prunes que la pluie a fait tomber du prunier. A nouveau, il fait vingt degrés et le baromètre marque 760 : les savants voient là les conditions idéales pour les expériences de physique et la vie des hommes. Profitons-en, avant que *France-Soir*, qui nous parvient ici avec deux jours de retard, n'annonce pour hier le prochain typhon sur la Malaisie. Profitons-en avant de trouver la terre, un jour à seize heures, muette, et couverte d'une épaisse couche d'oiseaux morts.

WILLEM WALRAVEN

Le clan

Traduit du néerlandais
par J. Zajicek

Itih a un tout petit nom, mais un grand cœur. Elle est née au village de Tjigougour, non loin de Tjimahi, dans la partie occidentale de Java. Bien qu'on ne puisse savoir la date exacte de sa naissance, on peut la situer peu avant le début de ce siècle, car Itih se souvient des fêtes qui furent célébrées en Indonésie à l'occasion du mariage de la Reine Wilhelmine. Elle était alors une petite fille de quatre ou cinq ans peut-être

De sa jeunesse, Itih a surtout conservé le souvenir de fêtes et de catastrophes, d'émotions fortes. Elle se rappelle que des trains passaient en grondant à la lisière du village et, aujourd'hui encore, elle aime à les regarder. Sa mémoire est empreinte des nombreux déplacements auxquels elle dut participer et qui semblent avoir été occasionnés par la profession de charpentier qu'exerçait son père. Ce dernier n'appartenait d'ailleurs pas à la véritable dynastie établie du village, représentée par la mère d'Itih. La famille se transporta à Padalarang et, là, Itih put voir une chute où l'eau surgissait impétueuse d'un trou sombre au flanc de la montagne. La famille s'installa à Bandoeng et ce fut là que la femme du blanchisseur, dans la maison voisine, s'enfonça une épingle à travers l'extrémité du doigt, alors qu'elle était occupée à trier le linge; une épingle qu'une dame imprudente avait laissée dans un napperon. Le doigt enfla, et cela fit un drame qui emplit le cœur d'Itih encore enfant. Elle se rappelle aussi de magnifiques journées passées dans les rizières, lorsqu'elle

partait, avec beaucoup d'autres filles, récolter le paddy. Des jours inoubliables. Et ces repas que préparait sa mère et qui, le soir, étaient pris à la lueur d'une petite lampe dans la maisonnette où les enfants s'asseyaient sur le sol en faisant cercle autour du plat! Ces repas revenaient dans ses récits comme s'il se fût agi de festins de roi qu'on ne saurait comparer à ce que l'on peut, de nos jours, offrir de plus savoureux. Il y avait aussi cet ami du même âge qui s'effaça dès les premières années de leur adolescence, mais qui n'en demeure pas moins, dans la vie d'Itih, comme le seul grand ami, idéal et irremplaçable, doux et innocent, toujours aimé en dépit des années écoulées. Peut-être vit-il même encore, quelque part dans cette belle province du Preanger, mais non plus comme la figure de jadis, celle de l'heureuse époque de la jeunesse!

La jeunesse d'Itih se termina définitivement au cours d'une grande fête, la plus brillante de toutes celles qu'elle avait vues jusque-là, puisqu'on la célébra à l'occasion du mariage de Itih avec Oumar. Elle pouvait avoir seize ans, à peine. Quant à Oumar, il était d'une famille aisée, apparemment mêlée de sang arabe, qui possédait un grand « warong » où, à l'heure du repas (et l'on mange presque à toute heure dans le Preanger), des célibataires et des hommes occupés loin de leurs domiciles venaient se restaurer. D'après la légende, Oumar fut un beau jouvenceau dont il est quelque part question dans les *Mille-et-Une-Nuits;* selon l'avis unanime de ceux qui étaient en mesure d'avoir une opinion à cette époque, Itih avait trouvé là un fort beau parti. Bien entendu, cette union avait été décidée par les familles, sans que l'on eût pris la peine de consulter la jeune fille. Aux yeux d'Itih, Oumar n'était d'ailleurs qu'un élément d'importance secondaire. De cette fête, elle a surtout gardé le souvenir de nombreux cadeaux, offerts par les parents, les amis ou les voisins et même par des gens que Itih n'avait jamais vus jusque-là ou qu'elle ne connaissait que par ouï-dire. Ces généreux visiteurs apportèrent un trousseau complet; ustensiles de cuisine, coussins et matelas, coupes de tissus

et sarongs. Durant toute cette journée, Itih trôna au milieu des présents, des fleurs dans la chevelure et le visage poudré. On avait même légèrement, très légèrement, limé ses dents, mais cette opération ne put être poursuivie, en raison de ses protestations véhémentes. Car Itih sait protester; c'est une non-conformiste née.

Lorsque fut terminée la grande fête, la vie réelle commença : Itih apprit à découvrir Oumar, qui se montra un époux exigeant; elle découvrit aussi la famille d'Oumar dans la gargote, toujours très fréquentée, où ce que l'on exigeait d'elle n'avait jamais de fin. Il y eut des journées pendant lesquelles la cuisson du riz semblait interminable, comme paraissait interminable la préparation des légumes et des condiments, sans parler de la vaisselle. C'en fut trop pour ce corps maigre de fillette probablement mal soignée. Elle devint enceinte, perdit toute énergie, et enfin tomba malade. Dans la maison de ses parents, elle ne trouva de consolation qu'auprès de sa mère, la seule personne qui comprît peut-être, au fond de son cœur, la situation d'Itih.

L'enfant vit le jour, mais ne survécut pas longtemps. Itih ne revint jamais vers Oumar; la fleur avait été cueillie et, pour les gens du Preanger, l'affaire était donc réglée, car on n'aime guère là-bas que les fleurs ne soient pas tôt cueillies. Néanmoins, grâce au non-conformisme d'Itih, la suite de l'histoire ne prit pas le tour habituel, puisque Itih ne devint pas servante et qu'elle ne fit point de second mariage. Elle n'adopta pas non plus des mœurs faciles. Elle sut se maintenir, demeurer semblable à elle-même et oublier, dans une large mesure, ce qui était arrivé. Elle paraissait attendre le miracle qui, un jour, devait se produire.

J'aperçus Itih pour la première fois vers 1916, dans la petite cantine pour soldats que possédait à Tjimahi un de ses oncles. C'était une cabane de bambou, dressée à même le sol sur un terrain attenant à une échoppe vétuste où vivait un Africain entouré d'une ribambelle d'enfants. Dans la boutique, pratiquement abandonnée, on ne voyait que de vieux placards aux rayonnages vides et derrière

les vitres se trouvaient quelques képis datant du Gouverneur Van Heutsz, d'un modèle porté par les troupes coloniales françaises. De vieilles lampes et un fatras d'objets inutiles ou inutilisables remplissaient ces misérables locaux. Ses occupants semblaient disposer d'autres sources de revenus.

Itih servait du café, préparé avec de l'extrait et du lait en conserve pour un prix modique. C'était du bon café, du moins pour un soldat. Il y avait aussi un petit étalage sur lequel étaient rangés des bocaux remplis de pâtisseries et même de cigares. Lorsqu'il pleuvait — et les pluies n'étaient pas rares — l'eau filtrait à travers la toiture et retombait sur les bocaux, notamment sur ceux qui contenaient des cigares. Cela me faisait peine à voir, mais Itih ne paraissait guère s'en soucier. Cette indifférence me surprit et, des années plus tard, je m'interrogeais encore souvent sur ce curieux trait de caractère.

Peut-être convient-il d'attribuer notre rapprochement au fait que je fis déplacer les cigares. Peut-être y avait-il aussi d'autres raisons. J'allais chaque jour à cette cantine, et presque toujours j'étais servi par Itih. Je ne pouvais bavarder avec elle, ne connaissant guère le malais et moins encore le soundéen. D'ailleurs je n'éprouvais nul besoin de conversation. Je m'installais là et me mettais à réfléchir. En fait, j'attendais une certaine date, parce qu'à cette date je quitterais Tjimahi où mon séjour aurait duré, en tout, deux années et demie. Mon existence était supportable, surtout pendant la seconde moitié de mon service, car j'avais été affecté à un bureau militaire où ne régnait aucun esprit de caserne. Souvent, on me donnait beaucoup de travail que j'effectuais à toute heure de la journée. Ma tâche terminée, je me dirigeais vers la rue qui s'appelle Pasar Antri et je mangeais dans un « warong » chinois ou malais, après quoi je prenais un café chez Itih. C'était, en somme, une bonne vie et je me souviens de ne m'être jamais mis en colère durant toute cette époque; il n'y avait rien qui eût pu m'irriter, car je ne vivais pas. J'attendais le moment de pouvoir recommencer ma vie. Je n'étais pas amoureux, par conséquent

tout passait à côté de moi, dans le calme et la monotonie. Ce ne fut que plus tard, bien plus tard, que je compris le bonheur des jours que j'avais laissé s'écouler avant d'entreprendre ce que je croyais devoir entreprendre, c'est-à-dire me trouver un emploi « convenable » dans la vie civile.

Tout ce que j'écris actuellement à propos d'Itih, je ne l'ai appris que beaucoup plus tard. A cette époque, je ne savais même pas son nom. Elle était là, petite, frêle, maigre; son visage semblait trop grand pour ce cou insignifiant lorsqu'elle se tenait, debout, derrière la série de bocaux qui garnissait le minuscule tréteau. Elle se réfugiait volontiers derrière son étalage, afin de pouvoir sourire des choses de la rue, d'un sourire furtif et moqueur. Sur le côté était installé un petit foyer et c'était là qu'elle préparait parfois le « peujem », un gâteau soundéen fait d'une pâte levée, fournie par du cassave râpé et juteux que l'on a laissé fermenter légèrement, ce qui dégage une senteur alcoolisée.

Quelquefois, sans que je le lui eusse demandé, elle faisait griller du pain, à mon intention, sur son petit feu de charbon de bois et elle mettait sur ce toast un peu de beurre de conserve qu'elle gardait dans une boîte de fer-blanc d'origine australienne. C'est ainsi que je remarquai qu'elle connaissait le mot anglais « toast », et je sus plus tard qu'étant petite fille, elle s'était un peu occupée, à Padalarang, des enfants d'un officier qui, chargé d'acheter en Australie des chevaux pour le compte de l'armée, avait profité de l'occasion pour ramener une femme de ce pays. C'était donc de cette dame qu'elle avait, grâce à un esprit vif, appris quelques mots d'anglais. D'autres fois, elle m'offrait, sans mot dire, un caramel avec mon café, mais lorsque je voulus toucher, du bout de mon doigt, la pointe d'un sein qui dépassait de son sarong de coton blanc, elle me lança un : « Tidah boleh! », comme on crie aux enfants qui s'approchent trop près des confitures.

Et c'est précisément ce qui me parut merveilleux en elle : que dans cette ambiance assez corrompue d'une

ville de garnison du Preanger, elle eût pu se faire respecter. Il venait parfois de rudes gaillards à la cantine et ils y restaient jusque tard dans la soirée. Ils amenaient des femmes, ils plastronnaient et tenaient les propos grossiers de la caserne et du kampong, mais Itih ne semblait pas s'en offusquer. Tôt le matin, elle se dirigeait vers le pasar commerçant et y achetait la marchandise nécessaire pour la journée. Le boulanger venait lui livrer un complément de pâtisseries. Puis la vente commençait. L'argent était destiné à l'oncle et à la tante, plus particulièrement à l'oncle. De salaire, il n'était point question, quoiqu'elle reçût, de temps à autre, un petit cadeau ou une invitation au cinéma ou à l'une des nombreuses fêtes qui se déroulaient dans le kampong avec des danses et ce théâtre de marionnettes que l'on nomme wajang.

De l'autre côté de la rue se dressait une gigantesque construction de bambou à l'usage du cinématographe (c'était la première époque de cet art). Lorsque de nouvelles affiches avaient été collées, je pouvais voir Itih s'en approcher en traînant ses petits pieds débiles qui me faisaient soupçonner un rachitisme de naissance. Elle admirait alors Zigomar, Eddy Polo et Maciste, ce précurseur des « héros musclés ». Elle abandonnait ainsi, pour un moment, son débit de café au lait et je la revois encore grimper avec ses pauvres pieds sur le monticule de glaise croulante où s'élevait le cinéma et demeurer absorbée devant ces dessins aux tons criards qui, toujours, représentaient des luttes acharnées. Telle était, en ce temps, la littérature d'Itih, de celle qui, beaucoup plus tard, devait lire Kartini et Szekely-Lulofs et Pearl Buck, après avoir assimilé l'abécédaire hollandais. Elle qui devait, un jour, apprécier Daum et connaître personnellement Du Perron avec lequel elle bavarda sans fin, dans ce dialecte soundéen que tous deux aimaient.

Mon temps de service prit fin en juin 1918 et je pus obtenir du travail un peu partout. Je partis pour Banjouwangi et devins comptable dans une entreprise de pétroles. Je me vis attribuer une maison entière et me mis en devoir d'acquérir quelques meubles — le strict

nécessaire — dans une salle des ventes. Je disposais d'assez d'argent pour vivre, j'avais des domestiques javanais, mais je travaillais toute la journée, même le dimanche, et mon existence était assez bizarre dans cette demeure neuve et presque vide; les domestiques eux-mêmes en percevaient le caractère anormal. D'un autre côté, je ne pouvais parvenir à m'intégrer à la bourgeoisie « coloniale », parce que j'avais trop longtemps déjà vécu aux Indes sans elle et en dehors d'elle. En fait, je me méfiais de cette bourgeoisie et souhaitais rester seul et entièrement libre. Je me proposais de travailler sérieusement et, le soir, de lire. Mais je désirais également retourner en Europe dès la fin de la guerre. De tout cela, rien ne s'est réalisé.

J'écrivis à une de mes connaissances de Tjimahi pour le tenir au courant de ma situation et, naturellement, je lui demandai des nouvelles d'Itih. Or, il apparut que Itih avait, de son côté, posé des questions à mon sujet et qu'on l'avait dûment informée. Il s'ensuivit une vague correspondance à propos d'Itih et, un beau matin, je reçus une lettre qui contenait la fameuse phrase de David Copperfield : « Barkis is willin'! »

Avec un haussement d'épaules et le sourire d'un joueur qui mise une certaine somme sur une carte en pensant perdre cet enjeu, mais non davantage, je prélevai vingt-cinq florins sur mon ample réserve et les envoyai à mon correspondant de Tjimahi. Il me parvint un télégramme : « Partie aujourd'hui. » On avait littéralement enlevé Itih de la maison de son oncle et de sa tante, aux premières heures de la matinée, et on l'avait installée dans un train assurant la correspondance avec l'express de Surabaya. Itih, qui n'avait jusque-là jamais quitté sa région natale, logea dans un hôtel chinois où l'avait obligeamment conduite le cocher d'une de ces minuscules carrioles indigènes. Par-dessus la cloison de sa chambrette — qui n'atteignait pas le plafond — quelqu'un lui jeta aimablement une couverture. Le lendemain matin, elle partit de Surabaya-Kotta en direction de Banjouwangi. J'appris, plus tard, qu'elle avait bien un peu sangloté dans le train,

aux environs de Kalibaru. Ce jour-là (c'était un dimanche), je me postai à la gare à trois heures et demie. Parmi la foule des voyageurs, je la vis s'avancer, petite et discrète, mais cependant différente... soundéenne! Elle parut heureuse en m'apercevant, après toutes ces aventures et ce long, long voyage.

Elle n'a jamais été capable de me raconter ce qui se passa, à ce moment, dans son cœur. Je n'ai jamais pu savoir comment cette femme, à la fois impassible et prompte à se rebeller, put consentir à entreprendre ce grand départ vers l'inconnu. Le miracle qu'elle attendait s'était réalisé, mais elle n'en dévoila la genèse à personne, pas même à moi. Il est vrai qu'à cette époque elle ne savait répondre qu'au mot « Comment? » et jamais au mot « Pourquoi? » car, dans son univers, on ne s'interrogeait guère sur le pourquoi des choses.

Elle se sentait probablement coupable envers sa famille, tout en étant persuadée qu'elle n'aurait pu agir différemment. Elle y avait vécu à la façon d'un otage ou dans un état de demi-servitude qui lui pesait, lui semblait indigne et dont elle devait se libérer. C'est ce qu'elle fit, avec la décision désespérée de l'amok furieux qui s'empare d'un kriss. Elle détruisit son existence, telle qu'elle la connaissait, sans même savoir ce que sa nouvelle vie lui apporterait. Elle savait que je l'attendais et rien de plus.

On lui avait remis l'argent que j'avais expédié et il lui en restait encore la plus grande partie. Dès son arrivée, elle voulut me le restituer, mais je refusai. Elle me dit quelque chose à propos du Régent et du « Wedana » ou chef de district, à la manière des villageois lorsqu'ils arrivent en visite dans un autre kampong. Puis elle alla se baigner en m'empruntant une brosse à dents. Après avoir pris son bain, elle m'informa simplement qu'elle repartait le lendemain. Je lui donnai encore un peu d'argent en lui disant que je devais travailler à la fabrique dès le matin et que, par conséquent, je ne la reverrais peut-être plus. Le lendemain matin, avant de partir, je lui serrai la main, l'embrassai et lui indiquai l'heure du train de Surabaya.

Je la quittai sans émotion. Mais lorsque je revins dans la soirée, elle était encore là. Elle avait acheté de la vaisselle, des casseroles et un sarong. Elle avait également fait cuire le riz avec les condiments habituels. Sur le pasar, elle avait rencontré l'homme qui, hier dans le train, l'avait vu sangloter et l'avait réconfortée. C'était un négociant en tissus. Quand il s'agit de décisions importantes, elle suit, aujourd'hui encore, plus volontiers l'avis d'un étranger que le mien.

Elle est donc restée auprès de moi et nous vivons toujours ensemble. Mais l'Itih de jadis n'est plus et il me semble que je parle maintenant d'une autre personne.

Nous sommes restés deux ans à Banjouwangi et c'est là que naquit notre premier enfant, une fille. Il y eut de nombreux instants de bonheur et, aussi, de profonde tristesse. J'avais déjà dépassé la trentaine et je souhaitais avoir une compagne qui me laissât libre de ma personne, plutôt qu'une femme voulant gouverner mon existence. Itih avait, au plus, vingt ans et elle n'entendait pas grand-chose à l'amour, dans le sens occidental de ce mot, ainsi que l'avoue Kartini au sujet d'elle-même et de ses compatriotes. Elle ne connaissait l'amour que dans le cadre d'un kampong du Preanger. Créature angélique qui n'est pas plus sûre d'elle que de l'objet de son affection!

Elle paraissait condamnée à admettre ce fait que les hommes trompent leurs épouses chaque fois que l'occasion s'en présente et, bien que je fisse de mon mieux pour la convaincre de mon attachement et, surtout, de mon respect envers elle, bien que je me fusse efforcé de la persuader qu'en lui étant infidèle, je gâcherais la quiétude de mon existence et qu'il n'était donc pas de mon « intérêt » de rechercher d'autres femmes, elle paraissait incapable de me croire. Pendant longtemps, j'ignorai la cause de ses humeurs sombres et renfermées, jusqu'au jour où, à l'occasion d'une folle scène de jalousie, je découvris ce que je n'avais jamais soupçonné en elle.

Cette lamentable situation s'est prolongée durant des années et a empoisonné nos vies. Plus tard, lorsqu'elle commença à lire, en même temps que nos enfants, et

qu'elle aborda les romans ou d'autres ouvrages, je m'étonnai en constatant son intelligence et sa volonté de comprendre, mais ce fut surtout au moment où elle fréquenta certains amis hollandais en qui elle avait grande confiance que disparurent enfin ces suspicions intolérables. Toutefois la tragédie des premières années ne peut être oubliée. Elle, toujours fidèle et qui, par sa fierté et son profond sentiment de la décence, ne pourra jamais faiblir, n'a pas su récolter le fruit de ces belles qualités qui l'ornent et l'élèvent au-dessus de tant d'autres femmes. Quand Du Perron nous dit, dans *Le Pays d'Origine*, que la Soundéenne est d'un tempérament froid, je dois contredire cette observation, car la femme soundéenne n'affecte la froideur qu'en raison de sa méfiance héréditaire envers l'homme qu'elle juge indigne de confiance en tant qu'amant; à moins que, dans des cas exceptionnels et au terme de longues années, elle ne parvienne à mieux comprendre la vraie nature de son innocent compagnon. Ce qui ne doit se produire qu'assez rarement dans la pratique.

Nous nous promenions souvent, le soir, à Banjouwangi, surtout au clair de lune. Au milieu du détroit de Bali, sur la toile de fond des montagnes boisées de la côte balinaise, se trouvait alors un cargo allemand interné qui, lorsque la lune perçait le rideau des nuages, semblait un navire enchanté n'ayant qu'un seul gardien à son bord. Itih n'avait jamais vu la mer, mais son père est de sang Boughi, d'une race de marins, et Itih adore l'océan et les bateaux; la mer est toujours le but de ses randonnées. Nous pouvions contempler les pêcheurs montés sur leurs petits prahus à voiles qui, vers la fin de l'après-midi, fuyaient devant l'orage menaçant, tandis que les femmes veillaient, anxieuses, sur le rivage. Souvent nous allions par les quartiers silencieux de la petite ville. En passant près d'un cimetière, elle frissonna de crainte et j'eus une grande satisfaction en parvenant à la persuader de ce fait évident que les morts sont beaucoup moins dangereux que les vivants. Je n'oublierai jamais certains malentendus comiques et comment ils furent aplanis. Ainsi, un « orang

bagoes » était, pour elle, un homme bien vêtu, cependant ma conception de l'homme « bien » la rendit heureuse dès qu'elle m'eût compris.

Elle m'interdisait toujours d'écrire à sa famille, comme si elle craignait des « représailles » de ce côté. Néanmoins, après avoir passé deux années à Banjouwangi, j'obtins quinze jours de congé, à l'occasion de mon transfert dans le centre de Java et, avec notre bébé, nous passâmes ce temps dans le Preanger. La glace fut dès lors rompue et la mère d'Itih, une femme plus vieillie qu'elle n'était réellement vieille, vint souvent loger chez nous pendant d'assez longues périodes. J'espérais pouvoir la garder définitivement, souhaitant prolonger sa vie dans la mesure de nos moyens, mais la nostalgie du foyer, des enfants demeurés là-bas, de la terre et du dialecte s'avérait finalement plus forte et la mère nous quittait de nouveau. Une fois, elle partit pour ne jamais plus revenir.

Lorsque nous parvint le télégramme qui annonçait le décès, Itih se tenait près de moi dans la chambre à coucher. Je lus les quelques mots fatidiques; Itih poussa un cri, s'affaissa sur les genoux devant le lit et pleura passionnément quelques minutes. Puis elle se releva, sans mot dire, et s'en fut vers ses travaux. Moi, l'Occidental, je pleure encore mes disparus après des mois, parfois après des années écoulées.

Plusieurs années après la mort de la vieille femme, nous étions, Itih et moi, dans le Preanger. J'étais arrivé quelques jours à l'avance et Itih me rejoignit, un soir, à Bandoeng, par l'express. Nous avons dîné à l'hôtel, avant de faire une promenade le long du Bragaweg et de la Route de la Grande Poste; nous sommes entrés dans un dancing où nous nous sommes amusés jusque tard dans la nuit, mais le lendemain matin nous étions levés de bonne heure. J'emmenai tout d'abord Itih à Dago, sur le petit plateau où croissent les hauts casuarinas et d'où l'on a une vue si magnifique sur la plaine de Bandoeng. Tandis que je tournais mon café, Itih se trouvait encore au bord du plateau et, tout à coup, je l'entendis éclater en sanglots :

— Pourquoi pleures-tu? demandai-je, brutal et froid, comme il sied à un homme.

— Je suis si heureuse d'être ici, me répondit-elle en hoquetant.

Je mis mon bras autour de ses épaules et la ramenai vers notre table, me jugeant heureux de posséder une femme sensible aux beautés de la nature et aimant sa terre natale. Je lui parlai de mes projets pour cette journée et nous décidâmes de nous rendre vers son véritable berceau, le dessah de Tjigougour.

Il se situe un peu au-delà des limites de Tjimahi-ville. La branche maternelle de la famille y est propriétaire depuis au moins quatre générations, probablement depuis bien plus longtemps encore. On n'y accède qu'à pied, car aucun véhicule ne peut s'engager sur ces sentes montagnardes. Le chemin est mauvais, parsemé de bosses et de trous, et l'on croirait qu'il a été volontairement conservé dans cet état afin de décourager les intrus.

Quelle atmosphère de sécurité règne ici et quel calme on ressent! Lorsque vous avez pris place dans la demeure d'Atim, l'aîné et le plus digne de mes beaux-frères —, vous n'entendez aucun bruit. Atim a fait du négoce dans les matériaux de construction et, qui mieux est, il y a englouti un millier de florins. Or, celui qui peut perdre mille florins dans la chaux, le sable, la pierre et le ciment est un grand homme d'affaires. Atim, que j'ai connu alors qu'il n'était qu'un gamin à la frimousse éveillée, n'a que fort peu changé. Sa voix est posée et il parle sur un ton grave, comme feue sa mère. Toute la famille le reconnaît comme le chef incontesté du clan, même l'oncle Hassan et la tante Enèh qui occupent une maison de bambou sur cette terre familiale, une maison montée sur un socle, selon le style ancien. Mais la demeure d'Atim repose sur un socle de ciment et elle contient de bons lits et des meubles et, même, une armoire à glace de facture moderne. Il n'a pas d'enfant, seulement une « anak mas », une fillette qu'il a adoptée, car il faut bien avoir quelqu'un à soigner.

La femme d'Atim est native du district de Cheribon;

elle parle le dialecte soundéen avec un accent différent de celui des gens de la région de Bandoeng. Plus vif, plus aigu, moins traînant et moins chantant. Sur les bas-plateaux, la vie est plus active, plus rapide, et la langue s'en ressent. Cette femme de Cheribon est restée sans enfant et, peut-être à cause de cela, son caractère est plutôt morose. Il est visible qu'elle ne fait pas partie du clan. D'ailleurs le père de ma femme, dont l'ancêtre était Boughi, n'a jamais pu en faire partie. Ici, le sol, le patrimoine familial, se transmet du côté maternel et, maintenant que le père est veuf, il s'en va loger chez l'un ou l'autre de ses enfants, à tour de rôle, mais il est et demeure une manière d'étranger. La mère elle-même ne le reconnaissait pas comme un membre du clan; on le considérait déjà comme étant de rang inférieur, un « orang menoempang ». Cependant, il est, dans sa vieillesse, un homme propre et délicat, presque vénérable. On ne le prive en aucune façon, mais jamais il ne peut assister aux conseils de famille, ceux-ci étant régulièrement remis jusqu'à l'heure de son départ. Certes, il aurait pu conquérir sa place parmi eux, s'il avait toujours considéré les intérêts de ce clan comme les siens propres. Il ne l'a pas voulu; il a constamment fait preuve d'un esprit instable et aventureux qui caractérise le Boughi et qui est, décidément, insupportable aux yeux des « véritables » habitants du dessah. J'irai même jusqu'à prétendre que moi, l'étranger blanc qui connais à peine quelques mots de la langue, je suis plus proche du clan que ce vieillard, car j'ai, de temps à autre, sacrifié mon argent pour les besoins de la communauté dont j'ai, à l'occasion, défendu les intérêts en justice.

La présence du Tombeau souligne que ce patrimoine, constitué d'assez vastes terrains et des rizières qui en dépendent, est considéré comme un bien inaliénable. Il s'agit d'une tombe située au centre même du domaine, à l'ombre d'un bosquet de bambous. Ces bambous ne croissent pas verticalement, mais sortent inclinés de la terre et le vent joue doucement à travers leurs feuilles étroites en faisant craquer les tiges. A côté du chemin

central, on découvre le Tombeau qui semble placé, sans égard pour la symétrie, de biais par rapport au chemin, mais la tête montre, très précisément, la direction de la Ville Sainte de l'Islam.

Ce fut dans la demeure d'Atim, sur les terres de la famille, que s'éteignit la vieille femme, malade et épuisée. Au bord de sa couche ne se trouvaient alors que les deux frères et la femme de Cheribon. La mourante resta lucide jusqu'au bout et prit congé de tous, même des absents, mais en ma faveur, en celle d'Itih et de nos enfants, elle pria, récitant des textes du Coran et suppliant chaque fois le Très-Haut afin qu'il nous fût beaucoup pardonné, à nous qui n'avions pas la lumière de la vraie foi.

Elle repose maintenant dans la tombe oblique, dans cette terre qui restera la sienne, et nul ne peut traverser le domaine sans passer à côté de la tombe. Tout autour il y a des pierres, de la chaux, du ciment et d'autres matériaux, car le Tombeau sera situé au centre d'un grand mausolée où trouveront place tous les membres de la famille, y compris moi-même, ainsi qu'on me l'a assuré fort sérieusement. Pendant plus de vingt ans, je suis resté, de loin, fidèle au clan et l'on estime que j'ai pleinement mérité le droit d'en faire partie.

Je contemplai le Tombeau avec étonnement : je savais que je m'y trouverais placé un jour, à titre honorifique, cependant, je m'étais imaginé qu'on me déposerait dans un de ces cimetières indigènes, sous un petit monticule délimité par deux morceaux de bois ou de pierre, sans aucune inscription. Je pensais y être emmené avec quelques fleurs; des roses, des jasmins, des « tjempakas », selon la coutume du lieu. Mais ce Tombeau était une chose toute différente : il exprimait un degré de solidarité et de fierté ancestrale que je connaissais; cependant c'était la première fois depuis des années que j'en avais une preuve aussi tangible. Devant ce culte des morts, à l'aspect grandiose et quelque peu aristocratique, je dus presque réprimer les sentiments réalistes, héritage du calvinisme, qui me font attacher peu d'importance à la matière.

Cette tombe nous unissait encore davantage; elle faisait de ce patrimoine une terre sacrée, un bien héréditaire qu'aucune main profane ne devait toucher. Et je compris que Itih n'avait qu'un idéal : après avoir vécu près d'un quart de siècle dans la diaspora, après s'être européanisée de langage, de costume et d'usages, par son mariage comme par ses enfants et par sa formation intellectuelle, elle ne désire plus qu'une chose : retourner un jour dans ce berceau, au milieu des gens de sa race.

La femme de Cheribon nous avait conviés à déjeuner. Elle portait un sarong bleu ciel, orné de petites fleurs jaunes et rouges. Sur la poitrine, des broches en or et, aux poignets, des bracelets. Sa personne comme sa maison étaient fort bien tenues, avec un ordre presque trop méticuleux. Elle avait toutes les façons de l'hôtesse orientale qui sait demeurer discrète. Cependant, lorsque nous nous fûmes, tous les quatre, installés autour de la table et que chacun se fut servi, la femme de Cheribon commença à parler. Elle parla de la mort de Mama, de tout ce qui s'y rapportait et de tout ce qu'elle avait fait en la circonstance; des veillées, des soins, des craintes et même des frais; de ce qu'elle avait dû supporter, elle, l'étrangère, de la part des parents de la défunte; de la froideur (oh, elle ne prononça pas le mot, mais l'insinuation était claire) que la mourante elle-même lui avait témoignée.

Cela lui faisait apparemment du bien de pouvoir, enfin, s'exprimer à cœur ouvert devant nous et, surtout, devant moi qui savais tout et qui connaissais la famille depuis plus longtemps, quoique je fusse aussi un étranger. Elle discourait avec force et animation, faisant de grands gestes et des effets de voix. Elle ne nous cacha absolument rien et cela jusque dans les moindres détails. Atim, son époux, restait sans mot dire, bien que de temps en temps il précisât un point ou échangeât un regard entendu avec l'un des convives.

J'avais, pour ma part, assez bien connu la morte et son « ingratitude » apparente ne me surprenait pas, car elle découlait naturellement de son caractère et de ce

déchirement intérieur des dernières années, lorsque tous ses enfants l'eurent quittée et qu'elle ne fut plus en mesure de tout régenter. Sa belle-fille n'en avait d'ailleurs guère souffert, mais elle s'était sentie exclue, écartée du clan, ce qui paraissait l'emplir de rancœur.

Au milieu de cet exposé, la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer l'oncle Hassan, le frère aîné de Mama. Peut-être avait-il soupçonné quelque chose, et il était accouru de son domicile, à quelque cent mètres de là. Il s'assit sans parler. Immédiatement ma belle-sœur se leva, prit une assiette, la remplit et l'offrit au vieil homme. Elle ne chercha pas à continuer son discours. Peu après arriva la tante, sœur de l'oncle Hassan, et l'entretien reprit sur des thèmes habituels. On demanda des informations, comme à l'accoutumée, et cela prenait parfois la tournure d'un interrogatoire. La tante était vêtue de noir, son teint était très clair, et, dans ce beau visage de petite dame, les yeux brillaient, vifs et pénétrants. Elle posait des questions d'ordre surtout matériel, mais Alim savait modérer sa curiosité avec beaucoup de tact.

On parla encore longtemps des autres membres de la famille ou de parents par alliance, dont un grand nombre auraient volontiers procédé au partage. Mais, dans l'avenir, les morts protégeront le patrimoine et pas une parcelle, pas un pouce de terre ne sera abandonné, aussi longtemps qu'un descendant direct de la morte habitera ici et veillera sur le Tombeau. Ceux qui se trouveront dans le besoin seront soignés dans la mesure du possible. Si cela devenait nécessaire, les enfants des frères et des sœurs trop pauvres seraient nourris ici même.

Pour ce qui est du sol, il n'y a pas à discuter : l'autorité et la suprématie d'Atim, le futur patriarche, sont implicitement reconnues par tous. En partant, je me suis arrêté un instant auprès de la tombe et j'ai su, de manière certaine, qu'il ne serait pas touché au « pousaka », à l'héritage commun. A ce sujet, je pouvais aller en paix. Contre tout morcellement, contre toute cession, se prononcera un cœur fier et, parfois, aimant : le cœur de ce clan.

CLAUDE VIGÉE

Sous la menace

I

Les avions à réaction, encore silencieux dans le lointain, tracent sur le ciel leur double piste laiteuse. Le vrombissement qui les suit traduit en sons le graphique qu'ils dessinent rapidement entre deux horizons. La vapeur blanche se condense en nuages à haute altitude, au-dessus de ce Walden pourrissant qu'infestent les Ioches archaïques. Déjà l'eau-mère capte le reflet des sillages aériens. Ces insectes géants au ventre fait d'anneaux fuselés, dans lequel mûrit rapidement l'œuf de la destruction viennent-ils sur nous comme le fléau de la colère? Apportent-ils une promesse de libération? (— O continents déjà moins distants!). Qu'écrivent-ils ainsi dans le vent, le verdict fatal de l'histoire humaine, ou les mots rêvés de l'avenir? Au bout de leur vol, est-ce la chute, plutôt que la montée astrale? L'univers de l'ingénieur se mire innocemment dans celui des araignées d'eau et des crapauds. Tout est ambigu, rempli de traîtrise, sujet à double-entendre; tout, sauf les enfants qui rient, face à cette mort aux cent visages. Entre les deux contraires, l'homme hivernal demeure immobile. Un joug pèse sur sa vie et réfrène son élan de jadis. Oui-et-non, telle est sa pauvre devise. Nous sommes l'entre-deux, condamnés à devenir cela même qui nous écartèle. La vie est incertaine entre les rocs, les landes et l'océan. Que signifient ces choses? L'existence nous assaille comme une question

sans réponse. A l'image du dehors, mes activités sont doubles. Je suis l'émule d'Orphée : mi-Narcisse, mi-amant. A moitié adulte et père, à moitié fils et incomplet; scribe attaché à ma servitude, mais vagabond courant libre dans les marécages. Tâtonnant vers moi-même dans l'avenir sans avenir, un pied en Europe, l'autre en Amérique; en partie vif et déjà mort en partie. Tantôt haletant à la façon d'une bête traquée, tantôt exultant, j'aspire soudain l'air délicieux de ce monde comme seul un archange le ferait. Il en est ainsi de l'univers : il connaît la pureté naturelle, mais aussi le viol, les pourrissements, la défiguration par les machines qui arrachent aveuglément sols et forêts. Tout ceci préfigure-t-il un autre royaume, une autre beauté? Je suis au milieu, ne possédant ni l'un ni l'autre, riche seulement des ruines de l'ordre ancien, prêt parfois à crier grâce, mais reprenant vite la marche et le fardeau, les mâchoires serrées, les ongles enfoncés dans le creux de la paume.

Entre la jungle et l'ingénieur, le cauchemar primordial et la menaçante prison de métal poli, règne le brasseur d'affaires. La tache de lèpre brille effrontément sur le cadavre. Une sauvagerie surannée nous sollicite dans les profondeurs : le chantier informe et brutal où s'élaborent nos lendemains ne nous en sauvera guère. Le technicien semble être de mèche avec le démon abyssal. Les requins volants croisent sur les eaux troubles de Walden. Mais les enfants rient entre les dents du monstre.

L'empire du oui-et-non, comment l'appeler, sinon *le monde de la menace?* Tout y est manifeste, mais comme suspendu, confronté à sa propre annihilation, à jamais imminente. Royaume de la duplicité, où le miroir montre déjà l'absence de visage à la face qui s'y mire. Une moitié reste visible, l'autre a déjà disparu. Menace : contradiction d'être et de non-être, devenus coexistants dans notre vie quotidienne. La théologie chassée de l'empyrée est descendue dans nos rues. Elle nous met sur un qui-vive permanent, nous harcèle d'incertitudes qui sont notre nouvelle foi. Mais nous nous y sommes faits : nous avons acquis la patience dans la menace. Attendre, durer, voilà nos

seuls antidotes efficaces : le diable lui-même y perdrait son sang-froid. « Devance tout adieu, comme s'il se trouvait derrière toi. » Pris, comme nous le sommes, entre l'eau louche de cet étang hivernal où jadis se mira le visage d'un poète, et ces écritures blanches grondant aujourd'hui dans l'espace, la peur d'être au monde devient notre atmosphère vitale propre. Nous connaissons la joie de la menace. A la façon des enfants, nous vivons dans l'intenable, nous digérons du roc, nous nous risquons, — pur miracle de l'instant à venir dans un univers où il n'y a pas, assurément, d'instant à venir.

Nous nous en tirons, non, nous surgissons malgré tout. Le royaume de la menace se dévoile enfin comme celui de la fête, au sein de l'agonie. Défiant doublement la mort, on ne peut qu'exploser en danses et en cris de louanges tant qu'on fait face, — c'est-à-dire : tant qu'on vit. Car cet affrontement, qui est précarité absolue, se veut en même temps ultime victoire de l'être présent. Il est vérité de maintenant — mot admirable qui signifie : en tenant par la main. L'imminence du non conjure en nous l'instant plus fort et plus intime, le présent du oui. Que m'importe à ce moment le mauvais augure d'un néant si proche? Je l'annule, comme mes enfants ignorent, tout en les soutenant du regard, la tristesse de ces poissons qui pourrissent, ou les signes tonnants du malheur qui déjà remplissent leur ciel.

Je me connais homme de la menace. Je me suis fait par elle, et à son intention. Les semences d'automne constituent le centre fixe de la tornade. Elles sont les amandes libérées par le vent de destruction. Le grain ne persiste qu'au regard de la nuit; il ne se concevrait guère sans l'étendue inerte du gel. La semence est l'autre visage de la menace, de la durée fatale, de la mort sans parole. Le temps possède également un double aspect : il est à la fois l'hiver qui annihile, et le grain qui y patiente. Ces images se répondent exactement, comme s'engaine le germe dans la matrice terrestre durcie par le froid. Quelques-uns d'entre nous crurent un jour les embrasser du même coup d'œil. Ils cessèrent dès lors de croire à la fuite des saisons.

II

L'exilé ignore, à proprement parler, la nostalgie du passé, car il n'existe plus pour lui de retour possible à l'origine délaissée. Ce qui est torture, chez un homme déraciné, c'est l'essor vers l'avenir vivant tenté à partir d'un présent infécond. Comment puiser l'énergie en vue du futur, (un futur d'exil), dans un maintenant qui est déjà comme mort? Pour cela, il faut sinon du courage, du moins une endurance épuisante. A tout bien considérer, le poison mortel qui agit au cœur de l'exilé n'est point la nostalgie du passé, *mais celle du présent.* L'agonie, c'est le retour au présent, quand il n'y a pas de présent, mais simplement la menace stérile du vide, et de la solitude forcée. Alors l'avenir sans attaches paraît purement hostile; la vie se mue en un devoir surhumain. Confronté avec le manque, l'homme étouffe de lendemain en lendemain. Et pourtant il ose tenir, il réussit à durer, hors de rien, en vue de rien. Là se trouve alors sa joie. Il s'apprête dans la nullité présente à tous les étouffements futurs. Il accepte le bâillon de cette aurore d'asphyxie; il soulève ce poids de terreur sans terreur. Par là il le vainc et le dépasse. Vers quoi? Vers une vie qui est elle-même menace et, comme telle, ne se défait plus dans sa propre agonie. Tout est mis en jeu dans ce marché de dupes. L'existence à tout prix entraîne un triomphe inutile sur la menace. Cette victoire s'acquiert dans l'imminence du danger : grâce à elle je vis, je règne, contempteur de mon péril, debout sur mon guignon comme sur le roc de l'éternité. Je suis prêt à la volupté et à la danse au sein de cet instant invivable que je suis devenu, Mithridate couronné par ma défaite!

La jouissance est sans partage seulement au sommet de la terreur, parce qu'elle est enfin souveraine et ne se sait plus sujette au danger. Spasme total : tu ne risques plus rien de l'avenir. Dès lors, tout est acquis, le temps rampe à tes pieds, ici même se réalise la présence. Plus de désir,

plus d'angoisse : tu es débarrassé de la menace comme de l'espoir, son double. Tu es libre et désespéré, heureux. La jouissance simple de l'être vient récompenser celui qui dompte la menace en s'y livrant. Au bout de l'extrême angoisse commence l'extrême maîtrise, la plus haute assurance, et la sérénité de l'explosion sans frein. Tu connais l'ivresse, enfin, de surgir tel quel. Plénitude et nudité : non pas *avoir,* mais *être* raison. Néanmoins, nous sommes toujours en train de faillir être. Nous faisons grand bruit de paroles pour nous distraire de la substance perdue, au lieu de reconquérir la grande cité muette. Poète : colonisateur du silence, toi seul, le plus pauvre, le plus ignorant, le moins capable d'entre les défricheurs d'univers. Comment se fait-elle, cette colonisation par l'échec? Peu à peu l'homme allie sa voix au silence. Il fera parler le silence; génération par génération la lisière de la parole gagne sur la forêt vierge du silence. L'histoire de la science n'a d'autre sens que celui-ci : donner langage au mutisme du monde tout entier. Le mot se situe à mi-chemin entre l'objet qu'il n'est pas, et le sujet qu'il n'est pas davantage. Ambiguïté de sa nature : le verbe médiateur réunit les éléments à concilier, mais en les transformant en lui-même, que ni moi ni le monde ne sommes. Nous craignons donc d'être avalés par les mots; ensevelis vivants dans le *monument* verbal. De même, en direction contraire, la nature risque une pétrification lorsqu'elle s'efforce vers nous à travers le cristal du langage. Les mots réduisent l'objet et le sujet à une Ombre, à une image qui leur est commune. Mais au moins nous y côtoyons-nous; mieux, nous y forniquons dans la plus grande intimité possible, et comme en dehors de nous-mêmes. Proférer un mot : acte sexuel public, coït aux sexes tranchés, séparés de l'arrière-monde spatial et spirituel. Quand l'homme parle, il commet un attentat béni à la pudeur du monde et de l'âme, en se vautrant sans vergogne sur le lit d'emprunt du dictionnaire. Le prix du péché est l'aliénation verbale, l'exil hors de soi *et* du monde, dans la sphère du phantasme sonore. Mais, sur le champ de lice imaginaire et neutre des mots, le tournoi de soi et du monde peut devenir

une étreinte à mort, une rencontre violente et fécondante. Le tombeau se mue parfois en un lieu solaire.

J'essaie de décrire l'acte poétique. De Man m'interroge : « Le silence est-il devant la conscience comme la mer devant le navigateur? Ou arrive-t-il à être *dans* la conscience devenue une avec l'océan? » A mon sens la réponse n'est pas dans l'alternative ainsi proposée; elle en contient les deux moments, en succession. Il y a progrès ou (déclin?) de la noirvoyance ontique à la clairvoyance phénoménale. Ainsi se produit, sous les espèces du poème, une sorte de clair-obscurvoyance verbale, où l'indéterminé initial « au précis se joint ». Dans la noirvoyance première, la conscience est le silence : alors surgit à elle-même son propre sang nocturne. Comme au milieu d'un fleuve, elle nage dans sa blessure interne qui se referme sur elle de tous côtés, et s'y connaît, mais en tant que substance seulement. Ensuite, si elle se souvient de la vie, si elle attire vers elle la cité désertée des passants, cela même dont elle se souvient, — visages, paysages, histoire, saisons — participe de sa voyance, s'oriente selon elle vers son véritable avenir, reprend la route du désir, la piste retrouvée de l'être. C'est le moment, enfin, de la clairvoyance. Les mots appartiennent à la clairvoyance. En eux la noirvoyance est à moitié aliénée et neutralisée; mais aussi à demi engagée, comme une énergie aveugle, dans l'Ombre, — l'image — des objets concrets qui se dessine au cœur des mots. Dans le chiaroscuro des mots, noir et clairvoyance s'équilibrent en s'exilant ensemble sur un terrain tiers, celui même du langage.

L'exil est identique au langage comme sphère d'existence. Une couche de hasard, parfaitement anonyme, un séjour sans lieu, où ma conscience célébrera ses noces toujours menacées avec l'être élusif du monde. Dans les mots, dans l'exil : on y est sans bien y être; on y attend. On avance en eux à la rencontre de la réalité de soi et du monde, qui se dérobe chaque fois et part à la dérive vers le Nulle Part seul assuré. Ici est toujours en deçà d'ici. De ce lieu fantôme nous arriverons certes jusqu'à un là-bas. Du moins le croyons-nous encore en secret. Sinon

l'exil, les mots, deviennent ce qu'ils sont : le champ de l'enlisement funéraire, le « vivant tombeau » sans issue où ni le sujet ni le monde ne mêlent leurs tentacules affamées, mais où justement leur double absence, soudain conjuguée, devient manifeste à la conscience en agonie.

L'exil peut m'offrir un semblant de foyer : mais seulement un feu de camp provisoire, le centre migrateur de l'esprit en voyage, s'il ose s'obstiner, — vainement sans doute — vers la patrie. Alors les mots, parfois, se transforment. Ils apparaissent comme le trône du double et pourtant unique royaume de l'être : Arche d'Alliance mobile, Sedia Gestatoria où la présence se révèle tout en se retirant déjà du regard momentané, resplendit en avançant, en disparaissant vers sa propre et véritable demeure qui est hors du langage, hors de l'exil, en deçà et au-delà des mots, des deux côtés de la parole. « Voilà donc le pays que j'ai promis de vous donner... »

Dans l'acte poétique s'affirme un mode de souvenir des choses trahies par la conscience et, plus profondément, un rappel de l'être même. L'art témoigne de l'être dans l'histoire. Par là il est en même temps, au sein de l'histoire, affirmation et déni de celle-ci. Lorsque fait défaut l'anamnésie poétique, le cœur exilé se dessèche, la vie-robot prend le dessus. Il faut constamment se souvenir de l'être des êtres, tendre avec fidélité et ferveur à l'état de poète, vouloir sans répit causer *l'apparition*. Devant chaque créature, se rappeler sa présence en tant qu'être; en tout objet séparé, saisir sa trame avec le monde, se remémorer sa présence foncière à laquelle *nous* sommes liés. Toute personne est le centre mouvant d'une relation universelle qui nous est immédiatement sensible. Notre exil vient en partie de cet oubli continuel par lequel l'être se soustrait, en nous, à la conscience défaillante. Le langage poétique retient et attise ce souvenir. Le poète, comme dit si bien Gœthe, est celui qui a « appris la nature par cœur ». Cet apprentissage ininterrompu constitue notre activité même. N'en déplaise à Pascal, pourquoi peignons-nous l'arbre que nous voyons? Afin de ne pas l'oublier dans son être qui est nôtre, de ne pas nous oublier dans notre être qui est

sien. Selon la perspective dans laquelle se place l'observateur, l'art se propose comme une Histoire en images, ou comme l'anti-histoire par excellence, s'accomplissant dans son sein par le truchement des civilisations qui passent. Moments de métamorphose du temps en Temps. Comme le poisson pêché dans la mer, la parole poétique, issue du silence confus et tumultueux de l'histoire, lui est soustraite sans la répudier. Elle se la subjugue en s'y soumettant. Toujours revient l'été indien. L'anamnésie, jadis, de Thoreau à Walden, est aussi bien la mienne aujourd'hui. Elle sera demain celle de quiconque. Sous les feuilles mortes de nos pensées et de nos regards dispersés dorment les collines d'éternité. Le silence, oui, se referme sur soi, — mais après s'être un instant de plus mêlé à notre souffle et à notre conscience : il a fait ainsi un nouveau séjour *en Canaan d'Exil.*

C'est pourquoi Abraham errant au désert n'a pas le droit d'ajouter la mort d'Isaac à son exil personnel. Au contraire, il se doit d'ôter au fils premier-né le poids de la mort, qui alourdissait encore sa propre perdition.

Cette maison d'exil pleine d'enfants rieurs
S'élève sur le roc dans la morte-saison.

Où se situe ma maison? Entre ceci et cela, menacée, fondée en même temps que minée, risquant l'instant à venir. Hors de l'hiver, mais dans le continent de l'hiver, se fait la navigation immobile, à côté de la rivière mouvante sous la glace. Vers quel jour? nuit après nuit, entre chien et loup, la maison navigue.

The slipping away of the ground.
The steadfastness of the air.

Maison sur le roc à l'envers,
Ses assises dans l'eau du ciel.

Raconter le temps. Mais où niche le temps dans les mots? Peut-on transformer le temps en mots? Ou simplement en tracer le symbole, en filigrane sur le papier poreux? Ce que je ne veux pas, ce que je redoute plus

que tout. — Les mots sont à l'image même de la conscience humaine : comme elle, ils sont à la fois perte et reconquête de l'être. Mes phrases, voilà la trace de mon temps : il est dicible, et déjà nul. Qu'est-ce que *moi?* Homme, femmes, monde, tout à la fois, qui aussitôt s'éclipse. Mais sans ce *moi,* si frêle et si vain, rien ne se serait passé. Avec lui surgit le reste, et la vision sainte qui est présente dans le tout. Inutile désormais de me répudier : je suis nécessaire. J'ai un travail à faire, qui me justifie pour un peu de temps.

III

On s'ennuie en ces parages de façon épouvantable! Impossible d'être dans le bain : il n'y a pas de bain. L'isolement et le vide ne se font pas tant sentir dans l'ordre intellectuel, que dans le domaine humain. Le dénûment d'ici nous égare loin de la littérature... La pénurie est au niveau de la respiration même. Nous souffrons d'une absence d'horizon, dans le sens le plus humble, le plus ordinaire. Ce qui fait défaut, ce n'est pas un milieu d'esprits, — cela aussi, bien sûr — mais un cercle de voisins. Voilà le mot lâché : c'est un monde sans prochains; il n'y a que des *distants,* et des robots gagne-sous. De là l'ennui, et pourquoi il s'accompagne d'une souffrance si intense, semblable à celle d'une asphyxie. Il n'y a plus de monde, et pourtant nous vivons. Le manque à vivre nous condamne à une sorte de mutation régressive *dans le sens du minéral et du végétal.*

Nous sommes placés entre deux issues : la désagrégation par l'effet de l'angoisse et du désespoir; ou la pétrification volontaire de la sensibilité, l'ankylose de sauvegarde. On se transforme en arbre, en rocher, en élément, pour durer autant que lui, se fondre dans son temps et le dépasser par cette émulation singulière. Sinon, reste le choix de périr de solitude et de détresse, noué sur soi-même, miné par l'absence. Devant la menace, il faut disparaître ou s'armer, se cuirasser et faire corps, désormais, avec cette

cuirasse. Ainsi suis-je devenu, comme un vieux soldat, identique avec mon casque. Un être ralenti, formé de pierre, de mousse, d'écorce de bouleau, un homme planté, privé de sa vivacité première. Afin de soutenir le poids de toute cette vacuité, à la fois acérée et écrasante, je me suis fait ours, granit et glaçon.

Quelle est donc la nature de la cuirasse? Celle du danger auquel elle doit faire front. J'ai pratiqué l'homéopathie psychique. La recette est simple : s'approprier ce qui menace, l'assimiler sympathiquement, s'y ouvrir, — s'y changer si possible. Ou en être brisé. Agonisant sans fin, sache te mettre en état de complicité avec ce qui t'est mortel, à défaut d'y pouvoir succomber. Voilà les seuls destins qui se proposent à toi. Si le manque s'intègre à ta substance vive, jusqu'à se confondre avec ta moelle même, tu pourras rivaliser avec lui, lui survivre peut-être, en acquérant sa puissance négative. Alors la plaie sera en possession de son poignard, cette plaie qui est le poignard, qui dit le poignard, et prend le parti du poignard. Voici la rédemption de la plaie : elle durera aussi longtemps que la lame meurtrière, elle engloutira sa déchirure et, l'épousant, engendrera un nouvel avenir, au-delà de son tourment. Célèbre le terrible mariage de la plaie et du couteau. Enfante ce temps inouï où tu auras *atterri* à travers tout, « au-delà du fer, au-delà du froid. »

Wo Gefahr aber ist, wächst
Das Rettende auch. (Hölderlin)

Non pas : « Quand il y a danger », mais « Là où il y a danger, ce qui sauve croît également. » Dans le sol même de la menace s'ancre et grandit le pouvoir qui rédime. Le poème est l'annonciateur de cet au-delà, il constitue la promesse et l'anneau de mariage des temps nouveaux. L'atteinte du lendemain n'est ni dans la fuite, — qui saurait fuir la menace? — ni dans l'écrasement servile par elle; mais dans l'incorporation héroïque de la menace à soi-même. Telle est la genèse de toute histoire, la route royale aux pavés teints à la fois de sang et d'aurore.

Qu'attend chacun de nous au bout de cette agonie? Ce

que veut l'histoire entière au terme de sa parturition sanglante : la tombe désirée du vieil homme solitaire, et la survie éclatante des enfants sur une terre enfin bénie par leur présence.

L'homme un jour sera flexible comme l'œil. Il se pliera à sa vision, au lieu d'en juger avec effronterie. L'œil ne choisit pas sa vision par caprice, avec cet arbitraire qui est le mal pur du cœur humain; il est chaque fois ce qu'il voit, sans parti-pris méchant, ni quant à soi. Il voit le monde, et non lui-même. Par là, justement, il se connaît en tant qu'œil vigilant. Ainsi, plus tard, le fils de l'homme sera l'œil véridique de toute la Création. Mais déjà ce fruit est visible qui a longtemps mûri dans sa graine, déjà — Mon fils rit sous l'érable.

Soleil mal éteint,
Ce vieux cœur s'absente.

Dans un coin
De mon jardin
Brille au loin
Le beau matin.

Sortit du mien
Ce clair destin,
Naquit pour rien
Mon plus grand bien?

Sa raison
M'invente,
Déjà je suis sien.

Hors saison
M'enfante
Son rire enfantin :

O maison
Vivante,
O miroir sans tain.

Proche, mais lointain,
Ce vieux cœur s'enchante.

P.-O. WALZER

Paul-Jean Toulet et Paul Budry

Vers la fin de la première guerre mondiale, c'est un Suisse, Paul Budry, qui dirigeait les « Ecrits Nouveaux ». Cette importante revue, qui parut en cinquante-quatre livraisons, entre 1917 et 1922, donna en édition préoriginale un nombre important de textes d'écrivains venus de tous les fronts littéraires : Gide y voisine avec Aragon, Breton avec Mauriac, Giraudoux avec Suarès, Valéry avec Ramuz, Benda avec Eliot, Colette avec Wedekind, Claudel avec Reverdy, Cendrars avec Milosz, Léon-Paul Fargue avec Valery Larbaud et James Joyce avec Ezra Pound. Paul Budry en était donc le directeur. On sait qu'il n'en était pas à ses premières armes et que c'est à lui qu'on devait la création des « Cahiers Vaudois » et la réunion de cette équipe fameuse qui, groupée autour de Ramuz, mena une si belle guerre, de 1914 à 1918, contre le conformisme et l'esprit académique, contre Burnand et l'Université, contre l'esprit protestant et l'helvétisme. Dans l'état-major des « Cahiers », le charme et l'obstination de Budry firent merveille, ralliant les hésitants, secouant les paresseux, excluant les indignes, secondant les meilleurs, tandis qu'il s'occupait lui-même de critique d'art, avec intelligence, générosité et désinvolture. Nul plus que lui n'a cultivé plus constamment l'art de ne pas se prendre au sérieux. Qu'on en juge par cette page empruntée à l'autobiographie express qui ouvre ses *Œuvres incom-*

plètes, dans laquelle Paul Budry évoque, avec sa bonne humeur et sa fantaisie coutumières, son activité de directeur de revues :

« Comme on commençait tout de même à trouver le temps long à Lausanne, un jour de 1914, dans le salon d'Ansermet, on décida de fonder les *Cahiers vaudois.* Au même instant, l'Allemagne décidait d'envahir la France, en sorte qu'il s'ensuivit une saison assez excitante. Tout le monde était en très bonne forme, le pouls romand battait fort. [...] Un jour de 1917, André Germain me proposa de fonder avec lui une revue à Paris. C'était tentant, je lâchai tout. Les premiers temps nos *Ecrits nouveaux* s'imprimaient en Suisse. J'allais récolter à Paris sous les bombes des lots de manuscrits, chez Giraudoux, chez Morand, chez Cendrars. A l'armistice, la rédaction s'installa au Faubourg Saint-Honoré chez Emile-Paul, et ma personne à la rue Joseph-Bara dans un appartement dans lequel des soldats américains avaient laissé des baïonnettes fichées dans l'armoire à glace. J'arpentais l'Europe pour glaner de la copie, de la rue Cassette chez André Suarès, à Gardone, chez Gabriel d'Annunzio. J'allais souvent déjeuner dans l'arrière-boutique de mon frère Jean, à la Librairie protestante de la rue de Lille dont ce cher homme avait réussi, à son habitude, à faire l'endroit le plus rigolo de la terre. Le plat unique, une espèce de mortier de riz, servi sur un numéro de *Foi et Vie,* était arrosé à heure fixe par une douche effroyable qui dévalait d'une canalisation : c'était l'église baptiste du premier qui lâchait l'eau des baptêmes de la matinée [...] Pour prendre aussi l'air de Montmartre, je rachetai rue Lamarck l'appartement d'une danseuse aux serpents qui partait en tournée en Suède. Tout compte fait la danseuse ne partit pas, elle m'installa dans sa salle à manger, où de plusieurs mois je ne fermai pas l'œil de peur d'être dévoré par les boas que cette créature diabolique laissait divaguer jusque sur le portemanteau. Mais le quartier était aimable et sinistre comme on les aime, nulle part dans Paris il n'y a d'aussi gentilles concierges. Les *Ecrits nouveaux* émigrèrent un jour chez Crès, puis me plantèrent là. Je dus m'improviser chef de la fabrica-

tion dans cette maison qu'emportait un vent de folie, et où l'on ne sortait pas moins d'un livre toutes les vingt-quatre heures. Mon premier acte fut de commander un wagon de papier pour retirer d'urgence l'*Histoire de l'art* d'Elie Faure, qui se vendait alors comme la Bible. Le papier commandé se trouva trop court d'un bon bout. Je songeai d'abord à me tuer, puis à retrancher trois lignes au pied de chaque page, puis je quittai cette maison dangereuse pour en fonder une autre avec mon frère Jean, qui n'était pas beaucoup moins folle. Nous rachetâmes rue du Cherche-Midi le pas de porte d'une petite épicerie, l'épicière et tout, et d'un pas décidé nous partîmes pour la fortune en publiant le *Grabinoulor* de Birot, suivi des *Manifestes Dada*. La maison devint le quartier général de l'*Esprit nouveau*, et la cuisine (2 m. sur 2 m.) le plus joyeux rendez-vous de Paris. En passant on fondait ici et là quelque journal, le *Spectateur de la Librairie*, l'*Argus des Salons*. Il fallut les difficultés du change que l'on sait pour m'arracher à ce bel établissement, et pour me ramener en Suisse, où je repris ma place à l'Ecole de commerce. Pas pour longtemps, car j'avais l'idée de quelques livres à faire et des démangeaisons à ma plume. L'art et l'histoire de l'art commençaient à me tenir sérieusement. Je voyageai, je compilai, il sortit de là des monographies sur *Bosshard, Bocion, Hermanjat, Clément, Bille, Auberjonois, Muller*, une *Suisse qui chante*, une *Vie romantique au pays romand*, des articles innombrables, un *Trois hommes dans une Talbot*, un prix Rambert, des *Scènes de la Révolution française*, et grâce à Clément ces *Guerres de Bourgogne* du Verseau qui devinrent ensuite à la Baconnière le *Hardi chez les Vaudois*. J'étais en passe de devenir un danger public et de mettre les éditeurs sur la paille, lorsque l'Office national du tourisme vint heureusement à mon secours, et m'achemina sur les traces du maître vénéré des esprits voyageurs, Baedeker (1). »

Pour en revenir aux « Ecrits Nouveaux », notons que la rédaction et l'administration en étaient assurées par Emile-Paul, à Paris, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré. Une étiquette collée sur la couverture indiquait en outre :

« En Suisse : Jumelles 4, Lausanne. » Car la revue, à ses débuts, s'imprimait en Suisse, à la Concorde, à Lausanne. A la dernière page figurait la signature : « Le Gérant : Paul Budry. » Ce poste amena notre Vaudois à prendre contact avec la plupart des grands écrivains qu'il avait à solliciter, et c'est ainsi qu'il entra en rapport, en 1917 déjà probablement, avec Paul-Jean Toulet.

A cette époque, P.-J. Toulet vivait à Guéthary, le pays natal de sa femme. Il y disposait d'une agréable villa, *Etcheberria,* ce qui signifie, en basque, « maison neuve », encore que sa maison fût, au dire du poète, « aussi dégradée par l'âge que l'empereur d'Autriche ». Il habitait là depuis 1916, et Paris, où il avait acquis la réputation d'un styliste raffiné et d'un homme d'esprit caustique, l'avait un peu oublié. Une suite de circonstances malheureuses, et la guerre en particulier, avaient indéfiniment retardé la publication de ses chefs-d'œuvre, les poèmes des *Contrerimes,* le roman de la *Jeune Fille verte,* les maximes des *Trois Impostures.* L'intéressant numéro spécial que lui avait consacré le « Divan » avait paru en juillet 1914, de sorte que le retentissement qu'il aurait pu avoir fut aussitôt couvert par le fracas des armes. En 1917, Toulet est donc un écrivain un peu démodé, dont le grand public se rappelle qu'il a collaboré à la « Vie Parisienne », mais dont, tout de même, quelques fervents savent par cœur les délicieux poèmes publiés par le « Divan », les « Marges » ou la « Grande Revue ».

Dans les lettres de la fin de sa vie, il apparaît le plus souvent en solliciteur. A ses amis, au comte Philipon, par exemple, un riche amateur qui vient de le découvrir (in extremis, en 1918), il réclame des cartes postales, des livres, des revues d'art, des catalogues de musée, tandis qu'il donne l'assaut aux éditeurs et aux directeurs de revues pour placer des volumes ou de la copie, et en recueillir quelques deniers. Le tout accompagné de plaintes monotones et stoïques sur les hauts et les bas de sa santé, de plus en plus défaillante. Les lettres ou cartes qu'il a échangées avec Paul Budry ressemblent donc beaucoup à celles qui figurent dans la correspondance avec

Carco (2), avec Philippon (3) ou avec Boulenger (4). C'est dire que leur intérêt n'est pas essentiel, mais enfin, dans tout exercice d'écriture, fût-ce le plus quotidien, le poète des *Contrerimes* sait toujours nous surprendre, nous amuser ou nous émouvoir par des tours neufs ou des opinions imprévues qui restent, en définitive, la marque la plus attachante de son singulier talent.

Il est question, en janvier 1918, dans les premières lettres de Toulet (celles de Budry n'ont malheureusement pas été conservées, et il est bien regrettable de ne pouvoir opposer aux humeurs et aux ironies du poète l'esprit savoureux et la verve bourguignonne de l'écrivain vaudois), du *Souper interrompu,* une jolie pochade en deux actes dans laquelle des gens sans beaucoup d'aveu tiennent des propos où s'emmêlent curieusement la poésie raffinée de Toulet paysagiste, l'argot audacieux des bars parisiens et des facéties laborieuses à la Curnonsky. Le premier acte parut dans le numéro de février 1918, le second en mars, l'un et l'autre sous la signature de P. Toulet, ce dont le poète se plaignit bientôt : « Au nom du Ciel, que n'avez-vous signé Toulet tout court, si vous ne saviez pas (crime affreux contre les Muses) que je m'appelle Paul-Jean. Et si j'ai signé P.-J. Toulet un grand nombre de sottises, je n'ai jamais lu P. Toulet sur aucune. Ecrivez-moi quelque chose, cher Monsieur, voulez-vous? votre J. Toulet, à Guéthary (Basses-Pyrénées), France » (avril 1918). En même temps, Toulet réclamait à l'éditeur « la page inutile du Souper avec des vers mêlés à la prose », pensant qu'elle lui « servirait pour le volume ». En effet, en janvier, en lui envoyant des corrections pour son texte, Toulet écrivait : « Puissent-elles arriver à temps. Manque la page 33, où j'ai fait une tentative de transition entre prose et vers. Je vous l'enverrai demain — et, n'ayant plus le temps d'y réfléchir, je vous en laisse juge. » La page 33, ainsi que les corrections, arrivèrent trop tard pour être incorporées au texte.

Tenant en main un éditeur, et qui payait, Toulet n'allait plus le lâcher. Dès sa première carte, il lui envoie un essai de critique d'art dont il se déclare « très content » : « C'est

la seule chose que je sache — avec le blason — et je pourrais en faire mensuellement de 5 à 7 pages, si ça convient. » Mais les « Ecrits Nouveaux » se montrèrent toujours réticents à l'égard des notes d'art et des revendications artistiques de Toulet et n'insérèrent jamais rien de tout cela. Cependant, pour rendre service à l'écrivain, Budry le mit en rapport avec la revue genevoise l'« Eventail », dirigée par François Laya, qui publia en effet, en 1918-1919, des poèmes et des proses de l'auteur des *Contrerimes.* Ce qui n'empêchera pas Toulet de revenir plusieurs fois à la charge auprès du gérant des « Ecrits », lui offrant tantôt des articles sur les musées de province, tantôt sa traduction inédite d'*As you like it,* tantôt des chapitres nouveaux de *Béhanzigue,* tantôt encore des notes de voyage.

Au printemps 1918, la grosse affaire qui se traite entre eux est la publication de la *Jeune Fille verte,* le plus important des romans de Toulet, qui parut en effet en six fascicules, comme supplément aux « Ecrits Nouveaux », dans les numéros d'août-septembre, octobre-novembre, décembre 1918, et dans les trois premiers numéros de 1919. Tout cela n'alla pas sans quelques ratiocinations, et quant aux ors, et quant aux modalités de publication. On tomba enfin d'accord pour 2.500 francs et pour une publication en six fois. Mais Toulet :

Je me demande si 7 n° ne vaudraient pas mieux. On a vu plus long dans d'autres revues, et ça augmenterait mon budget jusqu'à* 3.000 *environ, sans charger le vôtre, et sans trop diminuer ma fille. Excusez-moi de n'avoir pas pris le temps de l'avoir faite plus petite... Je vous parle de ce roman comme si j'étais sûr que vous en voudriez. Cela tient à ce que vous me parlez favorablement des* Tendres Ménages, *espèce de petite cochonnerie qui mériterait d'être signée par Aicard* (12 mars 1918).

Restait à fournir le texte. Toulet s'y mit aussitôt, ou plutôt les Toulet, car Mme Toulet mit sérieusement la main à la pâte, recopiant elle-même les feuillets que son mari venait de revoir sur une copie qui datait de 1901. C'est à cette époque, en effet, que le romancier de la *Jeune Fille verte* avait élaboré son œuvre, qu'il devinait assez

réussie pour ne la livrer au public que dans une version définitive; c'est aussi pourquoi elle attendit si longtemps de voir le jour (Toulet remania d'ailleurs encore une fois très profondément son texte pour l'édition en volume, chez Emile-Paul, en 1920). La copie part donc de Guéthary pour Lausanne par petits paquets, qui souffrent souvent des retards considérables du fait de la censure de guerre (5). Toutes les lettres sont arrêtées automatiquement pendant huit jours à la frontière, si bien que le pauvre Budry a bien de la peine à s'y retrouver, en dépit des cartes explicatives et des télégrammes impératifs.

Pendant ce temps, rien ne retient Toulet, à son ordinaire, de construire des châteaux en Espagne.

Si la touletomanie dont vous souffriez, déclare-t-il à son correspondant, ne s'est pas enfouie [sic] *comme un songe, et que vous vouliez me commander un roman pour fin* 1919 (*commande ferme*) *je me mettrai enfin à écrire* Le Million d'Andromaque *que j'ai dans la tête depuis plusieurs années. Je n'aurais pas trop de temps en m'y mettant tout de suite. Signé Toulet, ça ne va pas tout à fait aussi vite que quand c'est signé : machin, ou divers.*

En attendant, consolation plus immédiate, Toulet reçut les numéros de février et probablement d'avril de l' « Eventail » : « J'ai vu avec plaisir qu'on m'avait donné mes prénoms et ma place sur le Fromage. » Le numéro d'avril contenait, il est vrai, une annonce pour les « Ecrits Nouveaux » où figure bien : P.-J. Toulet. (Mais, hélas, le poète n'a pas pris garde que, dans la chronique des revues du numéro de février, il est encore question d'une comédie de « P. Toulet », dans laquelle « se joue un équivoque charmant ».) Et il ajoutait : « Cette revue, l'Eventail, se présente fort bien. Je voudrais savoir si elle paie, un peu par intérêt pour mes vers [*Quatrains et Distiques, Contrerimes* paraîtront dans le numéro de novembre], et davantage par celui que m'inspire leur bonne grâce (celle de Mr Laya). Il est clair que gratis, ils ne tiendront pas longtemps le coup. Ensuite je pense que ce peintre, dont ils ont fait un gros tamtam a du talent, d'après ses dessins.

Mais il faut éviter l'enthousiasme régional. Les Degas de Molinchart ne le sont que de Molinchart. Cela n'empêche pas que vous ayez fait un excellent article. Je n'avais rien lu de vous et je vous en dirai ce qui passe tous les éloges, c'est qu'il est écrit en *français* autant qu'il m'est permis d'avoir une opinion là-dessus. »

Le peintre dont l' « Eventail » fait un gros tamtam, c'est Maurice Barraud, à qui le numéro de février 1918 est consacré. Le fascicule comportait, outre une lithographie originale et de jolis dessins inédits du peintre genevois, des hommages de Paul Budry, Henry Spiess, François Laya, Marcel Lonmaye et Pierre Jeanneret, hommages qui, à distance, ne nous paraissent pas du tout excessifs. L'article de Budry lui-même s'ouvrait sur cette phrase marquante, qui n'est ni du Budry bourguignon, ni du Budry touriste, mais d'un Budry oublié, esthète gidien mâtiné de Ramuz : « Comme s'il avait lu dans ses mains pâles qu'il a un destin court et traversé, abrégeant les révérences du seuil il s'est tout de suite avancé parmi nous avec un front de maître chargé de dons et d'ambitions. » Il montrait ensuite comment l'artiste, rapidement dégagé des encombres scolaires, fuyant les modes, avait conquis une personnalité en accord avec l'époque, s'attachant, plutôt qu'à la Vénus immortelle, aux petites nymphes des plages, nos contemporaines. A Genève, une telle tendance mérite peut-être explication. En effet, Budry explique :

« Avec le même sérieux dont leurs parents allaient au catéchisme, les jeunes esthètes genevois vont à présent chez les filles, avec une dévotion à rebours, qui est encore de bon Genevois. Ils y font leur humanité; parfois, ils y découvrent un cœur, parfois ils s'y tuent, certains y deviennent poètes. Ouvrez leurs livres, découvrez leurs tableaux : la petite compagne est là, avec sa bouche trop rouge, ses yeux peints, sa frange de cheveux basse. Qui dira de quel long mal de l'esprit ils vont se soulager auprès de la marchande d'oubli, quel long orgueil de race, qui paralysait leur ardeur, ils vont rompre dans ces nostalgiques étreintes, quelle étrange et comme mystique récon-

ciliation y scellent les fils de la cité doctrinaire avec la véhémente déraison de la chair! L'Art est le Mal, catéchisait la Cité; le Mal est l'Art, ont-ils dit sombrement, et qu'importe après tout le sophisme, si nous y puisons la ferveur? »

Ce couplet amusa Toulet, qui en fit ses compliments à l'auteur, en les assaisonnant de quelques commentaires assez hétérodoxes :

Votre étude en raccourci de Genève est incisive et amusante. Qu'y a-t-il de vrai, là-dedans? Croyez-vous qu'un vrai Genevois s'affranchisse définitivement? Si Cherbuliez semblait avoir une qualité, c'était de n'être pas un helvétisant. Il a écrit pourtant à la fin de ses jours des pages que Calvin aurait bénites (procès des crimes rituels juifs). Avec tout ça vous ne m'avez pas dit si vous étiez Suisse, et de Lausanne ou de Genève. Au fond, le plus français des Suisses, ce fut Rousseau. J'entends le moins régional. Car d'être de Lausanne ou de Liège, ce n'est que des nuances d'être français. Mais je reproche aux Genevois de ne pas désirer d'être politiquement et officiellement français. Qu'ils en aient envie ou non, vous serez forcés (je ne dis vous — dans le doute) les Suisses romands — forcés, quand les Suisses tudesques vous auront un peu plus longtemps marché sur les pieds, de rentrer dans le giron. Et les Flamands feront tout pareils aux Wallons avec cette différence que les Wallons ont déjà envie d'être Français. Que pensez-vous de ce bavardage?

Et pour finir, il lui reproche de rapprocher, dans son article, Degas, Toulouse et Rops.

Pourquoi admirez-vous Rops? Il n'a ni étendue, ni profondeur, ni sincérité. Et il dessine d'une façon absolument académique. Il ne dégage jamais le trait essentiel. Ne le comparez pas je vous prie à H. de Toulouse. Est-ce que vous aimez Boeklin, cette horreur?

En cet été 1918, la correspondance se ralentit; Budry, rappelé sous les drapeaux, monte la garde à la frontière helvétique. L'uniforme d'ailleurs ne l'empêche pas, hélas — et ici il faut se voiler la face — de renier sa patrie.

C'est du moins la seule explication plausible à cette phrase d'une missive de Toulet, du 31 août 1918 : « Malgré l'ennui que me cause votre encasernement, j'ai été heureux d'apprendre que vous étiez Français et non pas Suisse — ce qui, somme toute, me semble une profession plus qu'une nationalité. » Budry entendit-il chanter le coq, eut-il des remords, ou s'était-il exprimé sur ses origines d'une façon intentionnellement si entortillée que Toulet y avait perdu son latin, c'est ce qu'il est difficile de décider. En tout cas, à l'armistice, Toulet fait part à Budry de son idée favorite — d'ailleurs sa seule idée politique, avec le retour du roi : le rattachement de la rive gauche du Rhin à la France. « Que dites-vous de cette fin de guerre? J'espère maintenant que la paix va nous confirmer dans la possession du Rhin » (20 novembre 1918). A quoi Budry répondit sans doute que la question ne le passionnait pas outre mesure. D'où, en date du 26 janvier 1919, cette contre-attaque du poète (au dos d'une enveloppe, et sur une autre enveloppe, Toulet utilisant pour sa correspondance, les premiers papiers venus) :

Je ne comprends pas ce que vous me dites, que les choses de France ne sont pas de votre ressort? Mais, nolins volins, n'êtes-vous pas Français? Etre Suisse romand, c'est je suppose partager avec un petit groupe des traditions, des usages, des franchises administratives. Que perdriez-vous de tout cela en devenant Français politiquement? ne vous sentez-vous pas plus parent d'un Parisien ou d'un Tourangeau que de ces Bernois pesants, assez nombreux pour vous écraser comme un mauvais édredon, pas assez pour vous ouvrir une grande famille, avec votre part de la plus belle histoire et des plus hautes gloires du monde. Si vous voulez faire des affaires, vous avez la Bourse de Paris et notre immense Empire, dont la colonisation commence à peine. Etes-vous artiste, vous avez Paris, et vous faites partie du peuple qui depuis deux mille ans mène les arts de l'Europe. On m'a fait entendre que votre génération de Romands était très francophile. Le même mouvement existe en Wallonie, et pour les mêmes raisons. Parce que l'idée de patrie, qui est indispensable à la vie intellectuelle est incompatible avec l'idée

de Belgique et de Suisse, pays qui seraient déjà trop petits s'ils avaient l'unité. Mais ils en ont trois chacun.

Ce prêchi-prêcha cocardier, injuste et incompréhensif, comme tout ce qui est cocardier, aussi bien à l'égard des Suisses et des Bernois que des Belges, prouve simplement que Toulet ne comprenait rien aux joies du fédéralisme. « Toulet, a noté Jacques Boulenger, n'aimait pas les Belges — qu'il couvrait de ses sarcasmes

Soit qu'il avance ou qu'il recule,
Un Belge est toujours ridicule.

Mais les Canadiens ne l'enchantaient pas davantage, ni les Italiens — ni les Anglais. Au juste, c'étaient les étrangers, quels qu'ils fussent, qu'il n'aimait pas : il était xénophobe comme un Chinois (6). » Les Suisses sont naturellement compris dans cette inimitié générale. « Depuis votre départ, écrit-il à Claude Debussy, le 8 novembre 1917, il n'a fait que pleuvoir, et non pas des hallebardes, mais des Suisses, mon cher ami. Vous jugez si ce genre de pluie est pesant à supporter. Je suis barricadé dans mon lit, avec des livres autour. Et je méprise les neutres, sans admirer les Italiens. » Ou bien, au comte Philipon : « Quand vous irez chez votre libraire, qui me paraît aussi borné que la Suisse... » Ou encore, dans une chronique du « Soleil », à propos du 14 juillet : « Depuis trois mille ans, comme dit La Bruyère, qu'il y a des hommes et qui dansent, peut-être n'eurent-ils jamais aussi mince sujet de danser que la prise de la Bastille. Sans doute il est louable de tuer des Suisses, calvinistes ou zwingliens; mais il ne s'en faut pas non plus exagérer l'utilité, puisque M. Edouard Rod écrit encore... » Telles sont quelques-unes des gentillesses que notre poète réservait aux authentiques descendants de Guillaume Tell. Ne lui cherchons point querelle sur ce point, car enfin, que répondre à celui qui dit : France, et Paris, avec les mêmes transes que les chrétiens mettent à dire : Terre Promise, et Paradis?

La lettre de haute politique au gérant des « Ecrits Nouveaux » avait été précédée, peu de temps avant, d'une

autre missive tout aussi percutante, mais assurément mieux fondée. Il est de fait que, soit à cause des absences de Budry, soit à cause de l'inélégance d'Emile-Paul, plus probablement à cause des difficultés postales du moment et de l'ambiance fin de guerre, les envois postaux comme les paiements bancaires étaient extrêmement lents et irréguliers. Les plaintes de Toulet, en revanche, sont régulières et invariables : on ne lui envoie ni les fascicules, ni les épreuves, ni les renseignements demandés, ni l'argent promis. En septembre 1918, il n'a pas encore reçu un seul exemplaire de la première livraison de la *Jeune Fille verte* (« Et je trouve un peu immoral de ne même pas savoir de ma fille comment elle est habillée pour aller dans le monde »), ni aucune nouvelle des sommes qui lui sont dues (« qui commencent à me faire besoin, comme on dit en Béarn »). Las de remettre toujours les mêmes antiennes, il explose enfin, sèchement, au début de décembre :

Monsieur et ami, on m'a toujours dit que les meilleures plaisanteries étaient les plus courtes : celle-ci semble avoir assez duré, depuis plus d'un mois que vous m'annonciez 500 *fr par le même courrier. Si vous étiez une revue de jeunes, j'aurais toujours fait la part des hasards. Mais à quoi sert d'avoir un directeur millionnaire, si c'est pour rester toujours le bec dans l'eau, et pour être obligé d'écrire des lettres de réclamation (celle-ci n'est que la* 10°) *comme un bottier qu'on oublie. Sérieusement, j'ai* absolument besoin *de ces* 25 *louis. Veuillez prendre enfin les mesures nécessaires. J'ajoute que je vous ai parlé six ou sept fois d'un louis sur le* Souper interrompu *que je ne comprends pas que vous voudriez me voir donner en pourboire à Mr Germain* (7). Un louis *je vous le répète depuis plus de six mois, et dont je suis décidé à être payé. Il ferait beau voir que ce soit moi qui fasse de petits cadeaux de* 20 *francs à notre capitaliste. Vous ne voudriez pas; et j'espère que je n'aurai pas à revenir encore sur ces* 26 *louis.*

Enfin l'irritable poète reçut ses louis — sauf toutefois celui du *Souper interrompu* — en même temps que l'avis,

vers la mi-décembre 1918, que le gérant des « Ecrits Nouveaux » allait s'installer à Paris. En fait, le changement fut plus radical. Si le numéro de janvier 1919 est encore imprimé en Suisse par les soins de Budry, le numéro de février — comme tous les numéros suivants — porte le nom de Gaspard Michel, comme gérant, à la place du Vaudois, et le lieu d'impression est dorénavant Paris : Frazier-Soye, 168, boulevard du Montparnasse. D'ailleurs Budry, toutes réflexions faites, n'abandonne pas encore la Suisse.

Je suppose que vous allez être légume dans quelque revue de Lausanne ou de Genève, lui écrit alors Toulet. Serez-vous de l'Eventail? Ils m'ont écrit pour me demander mes conditions. J'ai répondu que c'était à eux de les connaître, puisqu'ils connaissent leur bourse — et je leur ai envoyé du papier (26 janvier 1919).

Non, Paul Budry ne fut légume nulle part, mais reprit simplement sa place aux « Cahiers Vaudois », auxquels il n'avait d'ailleurs jamais cessé de s'intéresser. Il leur confia bientôt une sympathique et intelligente étude sur les jeunes peintres romands qui constitua, en 1918, le 1er cahier de la 4e série. Il l'envoya à Toulet, qui y prit un intérêt poli et retourna à l'auteur ses remerciements et ses commentaires. On reconnaîtra dans ceux-ci cette manie de Toulet, si apparente dans les *Notes d'Art*, de refuser à tous les peuples l'originalité picturale et de faire de tous les peintres européens de n'importe quelle époque des disciples des Français. Voici, tout entière, cette lettre — une carte postale recto verso et un papier recto verso :

1er mars XIX — à Guéthary (Bses-Pyr.)

Cher Monsieur Budry, je crois que je ne vous ai pas remercié de votre excellent travail (Jne peintr romande). Hors Mr Barraud, je crois (celui qui a fait ces remarquables vignettes pour Carco (8) *il me paraît en général que le critique est supérieur à l'objet critiqué. Il me paraît aussi que la jeune Peinture n'a pas toujours assez de poids, sans pour cela être légère. Vos amis, quoique suivant d'excellents exemples, n'ont pas cette habileté*

manuelle de Paris qui n'étant comme au XVIII[e] siècle qu'un moyen et non un but, ne pousse pas l'artiste, comme dans la fâcheuse peinture italienne, à l'automatisme. Les Italiens peignent comme on danse sur la corde : aussi ne voient-ils pas le paysage. Et quand ils sculptent, c'est à la lime à ongle. Du reste, les Romands apportent beaucoup d'honnêteté et de conscience à ne pas connaître ces bateleurs. Ce qu'il y a, c'est qu'ils ne découvrent pas le point caractéristique, le centre de gravité, si on peut dire, du tableau possible. Et non plus, ils n'approfondissent pas, quoiqu'ils s'appliquent. Mais ils ont besoin d'un bain continu de Paris.

Il n'aurait pas été mauvais non plus d'inscrire le nom des artistes. Car leur signature est illisible quand elle n'est pas absente, comme au bon petit paysage cubiste qui ouvre votre livre (9).

Du reste il ne me semble pas qu'il y ait une école romande régionale, ni qu'il y en ait jamais eu, non plus que de mosane, de flamande primitive ou avignonnaise, tout ça n'étant que des départements de l'art français. Et faire un peintre suisse de ce provincial français Liotard, ou de Grimou qui était d'Asnières, cela se vaut.

Que faites-vous dans le moment? Votre successeur est poli comme un boche. C'était la moindre des choses qu'il m'écrivît, et il n'a pas encore répondu à deux lettres de moi que je lui avais adressées, et pressées.

Si vous léguminez dans quelque gazette où l'on me paierait de la copie, dont j'ai grand besoin, ne manquez pas de m'y introduire. Mon volume de vers, les Contrerimes, va paraître sous peu chez Emile-Paul (10). *Si vous pouvez l'annoncer, vous ferez plaisir à votre vieux, sinon vieil ami*

TOULET

Dans cette lettre encore le cher Toulet est résolument à côté de la question. Il est peu vraisemblable que Budry ait jamais tenté de faire comprendre à son correspondant lointain le sens et la portée de l'entreprise des « Cahiers Vaudois ». Mais le nom même qu'ils portent indiquent suffisamment leur volonté de décentralisation. L'équipe des « Cahiers », si elle avait eu un maître, ce n'est pas à

Paris qu'il le faudrait chercher, mais en Provence. C'est au cours de son pèlerinage à Aix que la grandeur provinciale de Cézanne convainc Ramuz de la légitimité de son entreprise personnelle, et de ses propres chances. « Cézanne seul, écrira Ramuz, dresse pour nous un art en face de Paris, un art de race et de milieu en même temps qu'universel. » Toulet tombait donc bien mal avec ses conseils de petit bourgeois, pour qui Paris est le seul nombril du monde.

Quoique n'étant plus nommément gérant des « Ecrits Nouveaux », Paul Budry, en 1919-1920, semble encore appartenir à la direction de la revue, ce qui contente fort Toulet, toujours en peine de copie à placer.

Je suis ravi — dit une carte postale sans date, qui doit être des débuts de 1920 — que vous ayez décidément les Ecrits. C'est une revue qui me plaît et où j'aimerais — plutôt que dans celle d'Edmonde et autres vieilles — écrire un peu régulièrement, si ma santé me le permet, et que G. l'allonge assez pour qu'on s'y puisse permettre des choses qui aient de la suite. Les anthologies décidément, ne sont jamais durables. Et enfin, je compte un peu sur une amitié dont, encore qu'elle soit faite d'encre, vous m'avez donné bien des preuves pour que vous y défendiez mes positions, et que vous m'avertissiez, sans nulle réticence, quand je tape à gauche. Je n'ai rien, je vous jure, de l'archevêque de Grenade.

Et ailleurs, plus elliptiquement : « Etes-vous revenu aux N.E. : ça m'en ferait aussi. » Avec sa serviabilité habituelle, Paul Budry répondit autant qu'il était en son pouvoir aux vœux de son correspondant. Du côté de l' « Eventail » malheureusement, les ponts étaient coupés depuis l'automne de l'année précédente, qui avait vu paraître le dernier numéro (n° 9, octobre 1919). Mais dans l'esprit de l'éditeur, cette mort n'était que provisoire, et il écrivait encore le 8 avril 1920 à la Bibliothèque Nationale qui s'informait : « Nous espérons que les numéros 10, 11, 12 paraîtront en une fois d'ici quelques semaines. » Mais cet espoir n'eut pas de réalisation. Pas étonnant que Toulet ne s'y retrouve plus :

Savez-vous quelque chose de Laya et de l'Eventail? Cela paraît-il toujours? Lui au moins ne m'a donné de nouvelles depuis cinq ou six mois. C'est bien enfantin si cela tient à quelques sous qu'ils me doivent, et au vide de leur caisse. Entre bons camarades, ça n'a pas d'importance.

Donc l' « Eventail » disparu, il ne reste guère que les « Ecrits Nouveaux » pour satisfaire aux besoins de Toulet, qui fait pleuvoir les propositions : il a à placer un morceau sur *Rubens et l'Escurial,* des reportages sur les musées de province (cf. dans *Notes d'Art :* le *Musée de Bordeaux,* le *Musée d'Avignon*), la traduction d'*As you like it,* qui n'a pas encore trouvé preneur, et encore cette fameuse satire, l'*Epître à la Muse,* que Toulet polissait et repolissait depuis près de dix ans, et qui est bien la plus indigeste chose qu'il ait produite.

J'ai à peu près fini (pour la 12e fois) *une satire* (*Epître à ma Muse*) *la même que cette revue critique avait étouffée avant la guerre. Vous voyez qu'elle date. Mais c'est précisément, à mon sens, ce qui peut la rendre intéressante. Il y a la guerre entre ce temps-là et ce temps-ci. C'est un fameux fossé. La prendriez-vous?* (avant le 10 avril 1920).

Non, Budry n'avait pas envie de la prendre, ni personne, et elle ne parut finalement que dans les *Vers Inédits,* publiés par Henri Martineau en 1936, truffée d'une invraisemblable quantité de variantes. Et les « Ecrits Nouveaux » ne se montraient pas très empressés non plus à insérer les notes d'art du poète qui, en retour, devait bien manifester quelque mauvaise humeur, tout en s'en défendant d'ailleurs :

Où diantre prenez-vous que je vous fais des reproches? Mais à qui voulez-vous que je me plaigne des E.N.? Quant à me plaindre de vous, ce serait encore plus de la sottise que de l'ingratitude. Dispensez-moi de l'un et l'autre.

En revanche, pour le dixième anniversaire de la disparition de Moréas, mort le 30 mars 1910 avec, comme avait dit Barrès, « un air dédaigneux et un haussement

d'épaules », Paul Budry trouva tout naturel de demander à Toulet, qui avait été souvent le compagnon de noctambulisme du poète des *Stances*, entre la rive gauche et la rive droite, de rappeler la mémoire de l'illustre disparu. Toulet le fit, excellement (11), dans un article que publièrent les « Ecrits Nouveaux » en mai 1920, dans lequel, après avoir rappelé le côté dandy et homme d'esprit de Moréas (en particulier l'anecdote du roi de Grèce, de passage à Paris, et qui reprochait au poète de n'avoir jamais pris la peine de venir le saluer : « Ah! répondit Moréas pour toutes excuses, je fais si peu de visites »), il insistait surtout sur cette « sagesse délicieuse » qui brillait en lui, et qui était « comme le miel de la Grèce. » Alléché par le succès, Toulet songe tout de suite à l'exploiter et, malgré sa mauvaise santé, propose coup sur coup un second article sur Moréas et, si l'on en veut, un Moreana, qu'il composerait « avec une sage lenteur », projets qui, hélas, n'eurent point de suite. Toulet fut plus heureux avec ses maximes; une carte postale du 18 avril 1920 apportait en effet cette nouvelle proposition :

Prendriez-vous quelques pages de maximes — ou, mieux encore, en prendriez-vous deux ou trois pages, en manière de bouche-trou, à chaque fascicule : maximes coupées de nouvelles à la main à propos du présent et du passé. Jacques Boulenger prétend que c'est ce que je fais de mieux (ou de moins mal) je ne sais, mais je sais que ça m'amuse à faire, et que, si vous pouviez accepter ce projet, vous me causeriez le plus grand plaisir du monde (12). *Je vous ai déjà beaucoup d'obligations; je ne demande qu'à les augmenter et à vérifier le point où ma reconnaissance fléchit et devient rancune.*

Ces fragments des *Trois Impostures* furent agréés et parurent en effet dans les « Ecrits Nouveaux », mais ce fut un an après la mort de Toulet. Un extrait inédit de *Béhanzigue* n'eut même pas cette chance; une dernière carte, du 5 août 1920, contenait ces lignes :

J'ai retrouvé un petit Béhanzigue que je vous enverrai, ou vous apporterai en faisant enfin votre connaissance.

Vous devez savoir, par Emile-Paul, que je compte être à Paris vers le 15 *septembre — sauf cataclysme. La Satire n'est pas encore au point, et peut attendre. Elle doit avoir dans les* 150 *vers. Adieu.*

Cet adieu devait être définitif. Quinze jours plus tard, le poète est trop malade pour écrire lui-même; il cède la plume à Henri Martineau accouru à son chevet. C'est Martineau qui envoie à Budry, de Guéthary, le 25 août 1920, le *Béhanzigue* inédit, une nouvelle proposition pour *As you like it*, et l'offre de la biographie de Toulet par Martineau lui-même. Rien de tout cela ne fut retenu par les « Ecrits Nouveaux ». Martineau publia sa biographie à ses propres éditions du « Divan » et, dans la revue du même nom, le Béhanzigue inédit, qui avait pour titre : *A propos de théâtre.*

Paul-Jean Toulet, qui se promettait d'être à Paris vers le 15 septembre, « avec l'aide de la Providence », ainsi qu'il l'écrivait au comte Philipon, ou « sauf cataclysme », ainsi qu'il le mandait à Paul Budry, fut emporté par une hémorragie cérébrale le 6 du même mois. Grâce au dévouement d'Henri Martineau et d'Emile-Paul, une vie posthume très riche commençait pour lui. On vit paraître peu à peu ses œuvres et ses chefs-d'œuvre, souvent dans de précieuses éditions, décorées par Laboureur, Hermine David, Carlègle, Mariano Andreu, que se disputent les amateurs. Bien que cette production ne fût plus guère accordée à un temps pétri de cubisme, de valérysme ou de surréalisme, bien qu'elle n'ait pour nous, dans beaucoup de ses parties, que le charme désuet des bibelots d'autrefois, elle n'en continue pas moins de satisfaire chez beaucoup un goût du raffinement intellectuel, de l'ironie racée et de la préciosité verbale qui restent, en somme, des qualités ou des besoins permanents de l'esprit français. C'est à ces amateurs que sont dédiées ces glanes d'une correspondance épisodique, qui pourront leur donner une fois de plus le plaisir de constater que le gentil Toulet conservait, dans les grandes comme dans les moindres circonstances, avec quelques idées farfelues, un ton et un style qui n'étaient qu'à lui.

Notes

(1) Paul Budry : *Œuvres incomplètes*, publiées sous la direction de Gérard Buchet. Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1949.

(2) Francis Carco : *Amitié avec Toulet*. Le Divan, Paris, 1934.

(3) *Correspondance avec un ami pendant la guerre*. Le Divan, Paris, 1922.

(4) Jacques Boulenger : *Toulet au bar et à la poste*. Le Divan, Paris, 1935.

(5) « Les *Ecrits Nouveaux*, attendus sans patience par les abonnés, se morfondent sur quelque quai de gare... » (René Philipon à P.-J. Toulet, 12 février 1919.)

(6) J. Boulenger, *op. cit.*, p. 94.

(7) « Les mœurs n'empêchent pas qu'on se connaisse entre milliardaires, connaissez-vous la fille G.? Je voudrais bien qu'il me payât. » (P.-J. Toulet à René Philipon, p. 138.)

(8) Toulet avait fait la connaissance de l'art de Maurice Barraud par le truchement du numéro spécial de l' « Eventail » que Budry lui avait fait tenir. Barraud venait d'illustrer *Au coin des rues* de Francis Carco (L'Eventail, 1919).

(9) Le « petit paysage cubiste » est un bois d'Henry Bischoff! Bischoff était suffisamment connu en Suisse, et spécialement au « Cahiers Vaudois », pour pouvoir se dispenser de signer ses œuvres.

(10) Toulet était mort depuis un an quand parut le volume, en 1921.

(11) « J'ai tout de même lu, dans les *Ecrits nouveaux*, votre hommage à Moréas. De tout ce qui fut écrit à la mémoire de ce poète, votre louange fut la meilleure, et m'a plu infiniment. » (René Philipon à P.-J. Toulet, 7 mai 1920.)

(12) Même proposition à Jacques Boulenger, alors directeur de l' « Opinion » : « Je voudrais vous envoyer des réflexions et nouvelles à la main sous forme de notes, sur les choses qui se passent ou qui ont passé. Vous pourriez vous en servir comme justification et bouche-trou soit en n'en prenant qu'une partie, soit en vous en servant, comme allongement de ce que vous auriez auparavant

délaissé » (24 mars 1920). Dans une lettre ultérieure, Toulet revient encore une fois au même propos en ajoutant : « Vous savez, l'ayant dit vous-même, que c'est ce que je fais le mieux. »

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

HA HA... — Ha ha, je vous l'avais bien dit, je l'avais vu venir, et dès longtemps, ce jour où vous vous essouffleriez à chercher un sujet de chronique (déjà le mois dernier, tenez, et surtout le mois d'avant...) où désespérément vous vous accrocheriez, pour la rejeter aussitôt, à quelque épave du quotiden, fait divers, rencontre inopinée, incident littéraire. Genre difficile que celui où vous vous obstinez... On a, en quelques articles, fait le tour de tout ce qui était à dire. Bien sûr, les premiers temps, tout va vite, tout va bien, les thèmes sur lesquels depuis toujours on réfléchissait mais à son propre insu, si j'ose dire, arrivent à point nommé, se relaient. Et puis un jour, ha, ha.

Ha ha? Non, pas ha ha du tout. C'est même tout le contraire. Une fois le canal creusé (je dis canal mais en fait c'est plutôt une fuite qui se produit, pour le romancier qui se fait chroniqueur. Sa matière première au lieu de demeurer, de se solidifier, de capitaliser file vers l'éphémère et ce qui eût, après un an peut-être, fait partie d'un personnage ou d'un décor s'est, sans attendre, défait dans l'air du temps), une fois donc le canal creusé, l'eau arrive, continûment. C'est même plutôt un barrage qu'il faudrait mettre en place, pour ne laisser passer que ce que vraiment on désire, ou bien un filtre qui retiendrait hors de portée les milles sujets annexes, au bénéfice d'un seul qui serait le meilleur et n'en aurait pas l'air. Si vous saviez, Haha, comme lorsque vient le moment de s'attabler à la chronique des choses se précipitent, et qui sont quoi? Des idées, non pas même, des marottes, des récriminations, discriminations et ruminations, vaticinations surtout, et surtout le matin (c'est au réveil que le matériel se présente pour une sorte de revue de détail dont on se dit à chaque fois qu'il est hors de question qu'on la mène jamais à bien) explications, explicitations même, diatribes, car pendant une demi-heure on est rationaliste... Tenez, que je vous dise,

aussi : c'est maintenant l'époque où le Mercure, toujours prévoyant, demande à ses rédacteurs de fournir — comme à l'accoutumée d'ailleurs — la copie un mois et demi d'avance, ou presque. 26 juin pour début août mais... à cause des ponts, fêtes nationales (et événements internationaux peut-être, qui l'été ont tendance à se produire, influant encore sur les délais d'impression) 3 juillet pour début septembre! Que voulez-vous que je dise, aujourd'hui 3 juilllet pour le début septembre, où serai-je, et mon lecteur, et vous-même Haha? Notez encore qu'il ne se sera passé que huit jours entre le 26 juin et le 3 juillet et que par conséquent, durant une semaine, c'est chaque matin au réveil qu'il faudra se dire à nous deux Mercure... Le café matinal est là, chaud encore, que l'esprit déjà chemine, et, vite, s'emballe. Parlerai-je des femmes, du cinéma, de la jeunesse, du destin de la France (mais parfaitement, à l'heure du café j'ai de claires notions sur l'avenir de la France), du nouveau roman, de l'ancien roman, du roman, de la critique (tous les matins, ho ho, je pense à un livre que je ne crois pas que j'écrirai jamais sur la critique. Contre, d'ailleurs. Pas contre les critiques, contre la critique), des savants, de 1925... Non, non, je n'aligne pas en ce moment n'importe quoi. Je vous dis ce qui grouille, là sous mes yeux, pendant que je bois ce café. Grouillement, oui, comme de cellules qui se poursuivent, s'évitent, s'agglutinent et s'entredévorent — sans cette phagocytose, d'ailleurs, on deviendrait fou. Tout dire! Ah qu'on voudrait tout dire. Justement dans un très bel article sur l'Afrique, Jean Guehénno écrivait l'aure jour ces quelques mots — je cite à peu près : « S'il faut tout dire... et il faut tout dire! »... Ah Guéhenno m'encombre bien, tenez, comme aussi Georges Friedmann, et Jean Rostand. M'encombre, cher Haha, parce que en principe je n'ai pas envie de croire à l'homme ou en l'homme, comme vous voudrez. Surtout pas le matin; que ma philosophie de huit heures et demie est nettement pessimiste. Que j'augure très mal de ce qui nous attend. Mais ces hommes-là ont tant de vigueur dans le talent, d'à-propos dans la parole, de bon goût dans la générosité que — ne serait-ce que parce qu'ils existent — on ne peut nier qu'il y ait, sur terre et en notre temps, des humains admirables. Leur philosophie, leur sociologie, leur biologie ne me sont pas si intelligibles que cela, mais la façon dont ils voient et racontent le monde, envisagent son avenir, me séduisent, pour un peu m'enflamment, à mon corps défendant. Que ceci donc ne nous empêche pas de rester de mauvais poil en buvant ce café. Je vous disais : les femmes. Ah la la! Quoi, Ah la la? Eh bien dites-le tout haut, vous verrez, dites même : ah la la la la! Autrement dit : tout ce qu'on dit, écrit, accumule de documents, de statistiques, de résultats d'enquêtes me paraît irrémédiablement faux,

mal conçu à la base, cent pour cent réfutable. On dit, par exemple, lutte des femmes contre les hommes, ou concurrence en tous cas. Peut-on être simpliste à ce point! Lutte, bien plutôt d'une catégorie de femmes — la moins favorisée, de loin la plus nombreuse aussi — contre l'autre, la privilégiée. Lutte pour s'approprier les fastes dont jouit celle-ci. Ces fastes ne pouvant exister que sur la base d'un asservissement de la catégorie inférieure (c'est à peu près un esclavage, on ne l'appelle pas comme cela mais enfin à partir du moment ou une femme veut être belle et désirable, afin d'être ou de rester riche aussi, il faut que d'autres femmes fassent à sa place les lits et les lessives, la cuisine, les rapetassages et que sais-je encore, qui sans cela aurait vite raison de tant de beauté naturelle et d'agréable nonchalance. Ce que Roger Planchon a si étonnamment réussi (1), dans la mise en scène nouvelle de la Seconde Surprise de l'Amour, **c'est à mettre enfin non seulement en scène justement mais en jeu cette sorte à la fois de rivalité et de connivence entre les deux mondes — maîtresse et servantes — tantôt mimétisme, et tantôt antagonisme, fraternité de l'office et de la buanderie où la marquise trébuche sans nulle gêne dans des objets bassement indispensables, ce côté linge enfin : pour que la marquise ait de jolies collerettes, fraîches deux fois le jour, que de précipitation, de passe-passe en couloir, de paniers, de petits fers, que de sueur... oui... pour un peu de ce linon bien frais qui fait les chevaliers si amoureux.**

Cinéma? C'est autre chose. J'ai connu autrefois un sourd-muet qui, sur le tard, avait appris à parler. C'est un fait. Longtemps il s'était exprimé et fort bien, par gestes et regards. Puis il avait émis des sons, sans vraiment que cela servît de rien. Et même — c'était un homme intelligent — des sons en plusieurs langues. Sourd-muet polyglotte, si la chose peut ainsi se dire. Et c'est là que rien n'allait. Par mimique et mouvement, il se faisait assez comprendre. Et le langage au fond ne lui servait de rien. A nous non plus. Il joignait en somme la parole au geste, ce qui est contraire à toute logique mais surtout à toute harmonie. Le cinéma est (sauf rares exceptions — deux, trois peut-être) un muet qui a appris à parler. Un peu en vain. On a toujours compris avant que les gens s'y disent quelque chose, et puis ils cognent leurs verres avec trop de bruit, trop de musique s'entend dès que s'ouvre une porte... Oui, il n'est pas vraiment parlant. Il est un muet éduqué. Mais que peut la critique contre un fait plus biologique qu'esthétique? Elle n'a ici d'autre ressource que d'imiter les prêtres américains. Vous allez voir. C'est ce que Newsweek **m'a appris (cité par** Paris-Presse**) : « Jusqu'à présent la confession d'un enfant sourd-muet était fort délicate; le prêtre se**

(1) Entre bien d'autres choses, celle-ci n'est qu'une des trouvailles.

contentait en général de donner tout simplement l'absolution — estimant que si l'enfant venait se confesser c'est qu'il avait quelque chose à se faire pardonner. » Absolvons donc dialogues et commentaires de films. Le reste de l'histoire n'a rien à faire ici, mais il serait dommage de priver le lecteur d'une information assez curieuse (1).

Cinéma encore. Un art donc était né, né d'une découverte technique (chose rare) au début d'un siècle démocratique — enfin plus démocratique que tous ceux qui, précédemment, avaient vu naître des arts. On aurait raisonnablement pu penser que ce serait un art populaire, je ne veux pas dire populaire par son public, mais un art que des gens sortis comme on dit du peuple auraient pu pratiquer, où ils seraient devenus créateurs — enfin! Eh bien non, pas du tout, et même de moins en moins. Qualité mise hors de cause (et Dieu sait qu'elle est grande) la production de ces jeunes d'à présent nous montre que, pour faire du bon cinéma, pour y être libre et agir en auteur complet, il faut partir (ou bien attendre de pouvoir partir), avec pas mal d'argent, fortune de famille préférablement. Je constate seulement. Mais je m'étonne que les marxistes de tout poil n'aient pas, eux, à l'heure du café (3) cogité et mis au point quelque petite théorie, en vertu de quoi un art né en système capitaliste ne peut, dès la seconde génération, que tomber dans l'apanage du bourgeois.

Ha ha, mais vous avez dit « jeunes », c'est un mot à la mode, qui chaque fois s'assortit de remarques. Alors? Alors... Oui, on ne cesse de leur dire, à ces jeunes d'à-présent, qu'ils ont bien de la chance, qu'avant c'était autrement, que tout à coup on n'a d'yeux et d'oreilles que pour eux, que les voilà, les veinards, romanciers à dix-huit ans, grands couturiers à vingt, cinéastes à vingt-quatre. Or vous savez bien, Haha, que quand on parle tellement de quelque chose c'est pour cacher quelque chose qui justement touche au dit quelque chose. Cacher quoi? Et qui veut? Mais les aînés, de trente-cinq à quatre-vingts ans... Cacher, faire oublier qu'une chose que, — faute d'un meilleur terme — on appelle une guerre se fait, en ce moment, où seuls les jeunes sont impliqués; que vingt-sept mois de la vie de ces enfants si chanceux se passe assez durement et que, pour un

(1) Un système a été inventé par « Mrs Ted Gabel, artiste-peintre sourde et à demi-muette, épouse d'un homme sourd et mère de deux enfants sourds. Il s'agit d'un recueil de vingt-deux images qui représentent chacune un péché. Elles vont de « manger de la viande le vendredi » jusqu'à « avoir eu des mauvaises pensées » et « avoir commis des actions impures ». La dernière montre un jeune garçon cachant, plein de honte, son visage devant un Dieu patriarcal et barbu qui le regarde du haut du ciel. Mode d'emploi : le prêtre tient le livre et montre chaque page à l'enfant, en la désignant du doigt. S'il peut parler un peu, le jeune pénitent répond oralement, sinon il lève un ou plusieurs doigts pour indiquer le nombre de fois où il a commis la faute ».

(3) Non, non, n'attendez pas que je dise à l'heure de la vodka — d'autant que de toutes façons c'est du whisky.

cinéaste de vingt ans qui triomphe à Venise, ou un modéliste qui enthousiasme tout Paris, c'en sont des milliers qui connaissent d'étranges années d'apprentissage... Ha ha, vous faites de la politique dans le Mercure à présent? (et, imprudente, début juillet pour septembre!) Mais non, ce n'est pas faire de la politique que de dire ce que dirait n'importe quel adjudant. Tout de même, passez, passez... Oui mais non sans rendre hommage, justement en passant, à Gaston Bouthoul, sociologue connu, qui a découvert, et baptisé, le complexe d'Abraham. Réfléchissez... Le complexe en vertu duquel, le père, sous les plus saints prétextes, laisse ou fait passer son fils de vie à trépas. Naturellement cette disposition se manifeste le plus souvent par des attitudes plus anodines, du type « à ses débuts dans la vie, que mon fils tire donc un peu le diable par la queue, cela l'endurcira », par des remarques : « A vingt-cinq ans il perd déjà ses cheveux. Moi à quarante j'avais encore une de ces tignasses... »

Dans votre énumération vous aviez dit « savants ». Quoi, les savants? Eh bien, le grand repos qu'il y a à fréquenter les savants; parce qu'ils savent, les savants, qu'ils ne savent presque rien et notamment sur un sujet pourtant banal à l'excès : la vie. Tandis que les écrivains, ah la la la (voir ci-dessus, à l'alinéa femmes) la la, que de choses ils savent sur eux-mêmes, et la vie, et la biographie, et, Dieu me pardonne, sur la science elle-même, et sur leurs devanciers. Ah les devanciers! Bien sûr, pour le public c'est passionnant de savoir comment vivait Dostoïevski, ne vivait pas Proust, se lamentait Virginia Woolf, se débattait Balzac, vaticinait Artaud... Mais pour les écrivains ce panthéon est une sorte de garde-robe, de grand vestiaire rempli de peaux d'âne, qu'ils décrochent à l'envi, dont ils se parent. « Je suis comme Stendhal, ne serai lu qu'en l'an 2000. » Ou, tenez Dostoïevski. Sa correspondance nous apprend — on le savait du reste, mais la lecture en est palpitante (4) — que le coursier du journal attendait à la porte qu'il baclât, oui baclât son chapitre de feuilleton. Alors il le faisait à toute allure, et il mettait parfois le mot chaise ou bureau quatre fois dans un même paragraphe. Or maintenant dans le silence de leur bureau justement des gens qui ont vraiment de quoi et personne à la porte, disent moi aussi, pourquoi pas, je fais comme Fedor, mets bureau six fois dans une seule page... D'autant que ce faisant justement il a fait avancer le roman. (Cette notion de progrès est empruntée à la science qui, précisément, depuis un assez long temps la délaisse pour de plus subtils critères.) A propos d'avancer. Quelqu'un au temps de Balzac a-t-il jamais pensé, vu, compris que Balzac faisait avancer quelque chose? Sinon s'avancer lui-même, le grand Honoré, dans la nuit du cosmos, allumant comme

(4) Dans la parfaite traduction de Dominique Arban (Calmann-Lévy, éditeur).

autant de lanternes, que dis-je, d'étoiles, de constellations, ses personnages, ses familles, ses grappes et groupes humains?

Ha ha, vous voilà quand même au bout de votre rouleau. C'est vrai, le café depuis longtemps est froid (est-ce à cause de Balzac que vous parlez tout le temps de café? Peut-être bien, et, pour tout dire sur mes manies matinales, j'avouerai que j'adopte la méthode, hybride à coup sûr, Balzac-Zola. C'est-à-dire que sitôt après le café que prenait Honoré, je me précipite dans la salle de bains pour, comme faisait Emile, me laisser couler tout le long de la nuque et du dos l'eau froide de la douche. C'est, même après dix ans d'habitude, épouvantable). Tout cela parce que je m'éveille d'humeur rationaliste. Si je ne l'étais pas, j'aurais, en début de chronique écrit : lupins, marbre vert, cinquante-six. Non ce n'est pas un hommage à André Pieyre de Mandiargues dont j'aime fort les livres. C'est parce que le même journal aux enfants sourds m'apprend qu'aujourd'hui, si l'on est du second décan de la Vierge, on doit se fier à ces éléments-là. Qu'en outre, il conviendra, tout au long de ce même jour, de « trouver un intermédiaire qui se charge d'une démarche un peu difficile auprès d'une personne qu'on ne peut atteindre directement ». Cette personne étant, du moins je l'imagine, le lecteur du premier septembre, au matin...

Nicole Vedrès.

LETTRES

QUAND L'ECRIVAIN RESSUSCITE L'ECRIVAIN. — J'en conviens volontiers. Il y a une part de hasard dans le fait que j'aie lu cette semaine le livre de Bernard Pingaud, Mme de La Fayette par elle-même (1), et le livre de Jean Dutourd, L'Ame sensible (2) (c'est-à-dire l'âme de Stendhal), tous deux récemment parus. Mais le hasard fait souvent bien les choses. Il m'apprend, si je ne l'avais pas su déjà, ce qu'on relit aujourd'hui de la littérature du passé. Bernard Pingaud relève que le roman d'analyse contemporain est en grande partie issu, à travers Laclos, Benjamin Constand, qui l'ont marqué de leur empreinte, de ce premier roman « moderne » qu'est La Princesse de Clèves. Quant à Dutourd, il n'a pas besoin d'insister — ce ne serait guère dans sa manière — pour nous remettre en mémoire tous ceux qui avec lui vouent un culte à l'auteur de La Chartreuse.

(1) Coll. Ecrivains de Toujours, ed. du Seuil.
(1) Editions Gallimard.

Je préciserai ensuite que ces renseignements fournis par le hasard m'ont moins informé sur l'état présent de l'érudition littéraire que sur une inclination profonde de deux de nos écrivains. Preuve nous est ainsi donnée que Mme de La Fayette comme Stendhal, loin d'être des pièces de musée, sont vivants au point que leur exemple nourrit la jeune littérature. Il y a là un phénomène de réincarnation ou de renaissance des maîtres dont le mystère m'a intéressé tout autant, si ce n'est plus, que celui de leur simple naissance.

Je m'explique. La critique, presque toujours, porte son attention sur ce qui précède la parution de l'œuvre : les circonstances et les moyens de la fabrication. Elle se cantonne dans la pré-littérature. Elle fait de l'embryologie. Mais la vraie vie d'une œuvre débute avec sa naissance. Une critique devrait exister — mon propos est d'ailleurs de montrer qu'elle existe déjà — qui étudierait, non plus la création, mais le destin du livre forgé par ses lecteurs. Ce que Pingaud désigne sous le terme de mythe et que Dutourd ne désigne d'aucun terme. (« Mon Stendhal, dirait-il, si on l'interrogeait, repris de celui de Mérimée. ») Cette critique ferait de la biologie. La caractéristique de cette croissance nouvelle du livre serait qu'elle ne se déroulerait plus dans le milieu homogène d'une matrice, mais dans le milieu combien plus complexe de l'Histoire, de la Société, de notre société. Je m'interromps. Matrice homogène? En apparence seulement et dans l'unique mesure où nous dotons le romancier d'une personnalité, alors qu'il est lui-même le produit d'une Histoire, d'une Société, etc. D'où la leçon de relativisme que notre critique « biologique » pourrait donner à la critique « embryologique ». Autre erreur : lorsque j'écris Histoire, Société, j'ai encore l'air d'évoquer une matrice et je ne voudrais pas qu'on me prît pour un disciple de Taine ou un sociologue de stricte obédience marxiste. Je devrais dire : chacun de nous. Et me voici perdu parmi une montagne de cubes qui s'emboîtent les uns dans les autres. Si perdu que cela, vraiment? Par une étrange compensation, l'œuvre, *Princesse de Clèves* ou *Chartreuse de Parme*, dont chacun de nous pense ce quil veut, qui devrait donc se trouver sans cesse transformée par le milieu où elle baigne, continue à se ressembler. Elle témoigne d'une certaine permanence qui l'habite. La critique à laquelle je songe, assimilable à la génétique, dépendrait d'un critique en apparence transformiste qui, en réalité, nous révèle le miracle de la conservation des espèces.

Si je rappelle mes souvenirs scolaires, *La Princesse de Clèves* m'apparaît comme le récit d'un grand amour combattu par une grande vertu et je me sens en compagnie de Descartes et de Corneille. En quoi j'ai tort, selon Pingaud. Mes professeurs se trom-

paient ou peut-être est-ce moi qui les comprenais mal. J'en suis resté à la surface de l'œuvre où flotte encore « une nostalgie de l'optimisme héroïque », héritée de l'époque « ouverte » des Frondes à laquelle Mme de La Fayette n'appartient plus : elle est la contemporaine de Pascal, La Rochefoucauld et des jansénistes pour qui « les sentiments les plus nobles en déguisent d'autres qui le sont beaucoup moins ». Epoque, plus crûment dit, où la force n'est plus dans les sentiments. Chose curieuse, cet amour que l'on craint tant n'est pas si puissant qu'il paraît. On ne le rencontre jamais là où il pourrait faire merveille, dans le mariage par exemple. C'est que le confort et la satisfaction lui sont néfastes. La constance est au-dessus des possibilités humaines. Bonne affaire pour la vertu. Mais la vertu est tout aussi vulnérable. C'est beaucoup moins une qualité d'âme qu'un hommage qu'on rend à l'ordre social. Un paraître; une réputation qu'on défend. En d'autres termes, l'obstacle du jugement d'autrui opposé au bonheur de l'amant. Or, dès que l'amour se voit opposer un obstacle, il remonte à l'assaut et cette fois il est à craindre. Il est même irrésistible parce qu'il reste en marge de la morale sociale et en deça du but visé. Pure revendication. Il se nourrit de son propre échec, de sa privation d'avenir. Il est total dès le premier moment et pour toujours. Dès lors, si la vertu résiste, ce n'est plus en toute bonne foi, car sa résistance entretient la passion. Si bien qu'à son point le plus haut la passion s'affirme dans le refus de la passion. D'où le fameux aveu de l'épouse à l'époux, dont Pingaud a beau jeu de dévoiler l'ambiguïté.

Mesurons le chemin parcouru. D'un récit dont nos aînés avaient fait un modèle de combat cornélien, nous voici amenés à constater les effets d'une double faiblesse, celle de l'amour aiguillonné par la vertu et celle de la vertu sollicitée à se montrer intraitable pour d'autres raisons que vertueuses. Il y a mieux. Pingaud déplace l'action du drame du fonds des cœurs à la surface des rapports sociaux. Il métamorphose des sentiments qu'on aurait pu croire spontanés en réactions engendrées par un tiers personnage anonyme et multiforme : la société. Secondement, il appelle la raison lucidité et n'accorde à cette lucidité aucun pouvoir contraignant. Elle « ne peut pas tuer l'amour, écrit-il, elle ne peut que le constater ». Encore n'est-il pas sûr qu'elle ne le favorise pas. Nous débouchons dans l'équivoque de la littérature d'analyse pour qui la passion et ses faiblesses sont une occasion de s'exercer et de présenter la velléité sous des dehors flatteurs.

Il nous reste peu de distance à franchir pour rencontrer l'usage pervers et tyrannique de l'amour tel qu'on l'observe dans Les Liaisons dangereuses, les procédés retors d'Adolphe pour briser son

incapacité à soutenir une passion, l'impuissance dans *Armance* et les « hommes séparés » qu'aux dires de l'auteur nous sommes tous aujourd'hui. La question serait de savoir si cette séparation nous est imposée par un retour de notre société à une forme close ou par notre attachement, né de trois siècles de littérature, au mythe de la non participation.

A ce propos, je m'étonne que Pingaud n'ait fait qu'une seule allusion à Proust, au sujet de la jalousie. Il m'a semblé qu'un parallèle plus étendu s'imposait entre la psychologie amoureuse de *La Princesse de Clèves* et celle du *Temps Perdu* : valeur prestigieuse du premier regard échangé, rôle de l'empêchement, importance de l'insensibilité du partenaire, ronde interminable de la passion qui ne débouche sur rien. « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses », comme l'écrivait Pascal. Il me paraît aussi que dans le cas de Proust se trouvent réunis d'une manière inextricable les circonstances de la société fermée faisant peser l'interdit sur des amours coupables et le préjugé de l'insatisfaction féconde issu d'une longue tradition. Cette absence de Proust est peut-être une présence dissimulée qui, pour ma part, m'a obsédé.

De Stendhal au contraire Dutourd me dessine un portrait qui s'écarte peu de l'image que je me faisais de lui. Il faut croire que mes professeurs n'étaient pas si mauvais ou que, sur ce chapitre de l'histoire littéraire, je les écoutais avec plus d'attention. Tout ce que j'aime est là. Les gambades et les insolences d'une humeur vagabonde, à la fois spontanée et aliénée à la manie de la contradiction; la logique d'un esprit épris de clarté, mais qui n'a jamais eu honte de s'enthousiasmer pour les grandes âmes et les grandes actions. Bref, une sensibilité qui fait mouche à tout coup. D'habitude, l'émotion rend le bras tremblant; chez Stendhal, elle le raidit. La maturité d'une intelligence lucide qu'aucun pharisaïsme ni aucune rhétorique ne viennent jamais obscurcir et pourtant que d'empiètements de la jeunesse sur cette maturité ne relève-t-on pas dans le comportement du « gros consul », comme l'appelait Nimier : « l'extrême tendresse en surimpression de ses sarcasmes », « le sublime dans le saugrenu » d'une mort comme celle de Julien Sorel. En un mot, la poésie, et non la poäsie. J'ai retrouvé même les défauts de l'amateur d'art trop occupé de son plaisir pour donner toujours dans le mille. Les goûts de Stendhal en musique, en sculpture, en architecture? Il y a de quoi rester perplexe. Non seulement Dutourd défend les droits de son maître à l'erreur — avec d'excellents arguments — mais il se livre derrière lui à quelques entrechats du même genre. A l'en croire, Victor Hugo égale Dante. J'aime beaucoup Hugo, mais tout de même! S'efforçant de définir ce qu'il y a de trop concerté et somme toute d'insatis-

faisant dans l'achevé du portrait de la Joconde, il y détecte quelque chose de « normand ». Quant à ce qui touche l'opinion de Dutourd sur Bach, je lui conseillerais d'écouter le Ricercar de l'Offrande musicale à six voix. Il y découvrira que la mélodie n'y est rien, puisque le thème a été fourni au compositeur par Frédéric II, donc que le génie de Bach est ailleurs que dans l'invention mélodique.

Non, ces « pastiches » de Stendhal appréciant aujourd'hui nos chefs-d'œuvre ne m'ont guère convaincu. Qu'on pardonne tout à Stendahl dans son temps, je le veux bien. Qu'on tente de l'acclimater, dans le nôtre et qu'on nous propose d'admirer ce qu'il serait s'il était notre contemporain, je l'accepte moins. Tout d'abord, en dépit de tout ce qu'on sait de lui, ses jugements sur sa propre époque ne sont pas toujours nets. Un exemple : Napoléon. Dutourd écrit à la page 32 : « Entre 1801 et 1815, Bonaparte lui offrait des prodiges qui certainement le ravissaient et il goûtait à l'extrême les actions de cette grande âme. » Page 38, première restriction : « Sous Napoléon, au moins jusqu'en 1805, il fallait être très intelligent ou très brave pour accéder aux grands postes. » Page 94, la contradiction : « ... encore il ne l'admirait pas tous les jours. Tant que l'empereur régna, il ne céda jamais au conformisme impérial, ni à l'adulation, ni à la platitude. » Notons en passant le charme et l'efficacité de cette manière de dessiner : plutôt le trait corrigé que le vague. Mais il ne me semble pas que cette attitude si complexe de Stendhal à l'égard de Napoléon autorise Dutourd à emboucher en son nom la trompette de la grandeur actuelle de la France, ni à assimiler le poilu de la Grande Guerre au grognard de l'Empire. Je pourrais multiplier de tels exemples d'équivalences abusives — Montherlant, entre autres, qui de loin en loin nous est présenté comme l'approximation possible d'une réincarnation de Stendhal. Non Barrès et, pourquoi pas, Malaparte ont brouillé la filiation. J'en arrive tout de suite à une question qui me tarabuste. Le libéralisme de Stendhal est-il seulement une manifestation de son esprit de contradiction, comme j'ai cru comprendre parfois que Dutourd nous l'enseignait? Ou ne faudrait-il pas en chercher les origines hors des contingences de l'Histoire? Je pencherais pour cette seconde hypothèse, toujours en compagnie de Dutourd, d'ailleurs, s'il a bien pesé une des phrases qu'il écrit. « Les plus grands hommes, lesquels, d'une certaine façon se ressemblent tous. » C'est-à-dire que ces grands hommes seraient de belles natures réfractaires à l'influence du temps où ils vivent. Je conviendrai que Stendhal a eu la chance de vivre en anti-conformiste dans un siècle conformiste, ce qui lui simplifiait la tâche de rester « naturel ». Tandis que nous... Disons que nous avons droit à plus d'indulgence.

Il serait oiseux de discuter dans quelle mesure de telles études

nous restituent la vérité sur Mme de La Fayette ou sur Stendhal. Aussi bien ces œuvres de combat, sous des apparences d'objectivité, sont faites de fidélités et de trahisons mêlées. Ce qui m'a amusé, toujours par la grâce de ce bienheureux hasard qui dresse à votre place le programme de vos lectures, c'est de comparer l'usage différent que Pingaud et Dutourd font du passé. Je précise d'avance que cette différence leur a aussi été imposée par le genre de l'ouvrage que l'un et l'autre ont écrit. De la part de Pingaud, un essai critique assez fouillé et solide pour qu'il ait pu en reprendre certains éléments dans sa présentation des œuvres de Mme de La Fayette parue dans la collection Astrée au Club du Meilleur Livre. De la part de Dutourd, une méditation libre sur le texte que Mérimée a consacré à Stendhal dans un recueil intitulé Portraits historiques et littéraires, méditation qui constituait primitivement le chapitre Stendhal du Fond et la Forme.

Cette différence, pour simplifier, je la ramènerais à l'emploi de deux termes moins proches de sens qu'on ne pourrait croire : mythe et légende. Pingaud parle du mythe de La Princesse de Clèves. Je suppose qu'il entend par là la survivance de l'œuvre réadaptée sans cesse à de nouvelles conditions en même temps qu'elle contribue elle-même à les recréer ou à les faire redécouvrir. Il doit donc avoir à la fois le sentiment de modifier une tradition et de la prolonger. Il regarde en arrière par le verre déformant de notre présent, si ce n'est même de notre avenir. Sartre, entre autres penseurs actuels, lui permet d'éclairer un roman aux antipodes de l'esthétique sartrienne. Il nourrit le futur avec du révolu préalablement rendu assimilable. Sous des dehors d'érudition, il n'est pas sûr qu'il soit d'une probité totale. Ses petits ajustements successifs vont loin. Peu importe d'ailleurs, puisque sa pensée profonde est sans doute d'ajouter un chapitre au mythe.

Dutourd au contraire écrit : « Plus je vieillis et moins je trouve d'utilité à l'histoire méticuleuse. La légende est tout à fait suffisante, et parfois préférable. » Cette légende lui est donnée. Il n'a pas collaboré à son édification. Il ne songe à la perpétuer que par le culte qu'il lui voue. Il serait près d'affirmer que tous les lieux communs sont justes, ce qui est une manière peu commune d'être anti-conformiste en période anti-conformiste. Il néglige les raisonnements, la psychologie qui « conduit trop vite aux évidences ». Il n'a de goût que pour l'élan amoureux. Il ne considère donc pas l'objet de son amour au travers de sa propre époque, mais il introduit d'un bloc le passé dans notre présent. Sous des dehors de désinvolture — seul son plaisir le guide — il est peut-être plus scrupuleux qu'on ne pense à l'égard d'un révolu qu'il considère comme une permanence du délicieux et du sublime. « Cette famille de grands hommes qui est

disséminée à travers les siècles... » Tant pis pour l'évolution et ses principes. Ce qui comporte le risque d'une certaine infidélité au présent et à l'avenir.

La photographie me fournit une dernière comparaison. On sait qu'avec deux décors et un unique personnage, il est possible de fabriquer deux images de portée opposée. Dans le cas de Pingaud, Mme de La Fayette étant déplacée du XVII° siècle au XX°, c'est le personnage qui se fond dans le nouveau décor et qui, semble-t-il, l'exprime. Dans le cas de Dutourd, Stendhal étant déplacé du XIX° au XX° siècle, c'est le décor qui s'harmonise ou qui devrait s'harmoniser avec l'intrus. Deux philosophies, comme on voit.

Georges Piroué.

Saint-Germain ou la Négociation; Cendre et Or, roman par **M. Francis Walder** (éditions Gallimard). — M. Francis Walder écrit une langue pure, polie, exempte de tout mélange et parfaitement naturelle. C'est la suite de l'écriture du XVII°. Comme toutes les suites en littérature, celle-ci est exsangue et affaiblie. Il y manque le mouvement qui aiguise et brusque le trait. Nul doute que ce tempérament porte à dissimuler plutôt qu'à exercer la sensibilité de l'écrivain.

S'il n'est pas celui du cœur, ce langage peut être celui de l'intelligence. Saint-Germain ou la Négociation, qui fut le dernier Goncourt, est un bon exemple du ton de M. Walder lorsqu'il mêle l'ironie à la finesse du jugement. Ce roman est une histoire des négociations du traité qui fit, en 1570, la paix des catholiques et des protestants. Quatre négociateurs — deux huguenots et deux catholiques — disputent la possession de quatre villes. Pourtant le fond du débat est étranger à la dispute, comme si chacun de ces quatre personnages voulait seulement découvrir et mesurer le caractère, la volonté et la patience des trois autres, que ceux-là fussent ou non de son parti. Ce sont là des remarques fines, et qui sentent l'expérience du monde de la diplomatie.

Cendre et Or n'a pas, il s'en faut, la même vertu de sagesse et d'ironie. L'écriture, toujours polie et maintenant incolore, affaiblit l'analyse des passions les plus vives. Nous sommes plus près du Grand Cyrus (sans le développement et le pittoresque du déguisement) que de La Princesse de Clèves. L'auteur a, cette fois, choisi ses personnages dans la plus haute société de la bourgeoisie, celle des grandes affaires. L'ambition est dans ce monde d'assurer, par le moyen et l'effet de la passion, la réussite matérielle de la fortune. Il se peut que cela soit vrai et nous n'avons pas à discuter ce choix. Le lecteur observe seulement que les héros de M. Walder vivent difficilement dans ce climat de passion froide. Au surplus, l'auteur est absent de ce jeu d'échecs littéraire. Il se passe de ses personnages plus facilement que nous ne nous passons de lui.

André Dalmas.

Les drapeaux de la ville, roman par **G.-E. Clancier** (Robert Laffont). — Pour évoquer les mouvements sociaux dans le Limousin, au début du siècle, Georges-Emmanuel Clancier ne se croit pas obligé de renoncer aux individualités. Au contraire, si la classe ouvrière prend conscience d'elle-même, c'est que les ouvriers prennent conscience de leur individualité. Et réciproquement.

Tout comme *Le Pain noir* et *La Fabrique du Roi*, *Les Drapeaux de la ville* sont construits autour de la personne de Catherine Charron. De nouveau, voici Cathie, « comme une frêle lumière mais fidèle à laquelle venait s'éclairer chacun des êtres qu'elle aimait » et qui s'étonne « de cette idée qui lui venait de se voir à travers le temps, non pas chargée de mille tâches quotidiennes mais immobile et portant une lumière ». Et, justement parce qu'elle éclaire, il semble que ce soit d'elle qu'émane la vie intense dont vivent tous ceux qui l'entourent. Il est des gens dont on dit qu'ils ont une personnalité, mais qui obscurcissent tout ce qui les approche. Or, la vraie personnalité rayonne et crée la vie de proche en proche, comme le feu se communique, passe de l'un à l'autre. Quiconque oppose, consciemment ou non, un refus à Cathie, semble soudain entrer dans une zone d'ombre et, bientôt, s'efface.

Cette femme, qu'il fait vivre sous nos yeux depuis sa petite enfance et pour qui il nourrit visiblement un inépuisable amour, Clancier se garde bien d'en faire un portrait uniquement flatteur. Pour que la vie puisse émaner d'elle, il faut que Catherine vive, c'est-à-dire qu'elle soit une flamme qui vacille et reprend force, une vibration avec ses pleins et ses déliés.

Voici donc Cathie mère, Cathie mariée, Cathie heureuse et toujours angoissée, Cathie fidèle et Cathie tentée. Voici, avec elle, tout ce monde que nous connaissons déjà et qui, avec elle, se métamorphose. Voici également tout un monde nouveau, car en Cathie comme autour d'elle, le monde grandit. Et Cathie n'est pas seulement celle qui rayonne, elle est aussi celle qui reflète — lumière et miroir : les joies, les tristesses, les espoirs, les enthousiasmes, les révoltes et les déceptions des autres, nous les voyons en elle, tour à tour multipliés et dilués.

Les colères anarchistes, les réalisations syndicalistes, les grèves, les manifestations, les répressions, pas plus que les quartiers pauvres ou turbulents de Limoges — où les Lartigues et les Charron sont maintenant installés — ne forment une toile de fond, mais constituent les étapes mêmes d'un cheminement intérieur qui est à la fois celui de Catherine et celui de la classe ouvrière au sein de laquelle elle vit et qui vit en elle.

L'art de Clancier est bien celui d'un poète, d'un homme pour qui le symbole ne se confond pas avec l'allégorie, mais s'enracine profondément dans la chair, dans la vie quotidienne, dans la réalité. Et c'est pour cela — le paradoxe n'est qu'apparent — que *Les Drapeaux de la ville* sont aussi l'œuvre d'un authentique romancier, c'est-à-dire d'un écrivain qui ne se contente pas de conduire avec une extraordinaire habileté un récit d'un constant intérêt — récit qui garde une parfaite autonomie dans le cycle romanesque où il s'insère comme un siècle dans la suite des siècles —, mais qui crée des être vivants et significatifs de la communauté à laquelle ils appartiennent.

André Alter.

Souvenirs littéraires et gastronomiques, par **Curnonsky,** 320 pages in-16, 690 fr. (éd. Albin Michel). — Le ton chronique littéraire et mondain — lieux communs pimentés de bons mots, indiscrétions adoucies de respect, gauloiseries rehaussées de rouge-blanc-bleu — est peut-être plaisant à petite dose. A haute dose, il est vite insupportable. Bouquets d'anecdotes fanées sur les tombes d'Alphonse Allais, Pierre Louys, Moréas, Toulet, Debussy... . . Georges P.

La Rupture, par Luce Gaudeau, 177 p., 600 fr. + T. L. (Librairie des Libelles, ed. Fasquelle). — Orpheline provinciale écrasée entre la religion de sa tante et la morale de son père, la narratrice de cette Rupture épouse Max et le suit à Paris. Elle s'y trouve encore écrasée entre l'indifférence d'un mari coureur de jupons et la méchanceté de sa belle-mère. Puis elle rencontre Philippe. La voilà adultère. Max n'en fait pas une montagne, quand, pour elle, c'est une montagne. Lorsque la complaisance du mari tourne en fureur et que Philippe devient le père enthousiaste d'un futur enfant, notre narratrice se découvre enfin « l'audace de vivre ».

Sous tous ces éléments d'un destin de femme classique — aliénations diverses, liaison coupable, maternité — Luce Gaudeau a su nous faire voir ce qu'il y a de très neuf dans la revendication féminine d'aujourd'hui : non la recherche de compensations, mais la conquête de soi. L'héroïne de cette histoire ne va pas d'une situation malheureuse à une situation heureuse, d'une malchance à une chance, mais de l'état de sujétion à l'auto-détermination. Finies les révolutions de palais où un maître succède à un autre maître; c'est la révolution tout court, l'esclave qui change d'âme. D'où la lenteur de cette libération qui fatalement s'exerce contre la société, la morale, la religion...

Ecrit sans fausse pudeur comme sans provocation, ce roman mérite une place de choix parmi les confidences lucides dont les « Mémoires d'une jeune fille rangée » sont le meilleur exemple. — Georges P.

L'Horloger du Cherche-Midi, par Luc Estang, 315 p. (Ed. du Seuil). — Réduit à un résumé, ce roman ressemblerait à une chronique familiale, et ce serait le trahir. Il me semble plus important d'y voir une méditation sur l'horloge, l'horloger et le temps que l'horloge mesure. L'horloge est là, meuble que la famille se transmet de génération en génération. L'horloger est là : ce bizarre personnage d'Aristide, gesticulant et philosophant, dont l'intelligence inventive ajuste tous les rouages du drame. Et je subodore encore partout la propreté horlogère, dans la vie conjugale du vieux Joachim, de son fils Ludovic et dans la circonspection du petit-fils Eloi. Mais l'a priori horloger est surtout chez Luc Estang, dans l'art avec lequel il a construit son œuvre : toutes les pièces de la mécanique démontées, distinctes, éparpillées devant nous, et le temps romanesque ramené à un néant sans début ni fin d'où émergent des instantanés qui, semblables à des roues dentelées, forment engrenage. Une discontinuité à travers laquelle s'exerce pourtant une mystérieuse continuité.

Je ne le cache pas. Cette façon d'avoir considéré la vie sous l'angle de la durée objectivement constatable est génératrice de lassitude et de gêne. Il y a quelque chose dans ce roman qui est violenté, arbitrairement nié, et j'en ferais reproche à l'auteur si je ne soupçonnais pas que ce quelque chose d'humilié (au fond, la liberté biologique de l'homme) se venge sur la personne de Joachim et de Ludovic, morts fous, et sur celle d'Eloi qui a manqué se suicider. Si je ne pensais pas non plus que Luc Estang a voulu nous montrer les limites de ce qu'on sait par la mémoire, de ce que l'on pressent par les apparences. Illustration du temps par l'espace, la phénoménologie serait une aberration. Nous serions donc en face d'une fable où la morale de l'histoire est dans la technique narrative.

Le rapprochement est peut-être absurde, mais j'ai éprouvé à lire ce livre le même ennui qui paie qu'à lire les romans de Meredith. — Georges P.

IMAGES ET SONS

HIROSHIMA MON AMOUR. — En 1944, à Nevers, une jeune femme a été tondue. Quelques années plus tard, elle joue dans un film. Son rôle la conduit à Hiroshima. Elle y devient la maîtresse d'un Japonais. Celui-ci est marié comme elle est mariée elle-même. A cet amant elle avoue l'amour de sa vingtième année pour un soldat allemand. A son mari même, elle n'a rien dit. Tel est l'argument de l'ouvrage écrit par Marguerite Duras et filmé par Alain Resnais. L'apparence est celle d'un conte exceptionnel pour la presse du cœur. Or il s'agit du contraire. Car loin de s'accorder toutes les facilités, les auteurs vont au plus difficile. L'apparence est aussi celle d'un défi à la vraisemblance statistique, mais la vraisemblance statistique est vérité indigente. En réalité, ce film est le plus ambitieux du cinéma depuis des années, peut-être légitimement. Avant donc d'en esquisser l'analyse, avec la modestie un peu tremblante qu'il appelle, notamment de la part de qui ne l'a vu qu'une fois encore, il en faut dire qu'il évite tous les pièges comme tous les ridicules, qu'il présente une surface cohérente de bout en bout, et que les auteurs ont accompli leur projet.

Tout de même, il faut analyser, et alors on voit apparaître deux thèmes distincts, qui pouvaient être conjugués ou non. D'une part, une femme renaît dans les bras d'un homme en lui confiant la tragédie de son premier amour. D'autre part, le visage de la malédiction contemporaine. Le premier thème est celui de la confondante ambiguïté des alternances du cœur. Le second impose l'itinéraire de Nevers à Hiroshima, mais quelle est sa nécessité? C'est une nécessité d'ordre conceptuel. Elle introduit les interrogations impératives d'un juste regard sur l'époque. L'inégalité des races est aujourd'hui encore posée en principe. L'intelligence politique des hommes, nous dit-on aussi, n'a pas cru comme leur pouvoir sur la matière. Le débat qui nous étreint, pour peu que nous réfléchissions, ne peut pas être posé en termes d'une pertinence plus radicale. Je ne peux pas même dire que ces données soient ajoutées à l'anecdote, car elles sont en vérité du récit, le regard sur l'époque étant aussi celui que l'héroïne a su porter sur Hiroshima. Par quelque côté qu'on l'aborde, ce film est homogène d'une homogénéité étanche. Tel quel, dans ce qu'il dit des amours à travers l'amour d'une Française et d'un Japonais, et dans ce qu'il dit de l'état de la planète en 1959, et dans son effet total, il est lucide donc honnête. Il est digne et il est noble. Pourtant il laisse une insatisfaction obsédante. Je la crois due à un projet qui, si accompli qu'il soit, s'accomplit selon ses données intentionnelles. Il y a dans

Hiroshima mon amour quelque chose de terrifiant, non seulement parce que le film ouvre nos yeux à notre vérité, mais par sa démarche même. Par l'effet d'une pudeur abstraite.

Nous sommes conviés à un débat planétaire, mais on dirait que les auteurs ont préalablement effacé le monde. Ce n'est pas une critique : ce film résiste à la critique. C'est un fait. Que voyons-nous de Nevers? Des façades tristes et pelées, ou la Loire dans le lointain, ou l'amoureuse enlacée à celui, son amant, qui va mourir sous sa chaleur, et puis une cave où on a mis en prison celle qui est tondue et a déshonoré sa famille. Et d'Hiroshima même? Des maisons orgueilleuses, un hôpital, un hôtel, l'auberge sur le fronton de laquelle il est écrit *Tea-room*, et pour nous faire comprendre la tragédie, des fragments de film documentaire, et pour nous faire comprendre sa signification un défilé et les inscriptions des bannières, et le prétexte d'un film. Ce ne pouvait être mieux, ni plus pudiquement émouvant, et naturellement il n'y aurait aucun sens à dire que je n'ai pas reconnu la ville de Nevers où j'ai exercé mon métier avant-guerre pendant un an. Je constate. C'est la démarche de l'allusion et du second degré, et avec ces instruments d'analyse nous sommes sensibilisés à des problèmes. Les habitants sont vus en silhouette. Les amants eux-mêmes sont montrés au début comme une masse de chair double, dans une sorte de confusion et de prescience, dans l'état de la sensualité impersonnelle, pendant que nous entendons des interrogations incantatoires.

LES QUATRE CENTS COUPS. — C'est, la chose est rare, un beau petit film. En transposant ses souvenirs, François Truffaut a trouvé, pour son coup d'essai (son court métrage, *Les mistons*, n'étant qu'un brouillon) le sujet sensible dont sans doute il fallait bien qu'il se débarrasse. Tout le monde, disait-on autrefois, possède un sujet de roman. Pour Truffaut, ses copains et, dans une certaine mesure, sa génération même, c'est un sujet de film. Mais il faut faire ce film, faire la preuve. Faire la preuve, surmonter l'épreuve. Pour ce cinéaste qui s'est ouvert le chemin en lardant la plupart de ses devanciers français de coups de stylo appliqués avec une rage hagarde et indistincte, l'importance des débuts était, manifestement, vitale. Eh bien, il a gagné sa partie. Il y a, dans *les Quatre cents coups*, quelque chose de sensible et d'éprouvé, dit et montré avec fraîcheur et pudeur. C'est le premier film le plus attachant que j'aie vu depuis longtemps. Il relate l'aventure d'un jeune délinquant (je préfère ce vocable impersonnel de la sociologie aux qualificatifs moraux). La mère est de mœurs accommodantes, le père n'a fait que recueillir le garçon, et comme tant d'hommes il est un peu lâche, et puis exagérément obsédé de ses jeux dérivatifs, en l'espèce les rallyes automobiles. Aux yeux

du mauvais élève, les professeurs sont autant de monstres incompréhensibles. Le garçon fait une fugue dans Paris. Avec un copain, il vole une machine à écrire. Il est arrêté, et le processus, comme on dit, suit son cours. A la fin, il s'évade de la maison de surveillance. Il arrive au bord de la mer. Il court, d'un train égal, puis ralenti sur le sable. Il se retourne, et regarde la caméra, ainsi nous regardant. Oui, la première étape est franchie. Oui, une jeunesse malheureuse est transmuée en un beau film. Oui, l'épreuve est gagnée. Oui, nous vous voyons, Truffaut, par comédien interposé, et, en effet, nous nous demandons ce que, maintenant, vous allez faire. Mais il y a tout le temps.

On pense à James Dean (il y a une séquence d'épreuve, ou de pari, ou de défi, dans une foire, où le garçon est le dos collé à une espèce de mur de la mort, qui tourne toujours plus vite, et l'on se souvient alors de *Rebelle sans cause* — le film de Nicholas Ray, pas le livre de Robert M. Lindner — ainsi que de la mort de feu l'acteur américain). On pense aussi à Jean Vigo (notamment dans la séquence, la meilleure peut-être, où le prof de gym fait en petite culotte des mouvements avantageux, en tête d'un cortège de gosses qui s'égaillent peu à peu, aux tournants des rues ou sous les portes cochères). On peut légitimement s'arrêter à ces deux séquences et les comparer, car la comparaison révèle un sens simple et fort : les garçons veulent choisir leurs propres épreuves. Je ne dis pas que Truffaut n'aurait pas trouvé à exprimer cela seul, qui est clairement, obsessionnellement en lui et de lui, mais il a rencontré le cinéma, et le cinéma, en lui apportant un jeu de rencontres et de similitudes, l'a probablement gardé de la folie. Il lui a donné des points d'appui, des moments de re-connaissance, de quoi se nourrir, sortir de la chrysalide, avoir un commencement d'existence. La preuve externe, en somme, et par là le retour à la société. Une année, Truffaut barbouille de boue le festival de Cannes en poussant les cris inarticulés de l'écorché vif. L'année suivante, il triomphe grâce au festival de Cannes. Ce n'est qu'une anecdote, mais elle est l'exposant d'une évolution intérieure dont tous les signes sont publiquement écrits. Il n'y a qu'à les déchiffrer. Assis sur la grammaire, un cancre a écrit un tas d'articles où il se débattait avec ses démons et ruait pour se faire connaître. Le moment enfin venu, il a entrepris de les justifier. Il ne le pouvait pas, nul ne l'aurait pu pour lui, mais il s'est justifié du moins à ses yeux, en réussissant le film qu'il accusait les autres de ne pas avoir fait. Le signe de cette réussite, c'est d'avoir, en faisant un film sur la jeunesse délinquante, fait un film sur la jeunesse. La revanche du cancre qui répugnait jusqu'à l'effort physique, et la revanche du garçon que ses parents n'aimaient apparemment pas

beaucoup, elle est là, dans un film qui dépasse son anecdote (un enfant fugueur) et son sujet (le cancre dans la société) pour montrer des moments de la jeunesse en général. La fugue y est un état, une sorte de continuité poétique, avec des points d'orgue, ceux que procure le défi qu'on se fait à soi-même, ou ceux de l'intoxication du moment. On reconnaît aussi dans les Quatre cents coups l'alternance — éprouvée, je crois, par n'importe quel élève excellent ou moyen comme par n'importe quel cancre — de l'orgueil et du regret, de la solitude et de l'appartenance. Cet aller-et-retour est peint d'une façon que nul, sauf à le connaître mieux, n'aurait pu attendre de Truffaut le polygraphe : avec la modestie des sentiments. La même retenue lui permet de montrer allusivement l'obsession latente de la sexualité dans une classe de petits mâles.

Truffaut, comme il est de règle et comme il est bien, a pris un sparring partner. Il a choisi Marcel Moussy, scénariste sensible de drames para-documentaires mis en scène à la télévision par Marcel Bluwal d'une façon assez remarquable. Le travail accompli en commun est de bonne articulation et d'invention juste. Moussy a usé des mots avec économie, modestie et tendresse. Truffaut a mis en scène les meilleurs moments avec cette liberté et cette discrétion qui donnent au spectateur le sentiment de l'inéluctable. Cela dit, le film n'est, bien sûr, ni chef-d'œuvre ni coup de maître. Son titre ne s'inscrit pas dans les archives du cinéma en lettres indélébiles. Il y faudrait pour cela plus d'audace, de bonheur impondérable, le quelque chose d'unique qui lui fait défaut. Sa continuité traverse différentes zones neutres, et l'interprétation est inégale. Si le jeune garçon est remarquable, les parents ne seraient pas déplacés dans un film français de n'importe qui. Il y a plus d'intelligente application dans les Quatre cents coups que d'originalité créatrice. On devine à le regarder les prudences et les habiletés, et l'empreinte des souvenirs mêlée à une espèce de ténacité timide, assez émouvante en somme. Redescendu, maintenant, de son piédestal, voici Truffaut à un carrefour. N'importe. Un moins de trente ans a sa carrière devant lui, avec le droit aux erreurs, et un seul bon film vaut mieux en tout cas que la plupart des carrières.

ORPHEE NOIR. — Un intoxiqué de caméra est allé transposer la légende d'Orphée au carnaval de Rio. Il y a des moments bons ou curieux, et la musique est belle.

Jean Queval.

Les Chemins de la haute-ville. — Les Anglais sont attentifs comme aucun autre peuple aux altérations imperceptibles de la structure sociale. Pour cette raison, ils ont fait un succès immédiat au premier roman de

John Braine, *Room at the top*. L'aventure passionnelle d'un jeune arriviste y reflète l'ambition des nouveaux venus dans une social-démocratie prospère. Le va-et-vient entre les classes est périodiquement mis à jour par le roman anglais. L'entreprise de Braine est donc traditionnelle. Elle est moyenne aussi, à quelques scènes près, assez fortes, et sous réserve de l'intérêt documentaire. Le livre a été traduit en français sous le titre *Pièce au soleil*, lequel garde son sens symbolique, en le francisant, d'autre part, un peu sottement. En même temps, un cinéaste anglais le transposait. Ce cinéaste, Jack Clayton, n'était encore connu que pour des travaux anonymes d'assistant ou producteur, plus un court métrage de qualité. Avec l'adaptateur de plume, il a restitué le livre avec une minutieuse exactitude. Rien d'important qui ait été omis, une seule modification a été introduite. Elle a consisté à faire d'une des deux héroïnes une Française d'origine, de sorte que Simone Signoret puisse tenir le rôle avec un léger accent. La qualité de l'interprétation et l'efficacité de la condensation dramatique font que le film vaut mieux que le roman. Il a été, comme il est donc bien, mieux accueilli que lui, en Angleterre même. Son originalité cinématographique, se dit-on, est des plus faibles puisqu'il ne fait qu'améliorer le roman sans lequel il n'existerait pas. En réalité, on ne peut pas s'en tenir à cette appréciation formelle, premièrement parce que cette réussite d'emprunt rompt la représentation sociale conventionnelle et caduque dans laquelle le cinéma britannique s'étiolait, deuxièmement parce qu'il n'y a encore aucune autre tentative contemporaine de révéler au cinéma l'évolution d'une communauté dans sa réalité persistante, bien qu'il y ait mille films sur les rebelles, exaspérés et autres derviches-tourneurs. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre ce bon film. Le rapporter à *Une place au soleil* — le film de Stevens adapté du roman de Dreiser — ou décréter son découpage banal, n'a, en revanche, pas de sens. Ce qui s'est écrit sur ce film en France prouve seulement que l'indigente arrogance est un effet de cette insularité qui existe des deux côtés de la Manche. Reste à ajouter que l'excellente interprétation d'ensemble est dominée par Simone Signoret. On parle de son talent, mais comprend-on bien que c'est, de toutes les façons, le talent de l'honnêteté? C'est ce que je vous souhaite de comprendre pleinement de vos propres yeux. Je répète que vous verrez un bon film.

MUSIQUE

L'OPERA DE FRANCFORT-SUR-LE-MAIN AU THEATRE DES NATIONS. — Après l'Opéra-Comique de Berlin qui vint donner au Théâtre des Nations une version très remaniée, très inattendue des Contes d'Hoffmann **et, comme second spectacle, l'**Albert Herring **de M. Benjamin Britten dans une mise en scène aussi simple que celle de l'ouvrage d'Offenbach semblait hypertrophiée jusqu'au point de constituer l'intérêt principal du spectacle, — l'Opéra de Francfort-sur-le-Main vint occuper le Théâtre Sarah Bernhardt. Deux ouvrages,** le Vaisseau Fantôme **et** les Noces de Figaro **parurent sur l'affiche, bien choisis pour montrer sous deux aspects opposés la valeur de la troupe.**

Il était opportun de faire entendre à Paris Le Vaisseau fantôme **puisque ce fut à Meudon que Wagner écrivit le livret et ébaucha la partition de cet ouvrage. La bibliothèque de l'Opéra conserve un précieux témoignage de ce séjour du maître saxon en France, où la**

misère lui fit céder le 2 juillet 1841, pour la somme de 500 francs à Paul Foucher et Revoil le sujet de son Hollandais volant : détail piquant, le compositeur qui se chargea d'écrire la musique du Hollandais, Pierre Dietsch, organiste de Saint-Eustache et chef d'orchestre de l'Opéra, fut celui à qui Léon Pillet, directeur de ce théâtre, confia le soin de conduire Tannhäuser lorsque cet ouvrage parut sur la scène française et fut si fâcheusement accueilli le 13 mars 1861. Le Vaisseau fantôme a pris sa revanche depuis, et Tannhäuser, avant lui, devint l'un des ouvrages de Wagner les plus souvent joués en France. Juste retour. D'abord à l'Opéra-Comique en 1897, puis à l'Opéra, le Vaisseau fantôme a été repris nombre de fois, et l'on garde souvenir du baryton Martial Singher dans le rôle du Hollandais. L'intérêt de l'ouvrage est grand : c'est dans cette partition que Wagner applique — mais de manière déjà complète — ce qui va devenir son système par une évolution lente et réfléchie, menée comme une série d'expériences de laboratoire conduisant à l'élaboration d'une théorie. Les idées essentielles : mélodie continue et leitmotive sont déjà bien nettes en son esprit, mais il ne voit pas encore clairement tout ce qu'il en pourrait tirer. D'œuvre en œuvre, avec Tannhäuser et Lohengrin, le progrès s'accomplit, le procédé se perfectionne et se complique : il n'y a que trois ou quatre véritables leitmotive dans le Vaisseau fantôme. Lavignac en dénombre neuf dans Lohengrin, trente dans Tristan, plus de quatre-vingts dans le Ring qui, il est vrai, s'étend sur quatre soirées. Dénombrement arbitraire sans doute, car entre une réminiscence et un leitmotiv bien caractérisé, la frontière est incertaine; mais ceci montre en tous cas l'étendue du chemin parcouru. Et quoi qu'il en soit le « wagnérisme » du Vaisseau fantôme est déjà aussi net, aussi caractérisé que celui des ouvrages postérieurs du maître. On est même surpris lorsqu'on étudie ses partitions de la largeur du fossé séparant Rienzi du Hollandais volant alors que cet ouvrage, sauf quelques italianismes comme on en rencontre d'autres encore dans Tannhäuser et dans Lohengrin est déjà très semblable à ce que Wagner va produire dans la suite. Tels instants comme l'entrée du Hollandais au deuxième acte, la scène muette avec Senta, la finale du troisième acte, ont toute la grandeur pathétique de Tristan, et l'orchestre est bien dès 1842, ce qu'il ne va plus cesser d'être tout au long de son œuvre : il suffit d'entendre la première scène du deuxième acte, le chœur des fileuses et son accompagnement, l'emploi des cuivres dans les réponses de l'orchestre à la ballade de Senta, pour s'en convaincre : cela sonne comme sonnera plus tard l'entrée des dieux au Wallhalla, Wagner est déjà Wagner. On aurait cependant aimé que l'orchestre, composé d'instrumentistes excellents et dirigé avec une rare autorité par M. Georg Solti, fût plus nombreux, du moins pour les cordes, car

il y avait quelque déséquilibre entre le quintette à cordes et l'harmonie. Les dimensions de la fosse au théâtre Sarah Bernhardt en étaient responsables, non la valeur des exécutants. On souhaiterait qu'à l'avenir les troupes étrangères conviées à ce rendez-vous parisien de printemps fussent reçues aux Champs-Elysées puisqu'il est évidemment impossible d'occuper l'Opéra pendant plusieurs semaines. Néanmoins, il n'y a que des éloges à donner aux interprètes du Vaisseau fantôme : Mme Siw Ericsdotter fut une Senta émouvante à souhait, et qui chanta la ballade dans le sentiment le plus juste. On a admiré la noblesse d'attitudes de M. Leonardo Wolowski, remarquable dans le Hollandais. Les autres rôles sont bien tenus et les chœurs excellents.

C'est une même impression d'ensèmble que nous laissa le second spectacle : les Noces de Figaro ont, elles aussi, témoigné de la valeur de l'orchestre dirigé par M. Georg Solti, et de la cohésion d'une troupe dont tous les artistes, du premier rôle au plus effacé des choristes, prend à tâche de bien servir l'ouvrage et de défendre la réputation du théâtre. Je ne ferai que deux réserves : les décors et les costumes sont vieillots et généralement dépourvus de la moindre élégance (ce qui se supporte mal lorsqu'il s'agit d'un ouvrage tout de grâce et de légèreté comme Le Nozze). En second lieu la traduction allemande convient aussi mal à cette musique, écrite ne l'oublions pas sur le livret italien de Da Ponte, que celle de Don Giovanni. Ces deux ouvrages de Mozart sont les exemples les plus pertinents de l'impossibilité de traduire un texte chanté sans que les accents et le sens même de la musique en soient faussés. L'italien est une langue accentuée, et ses accents ont dicté au musicien ses mélodies : les deux grands airs de Chérubin, Non so più cosa son, au premier acte, et Voi che sapete au deuxième en souffrent grand dommage, et toute la mélancolique ironie du Non più andrai de Figaro se perd dans une sorte de morceau de bravade soldatesque, encore accentuée par le pas de parade qu'exécutent ensemble le jeune enseigne et son grand ami. Je touche ici un point délicat : est-ce aussi la traduction qui en est responsable? Le livret de Da Ponte est merveilleusement fidèle à l'esprit de Beaumarchais en ce qu'il respecte cet extraordinaire alliage de légèreté primesautière avec l'arrière-fond assez mélancolique sinon même cruel du drame affleurant en maints passages sous l'humour de la comédie. Par précaution politique, les allusions amères aux problèmes sociaux qui allaient bientôt déterminer la Révolution de 1789, sont évitées, et les mots les plus cinglants ont disparu — sans quoi la comédie musicale n'aurait pu être jouée en Autriche. Mais si Beaumarchais a mis en sous-titre à son ouvrage : La Folle journée, cette folie ne suppose aucunement qu'on peut l'incliner vers la farce. Ni

Da Ponte ni Mozart ne l'ont voulu non plus, et bien au contraire. Ici et là, et ce n'est pas la première fois que je le remarque lorsque j'assiste à une représentation allemande des Nozze, **on côtoie dangereusement cet écueil, évité de justesse : la vulgarité.**

Ces réserves faites — et l'on craint, les formulant, d'aller plus loin que l'on ne voudrait, car il s'agit, je le répète, de peu de choses — la soirée que nous avons passée au Théâtre des Nations restera dans notre souvenir comme une réussite égale à celle du Vaisseau fantôme **deux jours plus tôt. Orchestre et chœurs se sont montrés excellents et l'on doit de vifs éloges aux principaux interprètes. Mmes Claire Watson, dans la comtesse, Sylvia Stahlman, dans Chérubin, M. Theo Adam, très remarquable Figaro, méritent des compliments sans réserves; Mme Anny Schlemm, dans Suzanne, serait parfaite si elle mettait en son jeu plus de finesse; M. Ernst Gutstein serait fort bien dans le Comte, s'il interprétait le rôle de manière plus désinvolte; et il n'y a que du bien à dire de Mme Rosl Zapf et de MM. Ludwig Welter et Kurt Wolinski, respectivement Marcelline, Bartholo et Basile.**

René Dumesnil.

Donizetti et l'opéra italien, par Maurice-Pierre Boye (Alger, édit. de la Revue de la Méditerranée, 144 p.). — Rien ne mesure mieux les variations du goût que l'histoire de la musique, rien ne donne une idée plus exacte de l'ardeur avec laquelle on dénigre vingt ou trente ans plus tard, ce que la génération précédente déclarait sublime. Il arrive cependant que certains — critiques ou simples amateurs — affirment avec éclat des opinions totalement différentes de celles que défendent leurs contemporains : Schumann et Mendelsohn détestèrent Donizetti que l'on fêtait à Paris comme en Italie au moment où ils écrivaient. Et voici qu'une récente représentation de « Rita ou le Mari battu » à Enghien déchaîne aujourd'hui l'enthousiasme de certains jeunes gens qui, peut-être, la veille applaudissaient un concert de musique concrète. Ceci donne une grande actualité à la brochure que M. M.-P. Boye vient de faire paraître sur l'auteur de la Favorite. On y trouve entre autres détails peu connus, un récit des démêlés du compositeur avec ses interprètes, Mme Stoltz entre autres. Il donne une fière idée des exigences auxquelles une prima donna entendait soumettre « son » musicien environ 1840...

Wolfgang-Amadeus Mozart, par Jean et Brigitte Massin (Club Français du Livre, 1.200 p.). — La réussite du Beethoven publié chez les mêmes éditeurs par les deux auteurs les a sans doute déterminés à faire paraître un Mozart établi sur le même modèle et présenté de manière identique. Ouvrage sérieux, comme il convient, où il ne faut chercher rien qui n'ait été dit, bien évidemment, puisqu'il n'est pas de sujet plus fouillé que la biographie et l'étude des œuvres de Mozart; mais la manière dont sont présentés anecdotes, études et faits est séduisante et donne de la vie au récit, car les auteurs citent d'abondants témoignages des contemporains au cours de la première partie (biographie qui occupe à peu près la première moitié du volume). L'étude de l'œuvre n'est pas moins nourrie ni moins minutieuse, et des tables aident à se reconnaître dans cette forêt de documents.

La Musique hongroise, par J. Vigué et J. Gergely (Presses Universitaires de France, collect. « Que sais-je? »,

128 p.). — Sous la forme concise et nette de ces petits volumes, les auteurs nous donnent plus que l'essentiel de ce que l'on souhaite connaître de la musique hongroise au cours des siècles, et particulièrement de la formation d'un style proprement national vers le début du XIX^e siècle. Et ce récit, comme on dit, se lit « comme un roman » — ce qui ne l'empêche point d'être très sérieusement documenté.

Le Siècle de la T.S.F., par **Paul Brenot** (Les Editions de Minuit, 184 p.). — « Cinquante-cinq ans de T.S.F. » écrit l'auteur à la première ligne de son introduction. Et en effet, le colonel Brenot fut au temps où il était jeune lieutenant sorti de Polytechnique et de Fontainebleau, adjoint au capitaine Ferrié — le futur général Ferrié, créateur de la radiotélégraphie militaire, du poste émetteur et récepteur de la Tour Eiffel. L'histoire de la lutte engagée entre Ferrié, son adjoint et les bureaux est bien curieuse : il fallait à ces hommes une ténacité singulière pour venir à bout des résistances opposées à leurs initiatives. M. Paul Brenot nous conte tout cela avec bonne humeur, d'un ton égal : le style est clair, direct, les explications techniques limpides, et l'on se prend chemin faisant d'une grande sympathie pour un homme qui, mû par la certitude d'être utile au pays et sans autre ambition que de bien servir, alla droit son chemin et sut accomplir avec tant de persévérance la mission qu'il s'était donnée.

HORS FRONTIÈRE

SUR LES FALACHAS. — Les hasards des travaux d'une organisation internationale ayant pour but de donner un enseignement manuel à certaines catégories d'intellectuels déclassés par la guerre ou de jeunes isolés dans leur communauté nationale, et dont je suis amené à m'occuper activement, vient de me conduire à étudier les conditions d'existence d'une population en apparence originale : les Falachas, ou Juifs d'Abyssinie.

Pour curieuse qu'apparaisse cette recherche, je n'ai pas la prétention de l'imaginer nouvelle : on trouve dans un Bulletin de l'Alliance Israélite Universelle **de 1908 un rapport de M. H. Nahoum et, plus encore, dans le** Bulletin de la Société de Géographie **n° 17 de 1869, sous la signature de M. Joseph Halévy, de précieuses sources d'information. Plus récemment, M. Wolf Leslau, de l'Université de Californie de Los Angeles a publié, avec le concours du Centre national de la Recherche scientifique et sous les auspices de l'Institut d'ethnologie, un mémoire et sa traduction de l'amharique qui satisfont la plus grande partie de notre curiosité à l'égard de cette population de 15 à 20.000 âmes que l'on trouve essentiellement dans les campagnes, notamment vers Uzaba, « à quatre heures de marche au sud-ouest de Gondar ».**

L'origine, discutée, des Falachas, remonterait à l'époque où des Himyarites de l'Yémen ont été emmenés en captivité en Ethiopie et y ont introduit le Judaïsme, convertissant à la loi de Moïse les indigènes de race agaou. Le croisement de ces Himyarites et de ces

Agaous aurait fourni les Falachas, le mot gueez « fallâsi » signifiant justement émigré.

Un certain nombre des habitants, de pure race gueez, souvent à cause de cela appelés Khasi (inaltéré, en arabe) se sont convertis à l'Islam, encore que, observait, il y a quatre-vingt-dix ans, M. Joseph Halévy, dans les périodes de trop longue et trop grande sécheresse, ils invoquent Jésus-Christ et la Vierge Marie... ce qui ne les empêchait pas de tuer le « faiseur de pluies », payé à l'année, lorsque ses incantations s'avéraient insuffisantes.

Le type du Falacha se présente plus foncé, plus corpulent aussi, que celui de l'Amhara; ses cheveux, plus courts, sont souvent crépus, son visage est moins long, ses yeux sont moins dilatés. Cependant, hormis ces quelques détails, rien ne distingue les Falachas des Abyssins chrétiens : ils s'habillent de manière identique, bâtissent leurs maisons de même façon, emploient les mêmes ustensiles et parlent la même langue, avec une identique facilité.

Leurs noms patronymiques sont des noms bibliques à prononciation éthiopienne ou dérivés du gueez ou de l'amharique. L'absence de noms d'origine chaldéenne, grecque ou arabe semble indiquer leur absence de contact avec des pays étrangers depuis leur lointaine arrivée dans le pays. Ils ignorent l'hébreu et formulent leurs prières en langue gueez.

On trouve le même mélange étonnant dans l'essentiel de leurs croyances : présence de Dieu au ciel, d'un Dieu unique, mais aussi existence d'anges, de démons, et par conséquent, de Paradis et d'Enfer.

Ils donnent le nom grec de Théodoros au Messie, dont ils pensent qu'il sortira de la descendance de David : « D'abord, les pays lutteront les uns avec les autres. Ensuite les royaumes qui sont de l'autre côté de la mer lutteront les uns avec les autres. Après ceci, le Messie Théodoros viendra. Il règnera d'abord quarante ans à Jérusalem, et puis quarante ans en Ethiopie. Quand le Messie viendra, un prophète sortira du pays noir. Ensuite, la paix règnera d'un bout de la terre à l'autre. » C'est sans doute à cause de cette croyance que, lors de l'avènement de l'Empereur Théodorus, les Falachas ont cru à l'arrivée du Messie, que beaucoup se mirent alors en route pour Jérusalem et qu'un grand nombre périrent au cours du voyage.

Naturellement, comme dans la religion hébraïque, la notion de pureté tient une très large place dans les coutumes des Falachas : celui qui a touché une chose qui est défendue par sa foi devra subir un ou plusieurs jours un isolement total; le jour où il renouera le contact avec ses semblables, il devra laver ses vêtements et son corps, parfois même se raser la tête. Selon certains textes, dus en particulier à Flad (parus à Bâle en 1869) et Philoxène Luzzatto (1851-1854),

la durée de l'impureté est variable : un jour pour avoir touché une bête morte, un jour pour avoir procédé à une circoncision, un jour pour une femme qui vient d'assister une femme en couches, quarante jours pour la mère d'un garçon nouveau-né, quatre-vingts pour celle d'une fille, sept jours pour une femme qui vient d'avoir ses règles, sept jours également pour avoir porté ou enterré un mort ou même simplement pour avoir touché une tombe. Pour cette dernière durée, l'homme impur « ne mange pendant six jours que des pois chiches crus et le septième il boit une écorce purgative qui nettoie toute contamination ».

Cette même notion d'impureté fait construire deux sortes de huttes spéciales pour les femmes : la hutte de malédiction ou de sang, destinée à l'accouchement proprement dit, et une autre où la mère reste ensuite durant la période d'impureté : « la hutte de malédiction reste pour toujours, mais la hutte de l'accouchée est brûlée » après usage.

Certes, les Falachas n'ont pas de patrimoine, ayant perdu leurs propriétés, croit-on, au XVII[e] siècle, après la guerre menée victorieusement contre eux par Susneyos Malak Sagad; il n'en demeure pas moins qu'il y a, là aussi, des pauvres et des moins pauvres et que ceux-ci possèdent leur hutte personnelle, permanente, de malédiction, tandis que, souvent, les autres en construisent en commun, qui appartiennent ainsi à plusieurs familles.

Les Falachas reçoivent la terre en location et possèdent du bétail. Ils ne font pas de commerce si l'on exclut la vente de produits en argile ou en fer qu'ils vendent au marché voisin de leur demeure. Ce n'est pas que le commerce leur soit interdit, ni par la loi ni par la croyance. « La raison en est, nous dit M. Wolf Leslau, qu'ils ne veulent pas manger de nourriture préparée par des Amharas ou d'autres lorsqu'ils voyagent dans un pays où il n'y a pas de Falachas. En outre, si un Falacha voyageait avec d'autres marchands et se trouvait dans la brousse le samedi, les autres marchands le laisseraient et partiraient et lui resterait seul dans la brousse. »

Ils sont ainsi « hors frontière », hors des frontières de l'espace, de celles du monde, de celles du temps. Et cependant, leurs prières sont « semées de passages bibliques; elles soutiennent admirablement ce ton plaintif, cette peinture saisissante des douleurs nationales, mais aussi cette ferme confiance dans un avenir meilleur, cette inébranlable foi dans les destinées du genre humain, qui caractérise le fond des prières judaïques », a noté M. Joseph Halévy. Ainsi l'espérance abolit les barrières.

Daniel Mayer.

LETTRES GERMANIQUES

RILKE. — Il y a un parallélisme curieux entre les progrès de la « Kafka-Forschung » dont nous avons entretenu les lecteurs dans notre dernière chronique et l'avancement de la « Rilke-Forschung ». De nouveau l'effort a porté sur le jeune poète et sur l'œuvre de ses dernières années, mais la publication principale est, cette fois, une édition.

Nous avons déjà dit les mérites d'Ernst Zinn et de l'Insel-Verlag qui ont entrepris de fournir au public les « Œuvres complètes » de Rilke, en commençant par celles qu'il avait lui-même publiées ou considérées comme « valables ». Il en résulte que c'est le tome III (Insel-Verlag, Wiesbaden 1959, 971 p.), qui nous apporte les œuvres des années de jeunesse (1894-1905) ; c'est donc le plus riche d'inédits et par là le plus nouveau.

Cette date de 1905 s'explique par le fait que Zinn avait publié en 1953 un volume déjà très révélateur, Gedichte 1906 bis 1926 (Insel, 694 p.), qui a fourni l'essentiel du tome II. Nous avons donc dans le présent volume beaucoup de « Juvenilia », soit des recueils que Rilke avait publiés, mais sans les admettre dans l'édition préparée par lui avant sa mort, parce qu'il les considérait comme faibles, soit des cycles de poèmes restés inédits, soit des poésies dispersées dans des revues ou collections à peu près introuvables, soit enfin tout ce qui a pu être rassemblé au « Rilke-Archiv » ou dans des collections privées. Le lecteur nous saura sans doute gré d'ajouter des précisions; voici l'essentiel et d'abord : Leben und Lieder (1894) ; Zwei Psychodramen (1894-1895) ; Wegwarten (1895), Christus Elf Visionen (1896-1898), Aus dem Buche : Dir zur Feier (1897-1898). Suivent, dans la version originale : Mir zur Feier (1897-1899), Die Weisse Fürstin (1898), Der Cornet (1899), Die Gebete (Das Buch vom mönchischen Leben (1899). Ajoutons enfin : Spiel (1898), Drei Spiele (1898-1900), Zur Einweihung der Kunsthalle (Bremen 1902). Une deuxième partie comprend des poésies composées de 1884 à 1905; les unes, qui vont de 1891 à 1905, ont été publiées par le jeune poète; les autres, en très grand nombre, sont inédites et paraissent dans l'ordre chronologique; si l'on se rappelle que Rilke naquit en 1875 et qu'il révéla très tôt une véritable virtuosité dans le maniement du vers on devine que Zinn ne pouvait pas tout nous donner; aussi s'est-il contenté pour la période de 1884-1897 d'un simple choix. La première poésie est un compliment en vers que l'enfant âgé de neuf ans et qui se considère comme Hannibal adresse à ses parents pour l'anniversaire de leur mariage; en le lisant il faut se dire qu'on

n'avait pas encore redécouvert les poètes-enfants prodiges et également que celui-ci n'a pas connu les joies d'un foyer uni.

Nous avons insisté sur les dates afin de poser aussitôt une question qui nous paraît primordiale : quelle est la valeur du jeune poète? Il y a trente ans, alors que nous préparions notre thèse sur R. M. Rilke, nous avions consulté et étudié une grande partie de ces œuvres juvéniles en nous étonnant qu'elles soient si éloignées des grandes créations de la maturité, mais ce qui nous passionnait, c'était précisément l'ascension extraordinaire du poète, cet envol puissant qui l'a conduit du lyrisme de Leben und Lieder, qu'on pourrait appeler un lyrisme de guinguette, à la poésie cosmique des Elégies de Duino et des Sonnets à Orphée. Nous avons même précisé la date de l'envol : 1898 et continuons à penser que les origines en sont d'abord l'amour pour Lou-Andreas Salomé, puis les révélations italienne, russe et française. Zinn nous donne implicitement raison, puisqu'il ne publie les poèmes inédits dans leur totalité qu'à partir de 1898. Mais il nous disait lui-même, il y a quelques années : « Nous avons encore à découvrir le jeune Rilke. » Aussi ne nous étonnons-nous pas que dans sa fort intéressante Postface il attribue une importance particulière à la date de 1892 : alors naît selon lui le Rilke poète, alors commence l'histoire de son « Dichtertum » (p. 863).

Rilke protesterait sans doute, puisque la première œuvre retenue par lui, Larenopfer, date de 1895, mais il est bien certain que, si son évolution vers la grande poésie est postérieure, ce qu'il a composé antérieurement révèle un poète-né et présente pour ainsi dire en filigrane les linéaments du futur. En 1893 il pouvait écrire avec quelque fierté à son amie Vally que les vers sont devenus sa « seconde nature » et quiconque a lu les extraordinaires lettres à un jeune poète écrites dix ans plus tard, sera tenté de dire : « sa première ». C'est précisément dans cette gradation que réside l'intérêt particulier de ce volume : nous y voyons, en reprenant la distinction de Thibaudet, un jeune homme qui fait des vers parce qu'il est poète; il sera plus tard poète parce qu'il sait faire des vœux; ici nous le voyons à la recherche de lui-même. A partir de 1898, il est, comme le rappelle Zinn (p. 863), en utilisant des lettres de Rilke, tout entier concentré sur sa mission de poète et d'artiste, il est « son propre cercle et un mouvement vers l'intérieur »; auparavant il se meut dans le cercle de la poésie et n'a pas encore découvert l'orientation de son mouvement.

Ernst Zinn l'a fort bien vu et son premier mérite est peut-être d'avoir prospecté tout ce qui annonçait, préparait, préfigurait l'avenir; son deuxième est de nous fournir ce « matériel » avec les dates de composition et avec tous les renseignements dont nous avons besoin;

les spécialistes apprécieront comme elles le méritent, les copieuses notes et remarques comme aussi les index qui complètent ce volume. Avec lui nous possédons l'instrument qui nous permet une compréhension plus profonde du jeune Rilke.

L'ouvrage d'Hermann Mörchen, Rilkes Sonette an Orphéus **(Kohlhammer 1958, 496 p. rel. 36 DM), est au contraire consacré au Rilke terminal, aux « Sonnets à Orphée » qu'il composa comme un appendice aux** Elégies de Duino, **sans les avoir, si l'on peut dire, « prémédités ». Nous connaissons, pour l'avoir tentée nous-même, la difficulté de l'entreprise et nous aurions aimé pouvoir rendre un hommage sans réserve à l'effort considérable de H. Mörchen, mais le résultat est si « énorme » qu'il décourage le lecteur. Laissons de côté une introduction démesurée, qui ne manque pas d'intérêt, mais a surtout pour effet de retarder le moment où nous abordons le commentaire. Dans celui-ci naturellement l'auteur examine l'un après l'autre tous les sonnets, mais il les submerge littéralement, tant il accumule les rapprochements et les citations, les jugements et les hypothèses. Il en résulte que les sonnets eux-mêmes disparaissent et s'éloignent de nous au lieu de se rapprocher et de se clarifier. Nous ne prétendons pas d'ailleurs que ce commentaire est inutile, car il a pour base un travail méthodique et sans doute exhaustif, une connaissance très sérieuse de tout ce qui fut écrit par le poète ou sur lui. Nous estimons qu'il faudrait partir de ce commentaire, le discuter et le condenser, afin d'en extraire ce qui est essentiel et juste.**

Nous pouvons être reconnaissant à Ernst Zinn et même à H. Mörchen de militer en faveur de Rilke et regretter que leurs livres n'aient pas suscité jusqu'ici plus d'échos; ce n'est sans doute que partie remise. Le poète n'est plus à la mode, mais il n'a que faire de la mode.

J.-F. Angelloz.

Ewald Tragedy, par **R. M. Rilke** (Insel Wiesbaden, 1959, 55 p., 2,30 D.M.). — Voici dans la célèbre « Insel Bucherei » (N° 680) une œuvre de jeunessse composée sans doute en 1898 et qui n'avait été publiée, à tirage limité, qu'en 1927-1928, puis en 1944; les fervents de Rilke se réjouiront de la posséder et de la relire.

Rilke und Gœthe, par **Eudo Mason** (Bohlau, Cologne et Graz, 1958, 127 p.) E. Mason professeur à l'Université d'Edimbourg, est un des principaux spécialistes de Rilke. En 1947, il avait fait à Londres une importante conférence sur « Rilke et Gœthe »; conférence sur Rilke et Gœthe; ce fut la base d'un travail publié en anglais et qui paraît maintenant en allemand.

Comme tout ce qui porte la signature de Mason, ce petit livre est riche d'idées et d'enseignements.

Die Jugend des Königs Henri Quatre, par Heinrich Mann (Claassen, Hambourg, 743 p., rel. 24,80 D.M.). — Nous avons déjà dit que la maison Claassen se proposait de publier les œuvres maitresses de H. Mann; elle a commencé par Der Untertan qui date de 1914, et continue par une vie romancé de Henri IV composée en

1935 et 1937. Bien que Th. Mann l'ait déclaré « de premier ordre », ce grand roman historique est encore à peu près inconnu en Allemagne; il doit susciter également en France un vif intérêt.

C'est vraisemblablement au cours d'un voyage à Pau, où tout parle du bon roi Henri, que l'auteur eut l'idée d'en faire le héros d'un roman de cape et d'épée. On le conçoit aisément, car il retrouvait en lui bien des traits qui répondaient à son idéal politique, notamment l'amour de la liberté et l'esprit de tolérance. Et comment l'émigré allemand n'aurait-il pas été tenté d'évoquer une époque qui présentait avec la sienne maintes analogies? Le résultat fut cette œuvre dans laquelle le héros se détache sur une vaste fresque historique et religieuse. Le premier tome, consacré à la jeunesse de Henri IV, est un véritable « Bild ungsroman »; la deuxième doit nous le présenter dans sa plénitude royale. C'est l'œuvre d'un romancier et d'un homme de notre temps qui cherche dans l'histoire du passé des leçons pour l'époque moderne; il y a une filiation entre elle et Der Untertan, peinture de l'empire wilhelminien.

Die Neue Rundschau (S. Fischer, Francfort, le nº 4 D.M.). — Au sommaire du deuxième cahier de 1959 figurent Erich Kahler : « Die Verinnerung des Erzälens »; Saint-John-Perse : « See-Marken »; Julien Green : « Le Bel Aujourd'hui »; Samuel Beckett : « Das letzte Band »; Emil Staiger : « Klassische Walpurgisnacht »; Hermann Broch : « Der Meerespiegel »; Johannes Poethen : « Gedichte »; Helmut Kuhn : « Die Sokratische Frage », et Janko Musulin : « Ausblicke ».

Frankfurte Hefte (le nº 2, 30 D.M.). — Le numéro de mai 1959 est aussi intéressant que varié; sur des sujets très divers il nous appporte des contributions plus ou moins importantes de Walter Dirks : « Auflockerung —oder ein Regime Adenauer? »; Hans Jürgen Schultz : « Sind Christen Weltverbesserer? » Hans Bonhenkamp : « Gesamtplan für die deutsche Schule »; Gerhard Fauth : « Die Jungen sind nicht revolutionär, —waren es die Alten? »; Jacques Lanzmann : « Wie altern die Falschspieler? »; P. van Schilfgaarde : « Die Aufgabe Europas/Seine Geburt in Gegensätzen-Seine Zukunft in Zusammenarbeit » et Gerhard Knaus : « Zwischen den Lagern : Afghanistan ».

Studium generale (Springer, Berlin, le nº 6, 60 D.M.). — Le cinquième cahier de 1959 est particulièrement consacré à des question qui jouent à notre époque un grand rôle : la démographie et la statistique. On y trouve : H. Schubnell : « Die Entwicklung der Demographie in Deutschland, ihr gegenwärtiger Stand und ihre Aufgaben »; Ch. Lorenz : « Die methodischen Grundlagen der Bevülkerungsstatistik »; W. Ludwig : « Stabilität und Genetik biologischer Populationen »; H. Schade : « Erforschung der qualitativen Bevölkerungsstruktur in medizinischer Sicht », et K. V. Müller : « Erforschung der qualitativen Bevölkerungsstruktur in sozialanthropologischer Sicht ».

Documents (Hohenstaufenrig, Cologne, le nº 240). — Au centre du cahier de mai-juin 1959, il y a la Bundeswehr avec quatre contributions : « Discours à la Bundeswehr », par Theodore Heuss; « Evolution de l'armée allemande », par. Klaus Pabst; « Pie XII et la guerre atomique », par Gustav Gundlach, et « En marge de l'armement atomique », par Peter Nellen. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN CRITIQUE S'EXAMINE. — Miss Helen Gardner publiait il y a dix ans The Art of T.S. Eliot **qui fut salué ici. Dans** The Business of Criticism **(Oxford Univ. Press, 1959, 167 p., 15/), elle a réimprimé les conférences contenues dans sa brochure** The Limits of Literary Criticism **dont nous avons parlé en mai 1957. Elle y a joint trois**

autres études. Son propos général est de se définir à elle-même quel est son but en critique, comment elle entend son métier de critique.

La critique de nos jours, dit-elle, est devenue toujours davantage l'affaire de professionnels. C'était inévitable, au moins dans une certaine mesure. Il s'est créé un sens historique, une psychologie nouvelle, une anthropologie qui nous demandent de considérer l'œuvre d'art par rapport non seulement à son auteur, mais à la civilisation qu'elle exprime. Ne peut-on plus croire qu'avec du goût naturel, quelque expérience de la vie, une connaissance convenable des classiques, et l'habitude de lire beaucoup, on puisse parler utilement de la littérature anglaise?

L'acte premier de la critique est jugement, la décision qu'un écrit a de l'importance et de la valeur pour l'intelligence, pour les sens et l'imagination, pour la conscience morale nourrie d'expérience. Le critique doit aider le lecteur à découvrir cette valeur; non à classer les écrivains par ordre de mérite, opération qui ne peut s'appuyer que sur un absolu et sur des critères objectifs, alors qu'il s'agit de goût. Bien entendu, reconnaître ce qu'on estime être les beautés suppose qu'on met souvent à jour les faiblesses. Mais le rudiment de la critique demeure « la capacité de réagir » et d'élucider « l'importance, la beauté, le sens » d'une œuvre « en termes valables pour d'autres lecteurs ». Réagir, et non appliquer des règles, ce qui serait une besogne vaine et funeste. Se poser en juge (cela est différent, et comment éviter de le faire?), appliquer des exigences élégamment formulées aux produits de la passion et de l'imagination, c'est « s'interdire la réceptivité et le désintéressement qui sont les conditions de l'expérience esthétique ».

Ce qu'on cherche dans l'œuvre d'art est donc une expérience esthétique? Ici l'on n'est pas sûr de bien suivre Miss Gardner. Elle demande au critique de montrer que son mobile fut un appétit de plaisir. Au passage elle fait entre la liberté de la critique subjective et celle de l'interprétation une distinction qui gagnerait à ce qu'on l'explique. Puis, songeant sans doute au Dr I. A. Richards qu'elle nomme un peu plus loin, elle se retourne contre des « tentatives » contemporaines pour traiter l'œuvre d'art en soi et l'expliquer par elle-même. Elle ne se ralliait donc pas à la critique impressionniste? Bien au contraire. « Séparées de leur contexte humain et historique, les œuvres perdent le pouvoir de parler au cœur et à la conscience. »

Voilà qui paraît peu conciliable avec l'idée que, si l'histoire — à commencer par celle du langage — nous aide à comprendre, « la valeur d'un poème ne consiste pas à nous dire comment pensaient et sentaient les gens d'une époque ». Si le sens total d'une œuvre d'art

ne peut faire abstraction de l'histoire, il est « extra-historique » de par sa signification humaine éternelle.

On y voit plus clair. Miss Gardner n'oscille pas, comme on pouvait le croire, entre deux conceptions de la critique; elle les concilie. L'histoire joue son rôle indispensable, mais c'est un rôle auxiliaire : l'œuvre d'art, étant « l'expression et la création d'un esprit et d'une personne, est en définitive irréductible à autre chose qu'à elle-même ». A elle-même humainement, si l'on peut dire, et non rhétoriquement. Miss Gardner rejette la critique exclusivement esthétique, la critique « sous cloche », sans doute parce qu'elle n'apprend rien sur le créateur; elle rejette aussi la critique purement historique. Elle veut que l'œuvre nous renseigne sur la nature humaine. On comprend que lui paraisse hérétique l'impersonnalité d'un poète ou d'un poème.

Comment — on ne nous l'a toujours pas dit — une œuvre d'art ne peut-elle « parler au cœur et à la conscience » faute d'une explication historique? Parce qu'on ne peut communiquer avec « l'esprit d'un individu » sans connaître la biographie et surtout les sources de l'auteur. Exemple : le sens du Rhyme of the Ancient Mariner de Coleridge est enrichi par les recherches de Livingstone Lowes sur les origines de ce poème, auquel il « donne une dimension nouvelle ». Le travail de Lowes illustre aussi « le mécanisme de la faculté poétique ». On ne voit pas comment concilier ce passage avec celui d'une autre conférence où Miss Gardner dit que l'espoir de découvrir ce mécanisme risque d'être vain. A noter que Lowes, dans son extraordinaire travail, reconnaît qu'il faut s'arrêter au seuil de l'acte créateur et se défend de vouloir le franchir.

Miss Gardner conclut sur le propos fondamental de connaître « l'œuvre elle-même », expression qui demande à être précisée et dont la discussion qui précède a pu rendre les contours plus nets. Voilà qui en fin de compte lui permet de tomber d'accord sur les buts du Dr Richards et de la « nouvelle critique » dont elle ne conteste que la méthode et la prétention de se passer de l'histoire.

Fallait-il donc tant insister sur certains flottements au moins apparents de sa pensée? Oui, pour être sûr de la mieux entendre, et parce qu'elle vaut d'être comprise. Ayant déblayé le terrain, l'auteur représente dans d'autres conférences qu'il est possible de connaître, par l'histoire, la nature humaine à un moment du passé (la nature humaine pourrait donc changer? objection de pédant) ; elle y montre par plusieurs interprétations comment elle entend sa mission de critique. « L'œuvre elle-même », c'est par exemple le poème qui résulte des intentions de l'artiste. Il faut savoir les pénétrer, que le créateur ait ou non réussi dans son propos, qu'il ait ou non su en commençant ce qu'il voulait dire. Le jugement sain du critique consiste à recon-

naître la conception qui donne à un poème l'unité de pensée, de sentiment, de rythme, de style. Un abîme nous sépare ici du dogme et de la règle a priori. **C'est voir la critique en honnête homme et l'œuvre d'art en objet de plaisir — plaisir aussi profond et varié qu'il se pourra. C'est nous rappeler au bon sens.**

Jacques Vallette.

The Listener, 11.6.59. — R. J. C. Atkinson, prof. d'archéologie préhistorique à Edimbourg, révèle les recherches récentes faites au célèbre cercle mégalithique de Stonehenge. Il semblerait que ses mises en place et remaniements successifs s'échelonnent entre 2000 et 1400 av. J.-C. D'une fois à l'autre, le dessin a changé. Les premières pierres ont dû faire 350 bons km. avant d'être disposées en double cercle, puis remplacées par d'autres d'origine plus voisine qui formaient un fer à cheval. Dans les deux cas, l'entrée fait face au soleil levant. On nous fait part aussi des hypothèses relatives au levage des mégalithes et à la mise à poste des dalles horizontales des dolmens. On pense, d'après certaines sculptures, que l'ancienne Bretagne dut, vers le XVIe siècle av. J.-C., être en rapports avec Mycènes. Des objets de métal, plus récents, indiqueraient des relations avec des points très variés du continent : Armorique, Allemagne, Bohême, et Grèce encore. Mais on s'interroge toujours sur la destination de Stonehenge.

Harewood, by **R. Buckle** (Derby, Eng. Life, 1959, 28 p.). — Dans une série souvent citée ici, cette monographie décrit avec de nombreuses illustrations la demeure de la Princesse royale et du comte de Harewood dans le Yorkshire. Les vues du parc sont magnifiques. L'intérieur regorge de belles choses, notamment de tableaux de maîtres anciens.

Take Two at Bedtime, by **M. Allingham** (190 p., 2/6). **The Wilder Shores of Love**, by **L. Blanch** (336 p., 3/6). Chac. : Penguin, 1959. — 1. On aura plaisir à lire ces deux nouvelles d'un auteur contemporain dont nous n'avons jamais parlé, et qui est un des maîtres du conte de mystère et d'horreur. 2. Premier livre de Mme Romain Gary, précédemment journaliste connue. Quatre variations sur le thème de la femme aventureuse qui cherche en Orient ou en Afrique une destinée romantique. Ces quatre femmes hors série méritaient qu'on nous les fît connaître (si l'on n'avait pas, toutefois, déjà entendu parler d'Isabelle Eberhardt), et de façon aussi attrayante. 24 ill. h. t.

William Cowper of the Inner Temple, Esq., by **C. Ryskamp** (Cambridge Univ. Press, 1959, 293 p., 30/). — Cowper (1731-1800) est l'un des douze poètes anglais les plus cités. La seconde partie de sa vie est le sujet de travaux nombreux. Tout le monde connaît son caractère doux et sociable, son amitié avec beaucoup d'illustres contemporains, sa destinée rendue tragiquement recluse par la folie qui l'a tourmenté. Il y avait place pour ce nouveau livre qui n'est ni un portrait, ni une étude critique, mais l'histoire de sa vie jusqu'en 1768, celle d'un homme du monde et non d'un écrivain. Car, au regard de son œuvre ultérieure, il ne peut encore s'agir que d'esquisses et de tentatives. C'est une valeur strictement biographique qu'on attachera aux documents inédits (lettres, essais, poèmes, extraits d'une traduction de la *Henriade*) que publie le Dr. Ryskamp, et qui donnent à son livre une substance et une raison d'être non négligeables.

The Lady Came by Night, by **B. Halliday** (London, Barker, 1959, 191 p., 2/6). — Un cadavre et le détective Mike Shayne. Si vous voulez savoir ce que venait faire cette jeune femme la nuit dans cet appartement, vous ne vous ennuyerez pas à l'apprendre par ce livre d'un auteur nommé pour le première fois ici.

Anne Brontë, by **W. Gérin** (Ib., Nelson, 1959, 384 p., 30/). — La dernière des six enfants Brontë, morte à 29 ans

après avoir publié Agnes Grey, l'histoire d'une gouvernante que tout le monde lit encore, et The Tenant of Wildfell Hall, roman qui fit scandale en son temps. Cette nouvelle biographie était nécessaire, car elle corrige beaucoup d'erreurs de fait. Elle présente avec talent le personnage, sa vie, son milieu, son œuvre, qui sont inséparables.

The Cathedrals of France, by **R. P. Howgrave-Graham** (280 p., 35/). **Gothic Europe**, by **H. Busch and B. Lohse** (200 p., 42/). Chac. : Ib., Batsford, 1959. — La France prend place dans la série Batsford des cathédrales nationales, ce dont on se félicite. Après un chapitre d'introduction générale sur les caractères et les principes du bâtiment religieux en France, l'examen se fait par régions. Le moins curieux chapitre n'est pas le dernier, consacré à plusieurs dizaines de cathédrales de moindre importance. Au moins un Français ignorait que Mirepoix, Saint-Papoul et autres lieux eussent jamais été centres de diocèses. L'illustration (121 fig. h. t.) est souvent fort bonne. Elle l'est invariablement dans le livre de plus grand format où plusieurs auteurs ont voulu refléter l'art qui, à une époque, a contribué à donner à l'Europe le sens de la forme, et l'Europe qui, de ce fait, connut dans sa variété locale l'unité de culture. En tête, et en couleurs, une madone à l'église de Jan van Eyck, destinée à symboliser le rôle de la cathédrale dans la vie et dans le monde. Puis 200 photos en pleine page, tirées des richesses des pays d'Europe, et où le nôtre est généreusement présent (évidemment le saint Jean-Baptiste de Chartres n'est pas au portail royal). Ces figures sont commentées au début du livre par H. Domke de façon à les incorporer dans un exposé suivi du développement de l'art gothique, avec logique et avec cohérence. On devra certainement à ce livre de splendides révélations.

Motoring Holidays in Britain, by **C. Trent** (Ib., Foulis, 1959, 248 p., 21/). — Il y a beaucoup à voir outre-Manche en voiture, et agréablement. C. Trent est à consulter sur le sujet. Il ne parle que de routes et d'endroits qu'il connaît. Son guide est conçu comme, pour la France, ceux de G. Pillement : par régions, en suivant des itinéraires. Il a le charme de la précision, de la simplicité, et de 61 photos h. t. prises par lui. Allez-y faire un tour.

Edward Marsh, by **C. Hassall** (Ib., Longmans, 1959, 748 p., 42/). — Le sujet de ce livre ne se définit pas aisément. Le trait le plus général de sa personne et de sa vie aux nombreuses facettes, c'est peut-être son indépendance. D'excellente famille, homme du monde répandu, ami recherché de beaucoup de gens importants, il aima mieux suivre ses préférences que des ambitions temporelles; et d'être intensément quelqu'un ne l'empêcha pas d'être bien des choses intéressantes ni d'exercer de grandes influences. Il fut celui qui voulut rester collaborateur de W. Churchill en 1909 plutôt que faire carrière. L'image ne s'effacera pas de Marsh arrêtant un rhinocéros furieux avec un parapluie rose. C'est lui aussi qui marqua un moment des lettres anglaises de ses anthologies de la poésie géorgienne, lesquelles font partie de l'histoire. Son biographe insiste surtout en définitive sur son rôle littéraire et artistique; sur l'animateur et l'auxiliaire des jeunes poètes et des jeunes peintres, largement généreux sans être riche; sur l'aristocrate de goûts et de culture à la destinée peu convenue, sur l'amateur qui, en restant lui-même, occupe une place indispensable dans son époque. La tâche de le raconter et de le peindre n'était pas facile, avec tant de centres divers : le livre de C. Hassall, outre l'intérêt présenté par l'homme, reste un document essentiel sur cette époque; il enrichit d'un chef-d'œuvre la série des grandes biographies anglaises.

Gissing, by **A. C. Ward** (Ib., Brit. Council and Id., 1959, 43 p., 2/6). — No 111 de « Writers and Their Work ». Gissing (1857-1903), déveinard, mort jeune à la tête d'une œuvre nombreuse, est surtout connu par son roman « The Private Papers of Henry Ryecroft ». S'il eut un maître, ce fut Dickens. La brochure de Ward se partage à peu près également entre la vie et l'œuvre, laquelle est jugée avec originalité. Toutes deux méritent d'être connues.

Plays of the Year 18 (Ib., Elek, 1959, 430 p., 18/). — On regrette

de n'avoir pas suivi plus tôt cette série de pièces de qualité dont on signalait ici naguère le tome précédent. Celui-ci en comprend quatre, récemment représentées, et dont il se pourrait qu'on voie à Paris au moins *The Party* de Jane Arden, dont le succès est dû aux qualités de l'auteur et fut sans doute aidé par Ch. Laughton dans un rôle étrange. Les autres se lisent avec un intérêt soutenu, surtout peut-être la première où l'on assiste à la découverte du traître, dans un conseil d'administration, qui vend une grande affaire à un rival (lequel, effet de surprise *in extremis*, sera magistralement déjoué); et puis les autres aussi, après tout.

The Piebald Standard, by **E. Simon** (Ib., Cassell, 1959, 324 p., 30/). — Deux siècles de puissance, une fin misérable; les éléments d'une tragédie classique et du mystère demeuré sans solution; un nom qui retentit en Europe et en Orient, et qui résume les vertus, les vices, la gloire, la corruption des Croisades. Aujourd'hui, à peine plus qu'un nom, avant mais non après avoir lu le livre passionnant de Miss Simon sur les Templiers. Le sentiment s'est emparé d'eux : furent-ils bons et indûment persécutés, mauvais et châtiés justement? Ce n'est pas ce que l'auteur veut discuter. Avec toutes les séductions d'un style à l'ironie stimulante, elle cherche à découvrir les causes, la forme, le sens qu'on peut donner à l'essor et à la chute de cet ordre énigmatique. Il faut pour cela le décrire dans son époque : d'où une tapisserie d'événements, de vie, d'institutions, d'idées tissée avec un art entraînant. Et la morale? Ni blanc ni noir, mais un phénomène qui suit les lois naturelles de la croissance et du déclin. 24 fig. h. t., d'un intérêt peu familier; 6 plans et cartes.

The Gate to the Sea, by **Bryher** (Ib., Collins, 1959, 126 p., 12/6). — Bryher, romancier d'histoire, s'installe maintenant à Paestum, au IVe siècle av. J.-C., où la prêtresse Harmonia résiste à l'invasion lucanienne et à la désintégration de son peuple. De belles photos hors texte.

Epoch and Artist, by **D. Jones** (Ib., Faber, 1959, 320 p., 25/). — Réaction première : d'où sort-il? que vient-il nous chanter? A le lire, il retient. Catholique et Gallois bien qu'il affirme ne savoir que l'anglais, il intéressera, par ce recueil d'essais classés en 4 sections et toujours originaux, quiconque est curieux de la nature de l'art et de sa situation dans la société moderne. Ses points de vue ne sont pas familiers; par où il élargit et stimule l'esprit. Le connaissant, il vous dira davantage la première fois que vous l'entendrez sur les ondes. Et vous serez prêt à voir ses tableaux.

Edouard Manet, Water-Colours and Pastels, ed. by **K. Martin** (Ib., id., 1959, 88 p., 45/). — Un beau livre de 32 aquarelles et pastels de Manet, remarquablement reproduits en couleurs et en pleine page. Du Louvre, il n'y a que Mme Manet sur son sofa, Isabelle Monnier, le Christ mort avec les anges, l'esquisse pour Lola de Valence. Quel Français connaît, au Cabinet des estampes, les Saltimbanques dans le goût de Daumier? et, à Dijon, le modèle du Bar des Folies-Bergères? Presque tout le reste vient de l'étranger. Des portraits — plusieurs de Mme J. Guillemet; Desboutin, G. Moore, Chabrier, B. Morisot à l'éventail; etc. Des natures mortes et des fleurs également exquises. L'harmonie vert et bleu des *Courses à Longchamp*. On ne peut tout énumérer de ces œuvres heureuses, franches et sans lourdeur, étudiées en 16 grandes pages d'introduction. Le texte comprend encore une chronologie biographique, une bibliographie et, face à chaque reproduction, des explications avec références bibliographiques. Et tout cela est fait à merveille par le directeur des musées de Bavière.

Cambridge and its Colleges, by **E. Vale** (Ib., Methuen, 1959, 257 p., 15/). Très joliment présenté, illustré de 50 photos h. t. et de plans, commode à mettre en poche, ce petit guide de Cambridge est rédigé par un auteur aimable et admirablement informé, non seulement de l'histoire de la ville et des collèges, mais des changements apportés depuis quelques dizaines d'années à sa physionomie par l'extension des bâtiments universitaires. On le recommande cordialement.

Timon of Athens, by **W. Shakespeare** (Ib., Id., 1959). — On en parlera prochainement.

Dictionary of Contemporary History, by S. Burickson (224 p., 30/). **Dictionary of Obsolete English, by R. C. Trench** (287 p., 35/). Ib., P. Owen, 1959. — On a parlé ici d'autres dictionnaires publiés par cette maison. Les deux qui viennent de paraître sont utiles à des titres différents. Leurs dimensions ont imposé aux auteurs des restrictions et des choix quant au nombre et quant à la longueur des articles. L'usage seul peut révéler s'il s'agit de manques vraiment sérieux, mais il n'y paraît pas, et la question ne se pose que pour le premier de ces répertoires, celui d'histoire contemporaine. On y trouve des personnages historiques, des événements, des organisations, de sdocuments variés, même des notions comme les droits de l'homme. Le second volume s'avoue pour un choix de termes actuellement en usage mais dont le sens a changé depuis l'origine : cette évolution ou décomposition de sens est reflétée à chaque article dans des citations dont le choix fait le prix. Sur un millier de passages cités, vingt à peine sont empruntés à des dictionnaires antérieurs, excepté quand il s'agit d'un travail comme celui du vieux Cotgrave qui a pris place dans la littérature. On s'y régale. P. ex., pour « flirt », Cotgrave donne « gadrouillette » (et Dauzat donne pour inconnue l'origine de « vadrouiller » — alors?). Non moins aimable est la préface où l'auteur nous met dans la confidence de son propos, de sa méthode, des ses scrupules.

Art into Life, by F. A. Wilson (Ib., Centaur Press, 1958, 246 p., 30/). — Il existe encore une coupure entre le public et l'art, ou les artistes, d'avant-garde. Or les comprendre, c'est avoir conscience d'un aspect majeur du monde contemporain. Un livre comme celui-ci doit nous aider à franchir le pas. Un homme de métier y cherche à montrer que l'art abstrait, non-figuratif, non-réaliste de notre temps exprime inévitablement un âge industriel et scientifique. On n'est pas obligé de l'aimer. Du moins peut-on voir, entraîné par la bonne humeur et l'humanité de l'auteur, qu'il peut être une occasion de s'enrichir l'esprit et qu'il répond, non moins que celui des époques précédentes, à un besoin de l'espèce. Wilson, remueur d'idées, a beaucoup lu; il cite entre autres notre Focillon. Ses chapitres sont rendus intelligibles et vivants par 67 dessins dans le texte et par 11 reproductions en pleine page, dont plusieurs en couleurs.

Rubens, Selected Drawings, by J. S. Held (Ib., Phaidon, 1959, 2 vol. de 242 et 178 p.). — Il n'existe pas de catalogue critique complet des dessins de Rubens, car on n'est pas encore d'accord sur l'attribution de ceux qu'on a depuis son époque mis sous son nom. J. S. Held tente dans le premier de ces 2 volumes de poser les bases d'un tel catalogue. Depuis des années il cherche des critères d'attribution solides, il étudie les procédés techniques du maître et la place du dessin dans son activité, il essaie de déterminer des dates d'exécution pour mieux connaître l'évolution du style. Le résultat de ces méditations se trouve dans ce premier volume. On comprend à le lire les difficultés exceptionnelles du travail; voir en particulier le premier chapitre sur le problème critique, entre autres les pages de comparaison précise entre Rubens et Van Dyck dessinateurs. Held traite ensuite des types et des techniques de ces dessins; des copies exécutées par Rubens; de son développement comme dessinateur. Une brève conclusion fait ressortir son impersonnalité, qui s'accorde avec la réserve d'un aristocrate nourri de stoïcisme (lumière imprévue pour beaucoup jetée sur un homme qu'on croirait bien différent), ainsi que sa vitalité dans la variété de ses moyens d'expression. Très beau texte, auquel s'ajoute le catalogue critique fort détaillé de 179 pièces dont un sixième sont peu connues, et dont toutes sont de premier ordre. Ces dessins sont reproduits dans le deuxième tome, en pleine page. Si les dimensions ne sont pas toujours celles des originaux, l'auteur a été fort exigeant sur la qualité des reproductions. Il les a divisées autant que possible par genres : 79 esquisses pour des compositions; 60 études de modèles et portraits; 8 paysages; 17 projets de sculptures ou gravures; 15 copies d'après d'autres maîtres ou dessins retouchés par Rubens. On retrouvera pas mal d'œuvres qu'on a pu admirer récemment à Paris, appartenant à l'Albertina, au musée Boymans ou au Louvre. Tout cela semble devoir faire date et donne un

plaisir et une instruction de haute qualité. Aux 179 dessins du deuxième volume s'ajoutent 6 reproductions hors texte, en couleurs, et 62 figures hors texte dans le premier, lequel comprend en outre un index et une liste de travaux consacrés aux dessins de Rubens. — J. V.

LETTRES HELVÉTIQUES

POESIE. — La revue trimestrielle Présence **(Genève et Lausanne) consacra une partie de son numéro de l'été 1958 à la commémoration de Werner Renfer. La destinée de ce poète jurassien, mort à trente-huit ans, en 1936, littéralement étouffé par son milieu — il finit comme unique rédacteur d'une feuille locale de la bourgade de Saint-Imier —, prend, aujourd'hui que la grande percée poétique romande est opérée, valeur de pathétique préfiguration. Dans ce secteur de la Romandie, géographiquement et humainement isolé qu'est le Jura, Renfer fut le premier écrivain qui ait pris au sérieux la poésie. Indifférent aux traditions des lettrés locaux, au romantisme attardé des poètes du dimanche, Renfer rompit avec l'agencement harmonieux des syllabes, l'émotion à fleur de peau, le déguisement et l'enluminure des idées et des bons sentiments, toute cette pseudo-esthétique. Pour lui, la poésie est aventure; les mots, instruments de revendication.**

Voici venir le temps où la nature
aura le courage de traduire nos textes...
elle sèmera nos paroles dans les plaines
il n'y aura plus d'autres fleuves pour abreuver le monde.

Moi je conduis des rivières
j'ouvre les doigts elles coulent à travers
dans la nuit
et tous les oiseaux viennent y boire...

Sorte de poète maudit, objectivement maudit, si je puis dire, et qui résiste à son sort, s'efforçant de le refaire, à l'intérieur. La figure de Renfer présente des traits rimbaldiens. Fils de paysan riche, Renfer entreprend des études d'ingénieur-agronome, mais à vingt-trois ans brise le fil de cette existence qu'on lui prépare : c'est la fuite, avec une jeune fille aimée, le paradis illusoire de l'Ile du Levant, où le couple vit quelques mois dans une solitude à la Robinson. Puis Paris, la misère, l'impossibilité de se faire entendre, la naissance enfin d'un enfant, contraignant à capituler devant la famille : reprise des études, et pour finir, par suite du refus d'une situation qui eût pu devenir brillante mais eût exigé trop de compromissions avec le monde, l'enterrement à Saint-Imier... A ce faible, cet hésitant, atrocement solitaire, la vie refusera le temps, dont sa patience aurait eu besoin, les ami-

tiés et les conseils qui lui eussent facilité la découverte de sa forme. Les trois volumes qu'il laissa constituent un torse, l'ébauche d'un monument dont les grandes lignes se dégagent parmi la rudesse encore brute de la matière. Du moins, autour de cette œuvre isolée, imparfaite, puissante, l'anecdote versifiée apparaissait condamnée, s'effaçait, retombait au néant.

« Jeune Poésie », dont j'ai souvent parlé ici, poursuit un effort digne d'éloges. Sous le titre étrange de AEA (cri, appel?), le poète bernois Urs Oberlin publie un recueil bilingue. Face au texte allemand, l'auteur a donné, en collaboration avec Jean Hercourt, des transpositions françaises : fondées sur une équivalence de « tons » (perçus au niveau des mots-clés et des images), celles-ci constituent moins des traductions que des adaptations rythmiques. « C'est moins sur les mots que sur le rythme que s'identifie véritablement le poème : il est, en effet, et pour reprendre une définition chère à l'auteur, une danse intérieure. » (p. 7) Ces derniers mots définissent bien, en effet, le mouvement de ces pièces courtes, qui sur le prétexte d'une impression, d'un regard, évoquent un élan, ou une retombée, l'essor d'une violence ou d'un amour, saisis à leur source, avant toute différenciation des images brutes, de la mythologie archétypique par où s'exprime initialement l'esprit.

Weiss um den saugenden Mond
steht das Heu. Keine Wege
führen zurück in die leeren
Dörfer.

en français :

Aspiré par la lune
se dresse le foin blanc.
Nul chemin ne revient
des villages vides.

Débris est le troisième recueil que publie Charles Mouchet dans « Jeune Poésie » : proses et vers, « débris » comme l'est tout ce qui tombe, souvenirs et espoirs, pluie et neige, ce grésil de l'âme que l'œil découvre soudain, par un matin d'hiver, recouvrant les formes squelettiques du monde. Les thèmes — si l'on peut désigner de ce mot l'occasion du poème — sont offerts par le monde le plus familier du poète, et d'abord Genève, sa ville. La langue se fait dure, s'ampute elle-même de toute excroissance harmonique, parfois taille dans sa substance, s'enlève un verbe, un sujet : on sent chez Mouchet l'horreur du vêtement qui flotte autour des choses.

« L'ombre montée mouille les murs, frappe les feux, enfin. Pour moi j'ouvre mes veines. »

La tradition moralisante et idyllique, sous une forme renouvelée et mieux adaptée aux exigences de nos rythmes intérieurs, conserve, marginalement, dans la poésie helvétique, une étonnante vitalité : elle s'accorde à l'un des aspects les plus vieillots et pourtant les plus pertinents de l'esprit suisse. Raoul Stephan, Des pipeaux de midi aux cantiques du soir, **est publié par les éditions Labor et Fides (Genève), maison d'inspiration principalement religieuse; Alice Reutiner donne au Speerverlag (Zurich)** Lied im Winde **(« Chant dans le vent »); Christine Abbondio-Kunzle, à l'Aehrenverlag (Affoltern),** Waldleben **(« Vie forestière »).** einst in Arkadien **(« Jadis en Arcadie »), de Norbert (Vorstadtpresse, Bienne) emprunte une figuration classique : dans cette voie, Tarcisio Poma passe franchement à l'adaptation virgilienne : sa** Zanzara, poemeto pastorale **(Cenobio, Lugano) est tirée de la célèbre** Appendix vergiliana. **En Alémanie, les éditions Francke, Britschgi à Sarnen, Viktoria à Berne, publient des plaquettes de poèmes en dialecte local, inspirées par les beautés physiques et morales d'un terroir : A. Streich,** Sunnigs und Schattmigs; **H. Egger,** Heimeligs Obwalde; **K. Uetz,** Erläbts Aemmital. **Les thèmes idylliques s'intériorisent au niveau de la vie familiale chez E. Balmer,** Mümpfeli **(Franke), chez E. Reich,** Mutter ich danke dir **(Arche); de la légende amoureuse, chez U. Belart,** Alles um Liebe **(Feuz, Berne). Toutes ces œuvres frappent — et me gênent — par leur aspect discursif, j'entends par l'attitude qu'elles impliquent, de respect inconsciemment fétichiste envers les apparences des choses : une poésie qui évite de regarder derrière le décor. Le poids d'une longue tradition pèse sur elle. Mais aussi une tentation propre à ce pays la sollicite. La poésie suisse reste ainsi doublement polarisée, et l'une seule de ses tendances est pleinement accordée à l'expérience française : celle que représentaient, dans l'Alémanie de 1958, H. Hiltbrunner,** Spätherbst **(« Automne finissant ») (Fretz und Wasmuth), M. Bolliger,** Ausgeschickte Taube **(« La colombe de l'arche ») (Eirene, Kaussnacht), ou W. Bischof,** Die ungleichen Jahre **(« Les années inégales ») (Artemisverlag, Zurich).**

Paul Zumthor.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

L'ADOPTION EN MESOPOTAMIE ANCIENNE. — BANQUES ET COMMERCE. — CONNAISSANCE ACCRUE DU SUMERIEN. — Une récente affaire, où l'adoption a joué son rôle, a incité à rappeler l'ancienneté de cette pratique et l'on a pu invoquer la coutume romaine. Il est possible de remonter beaucoup plus haut. Le Code de Hammourabi, du XVIII^e siècle avant notre ère, s'impose dans cette revue. Emporté comme trophée lors d'une razzia d'un roi d'Elam, il fut retrouvé à Suse, bien loin de Babylone. Les articles sur l'adoption ont été rédigés avec un soin minutieux, car le manque de postérité était de conséquence. A l'héritier direct revenait d'assurer au défunt les offrandes funéraires, sans quoi l'esprit du mort frustré pouvait prendre rang parmi les esprits revendicateurs et revenir tourmenter les vivants. La conception du « bon mort » n'avait pas cours; il s'agissait par les offrandes d'assurer sa nourriture dans le tombeau et de l'y fixer. Les Sumériens à qui les Babyloniens ont tant emprunté de leur civilisation, avaient nommé le fils aîné, l'héritier : le « brûleur d'huile » (des offrandes funéraires s'entend). Le Code de Hammourabi traite donc de l'adoption; elle a pour but d'assurer à l'adopté les avantages réservés aux autres enfants de la famille; si le père adoptif refuse de le compter comme un des siens, il lui doit une compensation, mais si l'adopté profère la phrase fatidique : « tu n'es pas mon père, tu n'es pas ma mère », il n'est plus de la famille et on lui coupera la langue; s'il retourne chez ses parents naturels, on peut lui arracher un œil. C'est du moins le Code qui le dit, or il est bien plus sévère que les lois hittites et ce qu'on possède des lois sumériennes antérieures, sous le rapport des pénalités possibles.

Or on a découvert, il y a plus d'une trentaine d'années, dans la région de Kerkrouk à un endroit dit Yorgan-Tépé qui fut l'ancienne ville de Nouzi, des tablettes qui parvinrent à Bagdad. E. Chiera, puis M. R. Starr fouillèrent le site, dont on peut restituer l'histoire. A l'époque de la dynastie sémitique d'Agadé (XXV^e siècle), l'onomastique des tablettes indique une population sémitique. Au milieu du II^e millénaire, elle est asianique (non sémitique), et le pays possession du roi de Mitanni. Malgré ces différences raciales successives, la pratique de l'adoption y est en honneur et paraît suivre les règles générales de la période précédente; mais il y a des particularités de droit qui lui sont propres. Les tablettes d'adoption offrent justement les plus curieuses. Le mécanisme en est simple; l'adoption entraîne pour celui qui en est l'objet, le droit à l'héritage comme à l'accoutumée, mais, cette fois, celui-ci fait un don gracieux à son

père adoptif; il lui remet une valeur quelconque en présent. Un acte, contresigné par des témoins est dressé de ce contrat et les infractions entraîneront des sanctions.

On a retrouvé les archives d'un riche banquier et marchand de la ville, Téhip-Tilla, dont on relève l'activité dans des ventes, des prêts, des avances d'argent, des garanties, et dont les contrats représentent des valeurs importantes. Or, Téhip-Tilla devient fils adoptif dans nombre de contrats, parfois dans une famille riche (les valeurs en question le prouvent), parfois chez des gens très peu fortunés, comme l'indique la modicité du présent. Inversement, il adopte dans les mêmes conditions. Ce n'est pas tout, Téhip-Tilla figure aussi dans de multiples contrats d'échange de champs, jardins, maisons, mais, souvent, on remarque que la part la plus faible dans l'échange, est assortie d'une quantité d'orge destinée à rendre l'opération acceptable. Est-ce philanthropie? Pas du tout, ces tablettes sont des témoignages du désir de se soustraire à des dispositions contraignantes, en un mot de tourner la loi résultant à Nouzi d'une situation particulière. Nul doute, d'ailleurs, qu'à Nouzi le pouvoir central y ait mis rapidement bon ordre.

Le Moyen âge, par ses contrats avec l'Orient a appris à connaître bien des usages nouveaux pour notre société, notamment la pratique du fief qui a été si répandue en Occident. C'est la concession faite par le roi ou un seigneur, d'une terre grevée de quelques servitudes, mais transmissible seulement par héritage; elle ne peut être aliénée et revient au donateur si l'individu meurt sans héritier direct ou proche. Cette pratique était constante dans la société asianique, population de base du nord de la Mésopotamie. Les ressources du commerce ont été infinies dans l'Orient ancien. On attribue aux Templiers dont les établissements jalonnaient l'Orient, la propagation de la lettre de change. Pour une période plus haute d'environ vingt-cinq siècles, nous la voyons couramment employée par des grandes firmes marchandes qui exerçaient leur activité à l'est de l'Asie Mineure, dans la région de Kaisarieh (Césarée de Cuppadoce), bien placés, là, pour caravaner vers l'Est ou vers l'Ouest.

On y a découvert les contrats commerciaux d'une communauté assyrienne, installée en territoire asianique et qui alors paraît avoir en mains l'activité commerciale de la région. Lorsqu'il s'agit de former une caravane, le négociant s'adresse à un commis qui recrutera bêtes et gens. Il lui remettra des marchandises destinées à être vendues en route et remplacées au cours du voyage de retour qui se fera dans les mêmes conditions. Le commis rendra alors ses comptes, recevant une part convenue des bénéfices; il aura déjà reçu une somme pour ses dépenses et son entretien jusqu'au jour fixé pour

le départ, somme qui sera diminuée au prorata de son retard à se mettre en route; des correspondants, sur l'itinéraire, avanceront le nécessaire sur le vu de son contrat qui constitue une véritable lettre de change. Tout est prévu, même la juridiction à laquelle on aura recours en cas de contestation.

Pour une époque plus basse, on peut consulter pour la Babylonie les archives de la famille Mourashou qui reflètent les activités commerciales à la fin de l'empire Néo-Babylonien, et pour l'époque perse, celles de la famille des Egibi, nom dans lequel certains linguistes ont pensé retrouver le nom de Jacob; ce serait une famille d'origine sémitique, installée là lors des déportations effectuées par les Babyloniens. Les exilés surent en effet se tailler une place dans la société et beaucoup restèrent quand les souverains perses leur permirent de rentrer en Palestine. Il en fut de même à la fin des Croisades; nombre de Croisés s'étaient intégrés au pays et choisirent de vivre dans le lieu où ils avaient pris racine.

On reconnut, au milieu du siècle dernier, que parmi les tablettes cunéiformes en langue sémitique, assyrien et babylonien dont les déchiffreurs s'étaient rendus maîtres, il y avait quantité d'autres textes de même écriture, mais d'un langage inconnu; heureusement les Assyriens eux-mêmes tirèrent d'affaire les archéologues. Cette langue était celle de l'ancien pays de Sumer situé au sud mésopotamien, le sumérien que les Sémites, Assyriens et Babyloniens avaient conservé comme langue sacrée, comme nous l'avons fait du latin. Pour le faire comprendre, les anciens scribes rédigèrent de véritables dictionnaires où, en face du mot sumérien, se trouve l'équivalent sémitique. On put ainsi se mettre à l'œuvre et F. Thureau-Dangin, de 1884 à 1912 à publié des textes sumériens dont la traduction fait encore autorité. Mais les tablettes retrouvées ne contenaient pas toute la langue, et le traducteur se montra sage en reproduisant le mot sumérien de valeur encore inconnue. Aujourd'hui on a davantage de tablettes-dictionnaires et plus de ressources de contexte (un terme inconnu trouve souvent sa valeur par comparaison dans les textes où on le rencontre), et l'on est devenu plus audacieux. D'abord, on a plus de textes et aussi la ressource des recherches dans les réserves des Musées entre lesquels on avait partagé les tablettes; une partie allait à l'Etat dans lequel on les avait trouvées (en l'espèce la Turquie), une autre allait aux fouilleurs: résultat, une dispersion entre Istanbul et Paris ou Berlin, Londres, Philadelphie. D'où la fréquence de tablettes trouvées en plusieurs morceaux dans plusieurs Musées différents. Leur réunion leur donne toute leur valeur. Depuis, à cette première besogne de récolement se sont attelés pas mal d'archéologues dont M. S. N. Kramer à qui nous devons L'histoire commence

à Sumer (Arthaud) 1957. L'auteur est Américain et son livre a été lancé avec l'ampleur qui sied à son continent, mais il vaut la peine qu'on en parle. Pendant des années le déchiffreur s'est astreint à scruter les réserves des Musées, arrivant ainsi à reconstituer des textes complets. Sumérologue de valeur il a pu aboutir, pour beaucoup, à une traduction complète ou, au moins, à peu près suivie. Bien sûr, tout n'est pas certain et demandera sans doute des retouches, et M. Kramer en est lui-même persuadé, mais ce livre témoigne d'un grand progrès dans la connaissance du Sumérien. C'est une langue difficile; (celles du bloc Asianique, à laquelle appartient le sumérien, étaient déjà considérées comme telles par certains rois d'Assyrie) ; elle saute d'une idée à une autre, empruntant ses comparaisons aux choses les plus diverses, ce qui déroute, mais elle est d'une vigueur incomparable et d'un entrain capable de faire oublier l'incohérence de ses images. C'est le langage d'un peuple dynamique. Que nous sommes loin de la mesure de celui du temps de Hammourali (XVIII° siècle avant notre ère), dont selon l'expression de Thureau-Dangin que je citais plus haut, la précision est telle qu'il n'y a qu'un seul mot français qui puisse équivaloir à un mot sémitique.

Les divers chapitres du livre ouvrent de larges horizons sur la plupart des genres littéraires sumériens. L'épopée, par exemple, dont la « geste » de Gilgamesh, roi demi-divinisé nous est pleinement accessible par une affabulation sémitique retrouvée en grande partie dans la bibliothèque provenant du palais en ruines du roi Assurbanipal (VII° siècle). On connaissait des fragments du poème sumérien qui ont inspiré l'épopée sémitique, mais on voit, maintenant, que le héros a inspiré un cycle comme au Moyen Age, celui de Guillaume d'Orange, entre autres; tous les récits n'ont pas eu même fortune, mais ils ont existé et enrichi le répertoire des conteurs d'alors.

Même chose dans le domaine religieux; on sait que l'enseignement mésopotamien n'était pas didactique; il devait être oral en raison du caractère sacré et révélé de toute science et les « livres » n'étaient que des guides sans explication, en vue du résultat à obtenir. Nous sommes alors en présence des « vies » des divinités dont le fidèle aura à tirer, en conclusion, le caractère, et ceci nous révèle parfois chez les Sumériens l'existence de croyances en des dieux disparus ou de caractère tantôt agrandi, tantôt diminué par la suite. Des récits exalteront l'invention de simples outils, tels que la pioche, d'autres auront recueilli la « sagesse populaire » en proverbes et dictons; l'un d'eux, applicable à ceux qui ne savent pas un mot de leur métier prendra justement son exemple dans le scribat et dira : « Un scribe qui ne sait pas le sumérien, quel genre de scribe est-ce là? » On conçoit sans peine que l'étude du sumérien délaissée jadis

pour le conformisme du sémitique ait maintenant la faveur des jeunes, car il suppose une part d'audace du traducteur qui n'est pas pour leur déplaire; cette facilité n'est qu'une illusion, due à la qualité exceptionnelle de ceux qui y ont réussi.

G. Contenau.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

LE PROBLEME DE L'ALIMENTATION MONDIALE. — L'Académie des Sciences morales et politiques, qui compta jadis parmi ses membres associés étrangers Malthus, père involontaire d'un substantif dépréciatif et parfois même injurieux, a entendu au début de l'année Mme Louise Weiss parler de l'angoissant problème de la surpopulation dans le monde. Quelques mois plus tard, l'Académie d'Agriculture, avec une communication très remarquée de M. Louis Estrangin, abordait le même problème sur un plan positif et même technique, celui de l'alimentation mondiale.

On estime, selon le conférencier, que les subsistances du globe présentent actuellement un déficit d'environ 10 %. Au début du siècle, le milliard et demi d'êtres humains que comptait la terre produisait à peu près à sa suffisance. Avant la dernière guerre, les deux milliards d'individus se trouvaient déjà devant un déficit de 8 %. Aujourd'hui, 2 milliards 800 millions d'êtres souffriraient, dans leur ensemble, d'un déficit plus grand qu'il y a vingt ans. Les chiffres globaux ne donnent d'ailleurs qu'une image très infidèle de la réalité. tant sont grandes les différences entre peuples et individus.

Un problème se pose, qui consiste à deviner les traits du proche avenir et à mesurer, le moins mal possible, les moyens dont dispose l'humanité pour accroître les subsistances à la vitesse requise par les besoins, cela, en se dégageant des conceptions routinières, et en prenant clairement et courageusement conscience qu'on est entré dans une phase absolument nouvelle de son histoire.

Au début du siècle, en effet, elle s'accroissait chaque année de 10 millions d'êtres. C'est maintenant de 50 millions, et l'O.N.U. vient de corriger ses prévisions de 1954 : dans vingt ans, il y aura sur la terre un milliard d'hommes de plus...

Ceux qui répugnent à regarder en face les réalités ou à tirer des conclusions correctes de prémisses claires, essaient d'éluder le problème en espérant des surprises heureuses. Ils font confiance aux ressources inexploitées de la terre nourricière (ou de la mer, ou même

d'autres astres où refleurirait le colonialisme), ainsi qu'aux progrès indéfinis de la science.

Notons que les chiffres ci-dessus ont été établis dans l'hypothèse lénifiante d'une baisse de la fécondité dans les pays dits « sous-développés ». Or, c'est exactement le contraire qui se produit (l'on y reviendra tout à l'heure) et c'est dans le sens opposé à ce qui est escompté que pourrait se produire la surprise, en raison des progrès possibles de la médecine abaissant encore le taux de la mortalité.

Ce qui est certain, en tous cas, c'est que les besoins à satisfaire par individu tendront à croître sans cesse, ajoutant cette exigence aux effets de la croissance démographique. Car tout conduit à une aspiration irrépressible vers un niveau de vie meilleur et cela a une vitesse accélérée, en même temps que vers une homogénéité de plus en plus grande des niveaux de vie à travers le monde.

La même O.N.U., dont les calculs s'accommodent de correctifs qui vont du simple au double, ou au triple, évaluant le nombre d'hommes que la terre pourrait nourrir, dans les conditions actuelles, parle de 5 à 16 milliards d'individus. Des estimations techniques plus sérieuses s'en tiennent à 5 ou 8 milliards. L'important, c'est le taux de croissance durant les prochaines années, pour lesquelles sont connues avec précision les conditions démographiques, politiques ou scientifiques. M. Estrangin estime que, pour compenser la seule croissance démographique, il faudrait une augmentation annuelle des subsistances de l'ordre de 2 %. Pour permettre un léger progrès en calories dans les secteurs sous-alimentés, il faudrait une augmentation globale de 1 à 2 %. Enfin, pour améliorer les rations carencées, il conviendrait d'élever de 4 à 5 % par an les rations protéiques des mal alimentés. De sorte que pour procurer à chacun des hommes de demain un très lent progrès de leur ration alimentaire, c'est une augmentation annuelle des productions végétales alimentaires de 5 à 6 % qui apparaît nécessaire. Or, depuis vingt ans, malgré certains progrès de la production fort sensibles, ce taux, en fait, n'a pas dépassé de beaucoup 1 %, ce qui correspond à peine à la croissance démographique. L'on a donc pris, chaque année, plus de retard à pouvoir résoudre le problème.

C'est qu'en effet les conditions humaines, financières et techniques se liguent pour rendre très difficile, très lente et très coûteuse cette augmentation des subsistances. On avance que 600 à 800 millions d'hectares sont encore disponibles pour la culture; mais d'abord l'érosion et « l'urbanisation » agissent en sens inverse. D'autre part, il faut tenir compte du coût des défrichements, de la très médiocre valeur de certains sols (en Sibérie, au Brésil, en Afrique notamment), de l'insuffisance de l'irrigation possible, de la lente diffusion des progrès techniques, de l'attachement des autochtones aux routines, ou de leur apathie naturelle, etc., etc.

Et puis, l'expansion démographique impose aux peuples les plus développés, aux « repus », d'énormes dépenses pour maintenir seulement leur propre niveau de vie, obligés qu'ils sont de loger, de nourrir, d'instruire leurs excédents de populations. Sans doute est-il généreux de les convier à s'unir pour venir en aide aux mal nantis, mais il s'agit d'une proposition assez utopique et d'un palliatif tant que la population du globe progressera à une vitesse constamment accélérée.

A ces considérations générales sur l'augmentation possible des subsistances, un spécialiste de la mise en valeur des sols, M. Aubert, a apporté des confirmations d'ordre technique sur ce qu'on peut espérer des défrichements, qui dépendent de la qualité des sols, de la pluviosité, des possibilités d'irrigation (ou au contraire du drainage), et de la mécanisation de l'agriculture. Il est sage en cette matière de se tenir à égale distance du pessimisme absolu et de l'optimisme béat.

Membre de l'Académie des Sciences et de celle de Médecine, M. Bressou, ancien président de l'Académie d'Agriculture, a fait observer à son tour que les peuples les moins alimentés sont naturellement ceux où la nature a été le plus profondément maltraitée, mais que ce sont aussi ceux qui se reproduisent avec la plus grande activité, contrairement à ce qu'on suppose. Ce serait, selon lui, parce que la misère physiologique entraîne une déficience organique, et que certains organes, qui sont chargés de moyens de régulation des hormones, arrivent à ne pas régler les hormones génitales.

Sur les possibilités de l'augmentation des subsistances il a cité l'opinion de deux de ses confrères de l'Académie de Médecine, deux diététiciens, qui, redoutant à juste titre, une carence de l'agriculture, proposent une alimentation industrielle, avec du sucre produit à partir de l'oxydation de la cellulose, et de la graisse obtenue à partir des sous-produits du pétrole.

Le biologiste Chouard, professeur à la Sorbonne, n'avait-il pas, naguère vanté les algues pour l'apport considérable qu'elles pourraient faire à l'alimentation humaine?

Le problème des succédanés est donc posé. Il a même trouvé quelques solutions, puisque l'on a fait, pendant la guerre, un sucre, un peu cher, en partant de la cellulose, et que l'on a essayé en Allemagne des graisses industrielles sur les prisonniers et les déportés, dont on a prétendu d'ailleurs, qu'elles étaient cancérigènes. Quoi qu'il en soit M. Bressou imagine difficilement l'humanité dans une vingtaine d'années — car c'est le délai fatal — privée d'espaces verts, logée dans des cages à lapins de béton et réduite à une alimentation de pure synthèse.

Quant à M. Roger Heim, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, préoccupé depuis longtemps de ces angoissants problèmes, il s'est féli-

cité d'un débat qui, a-t-il dit, n'aurait pas été possible il y a dix ans (ce qui n'est pas à l'honneur d'un monde imprévoyant ou timoré). Il s'est réjoui qu'un esprit comme M. Alfred Sauvy se soit rallié dans une récente interview à la thèse pessimiste qui est celle de tous les membres de l'Académie d'Agriculture, les mieux placés pour parler du problème des subsistances. Et il a conclu en disant qu'il faudra bien, et sans tarder encore, que certains pays se décident « en dehors de toute incidence religieuse » à considérer la question de la limitation des naissances qui se pose de façon évidente et pressante.

Sur l'utopie de l'aide en commun aux pays sous-développés, il a déclaré en propres termes : « Voyez ce qui se passe en Amérique. Le paysan ne marche plus pour produire des surplus permettant de nourrir des pays comme l'Inde. Ce pays exige, chaque année, que le problème des surplus soit lié au rapport entre l'état de sous-développement et l'ascension démographique! »

Pour donner à cette prétention toute sa valeur, il faut se rappeler que les Hindous (ou les Indiens, comme on dit maintenant), croyant à la métempsychose, se laissent mourir de faim à côté de leur bétail étique dans la crainte de manger par malchance un de leurs parents réincarné. Si l'aide aux affamés doit avoir pour condition le libre choix du menu par ceux-ci, la question se complique bigrement, car d'autres préfèrent le blé aux pommes de terre qu'ils ne savent pas accommoder.

Tout serait-il fait dans les très prochaines années pour mettre en valeur sur notre terre ce qui s'y prête, que le problème ne serait pas résolu : l'écart entre la production et la progression de la population ne pourra jamais être rattrapé.

Qu'on y pense.

Robert Laulan.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

QUERELLES DE VILLAGE A LA FIN DU XV[e] SIECLE. — Fondée en 1871, la Société des Archives historiques du Poitou se proposait essentiellement pour tâche de publier des textes intéressant cette province. La publication récente du 56[e] volume de cette société prouve qu'en dépit de deux guerres mondiales, elle a poursuivi avec succès son dessein.

Parmi les textes qui s'offraient au choix des animateurs de la société se trouvaient naturellement des documents des Archives nationales. Dès 1881, un érudit poitevin, Paul Guérin, inscrivait dans le

programme l'édition des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la Chancellerie de France des origines de ces registres à la mort de Louis XII. C'est le tome XIV de ce recueil qui vient de paraître. Œuvre du comte Léonce Célier, inspecteur général honoraire des Archives de France, il embrasse la période qui s'étend de 1486 à 1502.

Les registres de chancellerie des dernières années de Charles VIII et ceux de Louis XII, observe l'auteur dans l'Avant-Propos, contiennent des actes concernant presque exclusivement les particuliers. Ce sont pour la grande majorité, des lettres de rémission. On sait qu'on donne ce nom aux lettres de grâce accordées par le souverain pour des peines encourues à la suite d'un crime. Le plus souvent, ce crime, notre procédure actuelle l'appellerait : « coups et blessures ayant entraîné la mort sans l'intention de la donner ». Mais le droit pénal était impitoyable à la fin du Moyen âge. L'auteur de ces crimes risquait la condamnation capitale. Souvent, en conséquence, il s'enfuyait jusqu'à ce que ses parents et ses amis aient obtenu des lettres de rémission en sa faveur.

Pour banales qu'elles puissent paraître, ces lettres sont donc en réalité extrêmement précieuses. Elles nous introduisent dans la vie quotidienne des gens, nous font connaître les événements qui troublent leur existence. Elles intéressent aussi bien le folklore que les fêtes locales, les métiers, les jeux, les discordes au village. Quelques exemples précis, choisis au hasard dans le recueil de M. Celier, permettront d'en mieux saisir le prix.

En janvier 1493, une querelle éclate entre deux frères qui se font les défenseurs improvisés d'une fille de mauvaise vie que deux prêtres voulaient « mener en quelque lieu » avec l'aide d'un garçon du nom de Pochard. La dispute s'envenime. Pochard bat et blesse un des deux frères. L'autre saisit son arbalète, tire et tue l'assaillant. Après quoi, les deux hommes s'esquivent et n'ont plus qu'à attendre le pardon que le roi ne tarde pas à leur accorder.

Voici maintenant un récit qui semble un véritable conte de terroir comme se plaisait à en recueillir le regretté Henri Pourrat. Il y avait une fois un homme veuf qui avait eu trois fils de sa première femme, et une veuve qui avait eu trois filles de son premier mari. Tous deux se remarièrent ensemble et estimèrent bientôt que rien ne serait plus profitable au patrimoine commun que d'unir les trois fils avec les trois filles : ainsi les héritages ne sortiraient pas de la famille. Seulement, les filles avaient été confiées, selon la coutume, à un oncle, frère de leur père défunt. Un beau jour leur mère, accompagnée de son second époux, vient les chercher. Avec l'aide de quelques bons compagnons (et de solides bâtons), on arrive à minuit chez l'oncle Jean : « Jean,

je suis venue quérir mes filles pour les marier, vous les avez assez longtemps gardées loin de moi. »

L'oncle répond que les filles se marieraient bien toutes seules. Il ouvre cependant. Les filles étaient couchées — toutes trois — dans le même lit.

« Mes filles, reprend la mère, il faut que vous veniez avec moi. Levez-vous. Je vous veux marier. »

Rares sont les filles qui résistent à une telle proposition. Elles se lèvent, enfourchent des juments et s'éloignent avec la troupe. A quelques lieues, un envoyé rejoint le groupe : « Arrêtez-vous, par Monseigneur, vous n'avez pas le droit de dérober ces filles. »

— Mais ce sont mes enfants, crie la mère.

Surgit l'oncle qui s'était remis de son émotion. Bataille rangée. L'oncle est blessé à l'épaule et n'ayant pas fait panser sa blessure meurt au bout de vingt-six jours. Le coupable est conduit en prison, mais le roi lui accorde lettre de rémission. Les trois filles épousèrent-elles, pour finir, les trois garçons qu'on leur destinait? Le document ne le dit pas.

Evoquons maintenant une scène qui aurait enchanté Rabelais. Au mois d'août, il fait chaud en Poitou. Après la conclusion d'un marché, les paysans s'en vont, suivant l'usage, trinquer à l'auberge. On rencontre en route quelques compagnons et c'est à qui paiera la tournée. L'aubergiste apporte des verres et une retombe, sorte de récipient arrondi qui échoit à Jean Poupart. Celui-ci n'est pas content, peut-être avait-il trop abusé déjà du jus de la treille. Il saisit la retombe, la lance contre le mur où elle se brise. Fureur de l'aubergiste qui traite Poupart d'ivrogne et de paillard, ajoutant que « partout où il allait, il n'y avait âne en foire que lui ». Des injures on passe aux coups. Poupart sort un petit couteau à trancher le pain et en frappe son adversaire à la cuisse. L'aubergiste en meurt tôt après, la plaie s'étant envenimée. Mais comme Poupart était un pauvre homme chargé de femme et d'enfants, le roi lui fait grâce.

Durant l'hiver, on s'assemble pour jouer aux boules, la distraction favorite des gens de Poitou et d'Anjou. Il arrive que la partie s'achève, là encore, en querelle. C'est ainsi qu'en 1495, Colin Faucon et Jacques des Roches se disputèrent au sujet d'un point contesté. Jacques ayant bousculé Colin, celui-ci le frappa d'un coup de son billard « sans avoir l'intention de le blesser ». Le coup devait néanmoins être un peu rude, Jacques mourut six jours plus tard et Colin fut mis en prison. Six semaines après, Charles VIII accordait grâce au prévenu.

On pourrait multiplier ces exemples. Pour érudite et austère qu'elle puisse paraître, cette publication est pleine de saveur. On y découvre

ces mille petits faits de la vie quotidienne, sur laquelle — pour une période déjà ancienne — nous sommes souvent fort mal renseignés.

LA BIBLIOTHEQUE DE GUSTAVE FLAUBERT. — Après la mort de Gustave Flaubert, le notaire chargé de régler la succession, Me Bidault, de Rouen, dressa l'inventaire des livres de l'écrivain. Un clerc de l'étude prit une copie sommaire du document et la communiqua à un chroniqueur du *Journal de Rouen* qui la publia le 28 décembre 1902 sous le titre « la Bibliothèque de Flaubert ». Ce chroniqueur, Georges Dubosc, reprit plus tard cet article et l'introduisit dans un livre d'études documentaires sur Corneille, Flaubert et Maupassant qui parut à Rouen en 1917. Mais en réalité, la copie n'était pas complète. Aussi M. René Rouault de La Vigne, dont on connaît les excellents travaux sur la Normandie, a-t-il jugé qu'il serait intéressant de donner une publication intégrale de cet inventaire qui a le mérite de nous restituer une image exacte de la bibliothèque, les livres étant énumérés dans l'ordre même où ils étaient placés sur les rayons par Flaubert, ordre... ou désordre, Flaubert, selon la juste réflexion de l'auteur, ayant été plus préoccupé, semble-t-il, « de caser une masse assez considérable de volumes que d'organiser un placement qui eût à tout le moins, rapproché les uns des autres les différents titres d'un même auteur ». Cette étude, pleine de suc, de M. Rouault de La Vigne, a été publiée dans la *Revue des Sociétés savantes de Haute-Normandie*.

On sait ce qu'il est advenu des livres de Flaubert. Avec les meubles qui les contenaient, ils avaient été légués par Mme Franklin Grout, sa nièce, à Louis Bertrand, l'académicien, qui les installa à Antibes dans une villa de la testatrice. En 1936, Louis Bertrand céda livres et meubles contre une rente viagère de neuf mille francs à l'Académie française qui lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort survenue le 6 décembre 1941.

En 1944, au moment du débarquement des Alliés, les livres furent transportés au musée d'Antibes. Le dessein de l'Académie française eût été de remettre les livres à Croisset, mais le célèbre pavillon au bord de l'eau, qui seul subsistait, était trop encombré pour recevoir cet ensemble. C'est alors qu'un érudit flaubertiste, M. Edmond Ledoux, suggéra à la municipalité de Canteleu, commune sur le territoire de laquelle le pavillon de Croisset est situé, d'en solliciter le dépôt à la mairie de cette commune. Ce qui fut fait, et les bibliothèques de Flaubert ont été reconstituées en suivant, dans la mesure du possible, l'ordre de l'inventaire.

Il faut bien reconnaître que cet ordre est assez déconcertant. Comme il arrive souvent, Flaubert n'avait pas eu sans doute le temps de

ranger les ouvrages de sa bibliothèque d'une façon méthodique : et c'est pourquoi l'on trouve les œuvres de Zola dans une des petites bibliothèques, d'autres œuvres du même auteur dans la grande. La chaleur des dédicaces marque le progrès des relations. On passe de l'hommage affectueux à la grosse poignée de main, du cher maître au grand ami. Parmi les contemporains, Catulle Mendès et les Goncourt voisinent à côté de Feydeau (que le notaire écrit Feudof) et Tourgueneff à côté du pauvre Aloysius Bertrand. Naturellement tout Victor Hugo est là, en 56 volumes reliés et Baudelaire, et Louise Colet et Leconte de Lisle. Chateaubriand est à part dans la chambre de M. Commanville à côté de celle de Flaubert. Mais il y a une autre édition en 28 volumes dans la grande bibliothèque.

Beaucoup d'auteurs latins et dans le texte, et en éditions reliées du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle. Horace, Tacite, Plaute accompagnent les vingt-cinq volumes de Plutarque; Sénèque et Virgile sont dans la grande bibliothèque, avec Suétone et Homère. On trouve même l'abbé Migne, la Bible en plusieurs éditions (et naturellement celle de Sacy en douze volumes, de l'Imprimerie de Monsieur avec les gravures de Marillier).

Un écrivain a besoin de dictionnaires. Ceux-ci sont nombreux : il y a le Littré, le Dictionnaire de l'Académie française (en deux volumes), le Quicherat et le dictionnaire français-grec d'Ozanne, le Moreri en 8 volumes, le Dictionnaire Universel des sciences et des arts et, naturellement, la Biographie Universelle de Michaud en 83 volumes, enfin les manuels Roret relégués, avec les Oraisons funèbres de Bossuet, dans le corridor.

Les ouvrages d'auteurs étrangers (en traduction) sont en nombre assez considérable. Il y a plusieurs Shakespeare, Dante, Schiller, Heine. Les œuvres de Tourgueneff sont habituellement ornées d'affectueuses dédicaces : « A l'ami Flaubert, son vieux fidèle. » On trouve aussi Edgar Poë (dans la traduction de Baudelaire) et Goethe, en diverses traductions, Le Tasse, Cervantès, Walter Scott, James Bruce (Voyages en Afrique, traduits de l'anglais en 1791).

Quelques ouvrages assez singuliers : l'histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, en sept volumes; l'art de connaître les hommes par la physionomie, de Lavater, en dix volumes; le musée de la Caricature en France, etc...

Le notaire chargé d'estimer la bibliothèque ne se livra pas à des évaluations excessives. L'ensemble des 1.184 livres atteignit 1.610 francs (environ quatre cent mille francs papier). Mais la mention la plus savoureuse est sans doute celle qui termine l'inventaire. Après avoir énuméré les divers manuscrits des œuvres de Flaubert, trouvés dans le cabinet de travail, l'honorable tabellion ajoute : « Ces

dits ouvrages sont portés ici pour mémoire, vu l'impossibilité de leur donner une estimation actuellement. »

Quand on sait à quel prix ces manuscrits, quand ils passent en vente publique, sont vendus, on ne peut s'empêcher d'admirer la prudence du notaire Bidault en 1880.

Jacques Levron.

GAZETTE

Savin ou l'art contre-poids.

J'ai à peine eu le temps de jeter un coup d'œil dans l'atelier que Savin habite que son occupant m'en explique le pourquoi et le comment.

Il y aurait pourtant beaucoup à dire de cet atelier. Des meubles disparates (près de la fenêtre, une selle de sculpteur, deux vieux fauteuils, une table, des bibliothèques) ; aux murs, des toiles et des dessins. Le tout disposé d'une manière moins concertée que fonctionnelle. Je veux dire que ces objets révèlent l'humeur et l'activité d'esprit. C'est du débourrage intellectuel et spirituel devenu concret. Savin, en manches de chemises, se promène là au milieu comme dans un terrier qu'il aurait creusé et aménagé de sa main, qu'il aurait agrandi et moulé de l'arrière-train et des coudes. Il m'explique :

— Oui, entre deux cours (Savin est professeur de philo au lycée Louis-le-Grand), entre deux livres, je fais un peu de peinture. L'organe a créé la fonction. J'ai loué cet atelier par hasard en 1939. Des amis m'ont apporté des boîtes de couleurs, et voilà... Jusqu'alors, je peignais en quelque sorte par délégation. L'ami qui fume sa pipe — vous vous souvenez? — dans l'I n g r e s, d'Alain, eh bien, c'est moi. (Savin a grandi et s'est formé à l'ombre de l'auteur des P r o p o s.) C'est agréable, pour un philosophe, la peinture. Ça arrête le discours. L'état du professeur qui vient de parler deux heures est épouvantable : il continue de parler. Et quand j'écris, je continue d'écrire en rêve...

— Vous ne rêvez pas que vous peignez?

— Jamais. La peinture est une sagesse... Un art sans scrupules : on jubile d'avoir fait du mauvais travail... Cela n'empêche pas qu'elle fatigue le cerveau. Vinci l'a dit : une chose mentale.

Petit et ramassé, Savin a un visage tout en bouillonnements contenus. Suite d'arceaux vers le haut : double demi-cercle des lunettes rondes que répètent les sourcils très relevés et la ligne d'implantation des cheveux. Comme des ondes concentriques sur l'eau. Et le caillou

qui a provoqué ce trouble, ce serait la bouche : lèvre supérieure proéminente avec deux dents par dessous où les consonnes viennent se heurter. Les mots sortent de là comme chassés à coups de bourrades et ponctués d'onomatopées dont Savin possède un grand choix. Je ne saurais comment les orthographier. Bref, son débit a du corps.

— J'étais venu pour vous interroger sur votre livre à paraître au Mercure de France.

— Le Prince trop beau. C'est un conte. Un conte très développé. D'habitude, le conte se réduit aux proportions d'une nouvelle. Je me suis amusé à en écrire un qui ait les dimensions du roman. Quoique les romans, tout au moins ceux que je fais, n'aient tout simplement pas de dimensions. Ça grouille, ça foisonne. Voyez La Folie que je suis en train d'écrire — il est en train depuis trois ans — plus je le termine, plus il prolifère. Il n'y a rien de plus déprimant que d'avoir à quitter ses personnages. Par exemple, j'en ai un, une concierge... C'est un puits sans fond, une concierge! Quand j'ai eu achevé Le Verseau j'ai passé de bien mauvais jours.

Mais le conte, c'est différent. Les moyens mis en œuvre, il me semble que je les ai empruntés à la musique et au spectacle. Entre les voix alternées des dialogues, j'ai introduit le décor, le paysage : le théâtre et les sons, quoi! Dans le roman, le personnage traîne après lui toutes ses manières de voir, ses « dieux ». De même dans le conte, le fantastique se dégage du personnage réel.

Autre chose. J'ai cédé au plaisir d'inventer un mythe. Le mythe est d'une nature toute autre que l'allégorie. Je ne suis pas allé de l'idée à la représentation de l'idée. Non. Le canevas m'était donné. — On trouve des canevas partout, dans les livres, dans les conversations. — Mon travail, c'était de lui trouver un sens. Plutôt d'y insérer mes rêveries personnelles. J'ai adopté un point de vue de lecteur devant qui le mythe se déroule de lui-même, tout en restant obscur.

Comme je demande à Savin de préciser la signification de son conte, (l'interviewer est toujours bêtement exigeant) le voilà qui se lance dans un résumé où l'essentiel et le détail se mêlent, où tout va de soi, alors qu'à moi qui écoute et qui ai peine à suivre, parce je n'ai pas encore lu le livre, tout me paraît bizarre et désordonné.

Il me semble qu'il y aurait quelque chose à tirer de la façon qu'ont les auteurs de parler de leur œuvre. J'aperçois deux types d'écrivains. Les uns adoptent un point de vue de critique. En deux coups de cuiller à pot, ils vous ont livré le secret de leur ouvrage. On a compris, on n'a plus envie de lire le livre. Mauvais cela. Les autres adoptent un point de vue de lecteur qui, bien qu'ils le soient d'eux-mêmes, est aussi fragmentaire, inattentif, passionné que le point de vue d'un vrai lecteur. Excellent. On se dit qu'en lisant le livre, on y

découvrira ce que l'écrivain n'a fait que vous suggérer... ou, qui sait, peut-être même autre chose. Un bon roman (ou un bon conte) ne se résume pas. Je crois que cette phrase est précisément d'Alain.

Cependant, je reprends pied au moment où Savin me raconte :

— J'en ai vu défiler des gosses. Eh bien, j'ai l'impression qu'il en existe deux sortes. Il y a ceux qui ne pensent qu'à devenir grands, qui se déguisent, qui se griment, qui viennent vous trouver pour vous demander : « Qu'est-ce qu'il faut faire, Monsieur, pour être quelqu'un sur la place de Paris? » Et puis il y a ceux qui vont vers l'âge adulte en se disant : « Quelle horreur! » Mon Prince est de cette seconde catégorie.

Remarquez que j'ai tout de même fini par rendre ce Prince heureux. Pourquoi? Parce que c'est plus triste (ici, une onomatopée). J'ai écrit le grand cortège final dans l'esprit du presto qui termine le concerto de Ravel. Une énorme blague cérémonieuse. Je me suis aussi permis, tout au long du récit, le luxe tocard et de mauvais goût des refrains et des allitérations. Pour autant, cela n'a pas rendu mon conte plus gai. Le roman déclanche en moi une jubilation incomparable. Le conte, non. Je le sens triste comme la musique. Du sublime triste. Du hiératique. La solennité de la scène.

— Vous usez d'une technique d'écriture différente?

— Dans le roman, je me laisse aller à la fougue. Je m'autorise l'empâtement. Dans le conte, je suis attentif au raccourci, à la pureté de la ligne. Mais je ne pratique pas les ratures classiques. Je refais la page en conservant ce qui m'avait plu dans la première rédaction. Si vous voulez, le procédé de décalque que Degas utilisait.

Silence. J'ai le temps de songer que s'il me fallait définir Savin par le mot qu'il prononce le plus souvent, je citerais « jubiler » et « jubilation ». Un cerveau qui bout dans la joie. Au bout d'un instant, mon interlocuteur passe de lui-même à un autre sujet :

— Le problème pour un professeur et un philosophe, c'est de ne pas devenir un idéologue. C'est pourquoi je ne considère pas les arts comme une distraction, mais comme un contre-poids. Vous m'objecterez que je pourrais le trouver aussi dans ce qu'on appelle l'action. Mais réfléchissez. L'action politique, tout au moins pour moi, ce serait encore parlottes et discours. Ah, si l'action consistait à avoir la responsabilité des poubelles du quartier! Ou bien l'action morale? Mais la morale mène à la rebellion contre l'immoralité des autres. Tandis que la recherche du beau...

(Je n'ai pas de mémoire. Si bien que je viens de chercher maintenant la citation d'Alain que j'aurais pu glisser dans la conversation : « Qui ne dompte que des idées ne dompte rien; de là vient qu'en toute chose le beau achève le vrai. »)

— ... Quand je presse sur un tube, la peinture en sort. Il faut rattraper cette matière, la manier, en faire quelque chose. Alain, lui, cultivait son jardin. Vous avez déjà senti l'odeur d'un jardin le soir, au moment où l'on vient de finir de l'arroser? Un jardin derrière sa maison, admirable!

Nous y voici : Alain. Nous y sommes arrivés tout naturellement, et par un biais, ce qui me paraît être la meilleure méthode. Pour une fois prudent et discret, je me retiens de poser des questions. Savin de lui-même met les choses au point.

— Parler d'Alain? Faire un cours sur Alain? Impossible. Je ne puis être à son égard que dans la situation du moutard-futur peintre qui a longtemps préparé les couleurs chez un grand maître. Il continue, il remplace... tant bien que mal. Il n'y a pas imitation, mais filiation. Comme l'officier d'aujourd'hui qui n'imite pas la bravoure de Bayard, mais qui essaye de remplir la même fonction.

En effet, depuis le début de notre entretien, Alain était là, au détour d'une phrase, dans une transition. Le miracle de sa pensée, je le remarque de plus en plus autour de moi chez nombre d'écrivains d'aujourd'hui, c'est qu'elle soit dans mille pensées qu'au premier abord nous croyons être de notre crû. Trahison fidèle. On s'imagine continuer et on recommence avec lui.

Savin tient à préciser un dernier point :

— Vous voyez que je ne suis guère fait pour une époque a-littéraire.

— Votre opinion sur les a-littérateurs?

Savin se lève, et, en manière de boutade :

— Ils se sont tellement ennuyés à la messe que maintenant ils crachent dans les bénitiers. Pour nous, serviteurs de la culture, cela n'est guère à notre honneur...

Ici, une onomatopée encore plus difficile à transcrire que les autres.

Georges Piroué.

« Pas de grands gestes ni de cris... »

De M. Francis Aumaire, qui vient de lire *Acteur et Témoin* de Henri Calet, nous recevons les réflexions suivantes, que nous nous faisons un plaisir d'insérer ici :

« Il y a le grand monde. Monde aisé, à l'aise; Monde cossu, moelleux, capitonné, où tout est élégance et confort — pardon! « relax » —, où l'air même qu'on respire a quelque chose de luxueux. Monde où la femme, partageant son temps entre une expo-

sition, un thé, un essayage et, bien sûr, les bonnes œuvres, n'a pas une seconde à elle et se dit chaque soir, le plus sincèrement du monde, absolument morte de fatigue. Et puis il y a ceux d'en-bas, petit monde de condition modeste. L'homme, sur un quai de métro, un peu voûté par sa journée de travail, qui déplie son journal et lit cette information titrée sur cinq colonnes : « Le scandale des chenilles de half-tracks ou comment gagner un milliard avec un million. » Il lit cela sans révolte; ou du moins, son indignation ne dure pas : la rame arrive.

J'ai sous les yeux une photo d'Henri Calet. Sans doute un agrandissement d'une de ces petites photos d'identité, prises à la sauvette, par demi-douzaine, sur lesquelles on refuse de se reconnaître. Une tête tirée à des millions d'exemplaires, matin et soir, à longueur de semaine. La tête anonyme des heures d'affluence. Cette photo, pour qui ne connaissait Calet que de vue, donne de lui une image exacte. Mais il faut dépasser l'apparence. Derrière ce personnage à la douanier Rousseau, il y a l'homme, les « sourires blessés ». Je crois pourtant cette image nécessaire. La misère est commune à beaucoup, et tenace. On peut, bien sûr, l'avoir connue et s'être sorti d'embarras, mais on ne peut guère s'en libérer au point de l'oublier. Il en reste toujours une certaine mélancolie. Un sourire qui se crispe sur une odeur de taudis ou le parfum d'une femme qui sent « rudement bon marché ». Si Calet a pu surmonter les difficultés de l'existence, auxquelles ils s'était heurté de bonne heure, il a su le faire sans les désavouer ni rien en trahir. Il a même tenu à se prononcer « Contre l'Oubli ».

Calet le doux-amer, a-t-on dit, plus souvent amer que doux. Amer sans méchanceté, en défense contre sa solitude. En justification, aussi. Et parce que « la fraîcheur d'âme ne résiste pas à la fraîcheur des semelles qui prennent l'eau ». Calet voyageur n'a pas été mieux pourvu. Il n'est pas étonnant que ses livres s'en soient ressentis. Mais, en même temps, c'est dans ce souvenir que ses moindres écrits puisent la chaleur et l'odeur humaines qui les rendent si attachants. Si poignants, par moments. Car Calet ne se plaint jamais. Comme Marot, il se hâte de sourire de tout de peur de n'en pleurer. Lorsque le découragement le prend, que la tristesse lui devient trop lourde au coin des lèvres, lorsqu'il entend marcher dans son cœur, alors il se retourne sur lui et nous en parle avec humour. Un humour très vif, très léger, à l'emporte-pièce, comme s'il voulait mordre en lui. « Oui, c'est une grande route que l'on a parcourue, et l'on se retrouve assez las, démuni aussi pour avoir perdu beaucoup de choses en chemin : des convictions, de l'enthousiasme, de la fraîcheur... A croire que nos poches se sont percées l'une après l'autre. Tout s'use.

On dit alors d'un écrivain qu'il va vers une certaine simplicité, on dit qu'il se dépouille. Il est possible que je me montre nu, un beau jour. » On sourit. On sourit même souvent en lisant Calet. Comme on rit aux films de Charlot. Mais ce sourire fait un peu mal. Il a un arrière-goût de vérités trop crues. De celles qu'on voudrait effacer de sa mémoire; à coups de gifles, comme au cirque, avec les clowns.

Mes romans, nous dit Calet, ne sont ni tout à fait des romans, ni tout à fait une autobiographie. Ils sont un genre hybride : du strip-tease littéraire. Je suis l'acteur qui vit; qui interprète sa propre pièce. Mon œuvre n'est qu'un haut-parleur maïeutique sur moi-même. Le drame de Calet tient dans ces deux boutades. Il aurait aimé pouvoir abandonner les enquêtes et les reportages qu'il était contraint d'accepter pour vivre, pouvoir s'asseoir à sa table, bien tranquillement, pour autre chose que des chroniques pour des quotidiens, et parfois une nouvelle ou une préface, ce « travail à la main ». Il aurait voulu avoir le temps de « chiffonner dans son passé ». « Ecrire pour manger, pour vivre, oui, mais aussi pour ne pas mourir (écrire ou ne pas être). » Le sort, là non plus, ne l'a pas favorisé. Alors que ses premiers livres, épuisés depuis longtemps, n'étaient pas réimprimés, ce sont des directeurs de journaux qui firent appel à son talent. « Puisque je ne puis écrire P e a u d ' O u r s , ce roman hypothétique (dette chez Gallimard), je le mettrais dans Paris, arrondissement par arrondissement... mais je détruis du coup le roman. » Le journalisme, hélas, a ses exigences. Calet dut souvent rédiger à la hâte, contre ses scrupules d'écrivain. « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

Acteur, certes; mais aussi, mais surtout, mais volontairement témoin, il raconte « Paris en tenue de travail ». Paris commerçant, artisanal, industriel; Paris utilitaire. « Cette masse que l'on rencontre près des bouches de métro, sur les escaliers des gares, aux marchés, dans les stades, aux portes d'usines, sur les plates-formes d'autobus, dans les trains de grande et petite banlieue. » Petites gens quelconques qui sont le plus grand nombre et que l'on ne questionne pas souvent, ni sur leurs goûts ni sur leurs habitudes. Du tout venant. Ceux qui sont laissés pour compte. Calet a cherché à mettre en évidence leur histoire, dont on pense trop rapidement qu'elle n'a guère d'intérêt. « Chacune de ces histoires, c'est la vôtre, c'est la mienne, c'est la grande aventure de tous les jours. » Les deux bouts à joindre, la hantise d'une retraite qui va se dévaluant, la vieillesse sans Côte d'Azur enferment l'homme dans un univers étroit et matériel, contre lequel il travaille jour après jour. Un univers humble où l'on ne crie ni ne proteste, même lorsque vous accablent des malheurs non mérités. Les gens quelconques sont très discrets : chacun a ses petits

ennuis. « La grandeur dont on parle tant, elle est cachée dans les banlieues, au fond des cours, dans les taudis. »

En vérité, plus que la foule elle-même, ce sont les individus la composant qui intéressent Calet. Il enquête à ras d'homme. « J'avais, nous dit-il, le dessein de la désintégrer, de tâcher d'en isoler quelques particules; j'étais pris de curiosité, j'aurais voulu attraper un mouton du troupeau, capter une goutte d'eau de la mer, trouver l'aiguille dans la botte de foin... » Mais ne nous trompons pas. Cette curiosité est tendresse et sensibilité profondes. La vie n'aime pas beaucoup les rêveurs. Elle leur mène la vie dure, pour leur apprendre à vivre. Alors, ils se font une carapace contre les coups. Calet cachait sa sensibilité au fond d'une poche. Il n'osait pas l'exprimer directement, comme s'il en avait un peu honte, un peu peur d'être ridicule. Mais il a pris un soin trop constant à ne blesser personne. Cet homme ravagé n'a jamais rêvé de revanche. Même quand, à Paris ou sur la Côte d'Azur, ses enquêtes l'ont amené à côtoyer de « beau monde » et « l'artistocratie ». Il en parlait alors avec une ironie légère. Sans sarcasme, allant jusqu'à se reprocher de manquer quelquefois d'indulgence. Mais toujours, en contrechant, avec une grande pudeur et beaucoup de discrétion. beaucoup de modestie aussi, il en revenait à ces « vies qui se ressemblent, vies de confection qui vont à tout le monde », les individualisant et leur donnant la vedette. Il les a prises au départ, au lendemain de la guerre, alors que tout était défait et qu'il fallait repartir. Il les a suivies dans leur réorganisation. Il a vu travailler les gens quelconques, a dit leurs soucis, leurs joies, leurs espoirs, et, pour les plus heureux, leurs vacances. « Dans l'ensemble une grande leçon de modestie, un peu triste. »

Francis Aumaire.

Françoise des Ligneris et « Lolita ».

A propos de Lolita, et aussi de tout ce qui s'écrit et se dit sur Lolita, Françoise des Ligneris nous adresse les lignes suivantes :

« C'est un livre pour les hommes », me disait dernièrement l'un de mes amis, fervent admirateur de Lolita. Je le crois sans peine. Les femmes n'aiment pas à se voir manger en herbe, fût-ce sous les espèces et apparences d'une petite peste comme l'héroïne de ce volumineux roman. Elles auraient préféré, je crois, qu'il s'agisse d'une surprise, d'un hasard et que Humbert Humbert, par une fatalité qu'il aurait mis une partie de son art à nous rendre concevable, ait été malgré lui, malgré elle, subjugué par sa nymphette. Mais il ne s'agit pas d'un hasard. Humbert Humbert emploie un grand nombre de pages à nous dépeindre son goût pour les petites personnes « à qui on coupe encore

le pain en tartines ». Ces pages, si elles sont longues, ont l'avantage de nous faire entendre qu'il est jusqu'ici assez difficile à Paris ou ailleurs, pour un homme mûr, de se procurer une nymphette, même en se rendant ridicule et en payant cher. Cette quête lente et pénible se termine grâce à l'apparition de Lolita sur qui se concentre une attention jusqu'alors accordée aux sorties d'école et aux patineuses à roulettes des squares. Le sujet du roman a été assez exposé, décrit, commenté et il est inutile d'y revenir. Les mécomptes de Humbert Humbert attristent assez peu : il aurait pu s'occuper de lui d'une manière plus constructive. C'est le point de vue de l'insupportable Lo qui m'intéresse. Et d'abord comment voit-elle Humbert Humbert ? Quel est cet homme qui prétend cerner ses horizons ? Tournons les pages. Il se dépeint tantôt comme un « homme mûr, aux membres épais, aux aisselles fétides », c'est « Humbert le cabot, le roquet », ou encore « un vieux sorcier rusé, une araignée dans sa toile, un bâtard à l'œil triste, un homme au passé croulant et déchiqueté ». Même une petite chipie comme son héroïne ne méritait pas un semblable compagnon, un univers centré sur ce sexe aux perturbations si longuement et complaisamment décrites. Si Lolita, méritant en cela les sarcasmes et les spirituelles invectives de l'auteur, osait jamais atteindre quarante ans, je doute qu'elle veuille du bien à la dépouille d'Humbert Humbert. On l'a frustrée des gifles que méritaient sa désorganisation, sa futilité, son insolence et on lui a volé tous ses rêves, innocents ou pervers, d'enfant.

Cette déplaisante histoire est présentée et contée avec talent. Autant dépenser son goût et son temps à orner une fenêtre qui donne sur un mur.

« Pour saluer Fleuret. »

Merci à Pascal Pia pour le grand article réparateur qu'il a consacré dans « Carrefour » (22 juillet) à la mémoire de Fernand Fleuret. Il le fait à l'occasion d'un livre, *Fernand Fleuret et ses amis*, publié à Coutances (imp. P. Bellée) par M. J. de Saint-Jorre.

Voici le début de l'article de Pascal Pia :

« En tête du *H. B.* qu'il fit imprimer presque clandestinement « huit ans après la mort de son ami Stendhal, Mérimée cite le vers de « l'Odyssée où le spectre d'Elpénor apparaît à Ulysse et lui demande « les honneurs funèbres : « Ne me laisse pas sans être pleuré, sans « être enterré. » Cette citation, je me la suis rappelée souvent depuis « quelques années. Elle me revient à l'esprit chaque fois que je pense « à Fernand Fleuret, dont le nom et l'œuvre semblent à peu près « ignorés des « moins de quarante ans. »

« De cette ignorance, les éditeurs et les amis de Fleuret sont en

« grande partie responsables. Ses éditeurs auraient dû ne pas négliger « ses ouvrages, et ses amis lui rendre l'hommage que sollicitait « d'Ulysse l'ombre d'Elpénor. Les uns et les autres se sont montrés « trop négligents. J'hésite d'autant moins à le leur reprocher que je « me sens moi-même coupable. Aucun commerce n'a été plus agréable « ni plus fructueux que la fréquentation de Fleuret et de ses livres. « J'aurais dû le dire plus tôt et montrer comment, par une rencontre « extraordinaire, l'érudition, l'humour et la poésie faisaient de Fleuret « un personnage comme il ne s'en trouve que de loin en loin, et « comme, peut-être, il n'y en avait pas eu depuis Nerval. »

« La stèle que nous aurions dû dédier à Fleuret, un de ses lecteurs, « M. de Saint-Jorre, s'est chargé de l'édifier, et il y a apporté tant « de soins que, même si l'on a bien connu le poète, on le connaîtra « mieux encore après avoir lu le livre qui lui est enfin consacré. »

Laissons au lecteur le plaisir de se reporter à l'hebdomadaire « Carrefour » pour y lire l'article entier. Citons encore, cependant, ce tableau de l'œuvre de Fleuret que donne Pascal Pia :

« ...Car il est à présumer que l'oubli ne durera pas toujours, dont Fleuret pâtit depuis vingt ans. A supposer que la postérité fût indifférente à l' « Histoire de la Bienheureuse Raton », dont la malice rappelle un peu les romans ironiques d'Anatole France; à supposer même que le mépris de l'écriture que l'on constate aujourd'hui allât s'aggravant et détournât nos successeurs du brillant exercice de style que constituent *Les Derniers Plaisirs*, il resterait encore à Fleuret d'être l'auteur de nombreux recueils d'essais, de portraits et de souvenirs, aussi attachants que les *Vies imaginaires* de Marcel Schwob ou que le *Flâneur des Deux Rives* de Guillaume Apollinaire; il lui resterait également d'avoir, au XXe siècle, pratiqué la poésie satirique avec autant, et même avec plus de bonheur que les anciens maîtres dont il s'est inspiré. Il suffit de se reporter au « Carquois du sieur Louvigné du Dézert », qu'il s'amusa à présenter en 1912 comme l'ouvrage d'un contemporain de Regnier et de Sigognes, pour mesurer l'ampleur de ses ressources poétiques et s'émerveiller de la sûreté avec laquelle son plectre frappait la lyre. »

Ces traits piquants, pour finir :

« Dans sa jeunesse, et par plaisanterie, j'imagine, il s'était confectionné une généalogie qui le faisait descendre d'une chambrière engrossée vers 1780 par le duc de Penthièvre. En 1920, ayant renoncé à cette fable, il raillait lui-même ceux qui l'avaient prise au sérieux. Pourtant, dix ans plus tard, je l'ai vu se fâcher qu'on mît en doute que le sang des Bourbons coulât dans ses veines. Mais feignait-on d'abonder dans son sens, il retrouvait tout son humour pour commenter la vérole royale, toute différente, selon lui, du mal de Naples, que, dans

la Bienheureuse Raton, il avait qualifié de « vérole portugaise », afin, disait-il, d'épargner à son éditeur les représailles de Mussolini ! »

Question aux Stendhaliens (suite).

S'adressant aux Stendhaliens, le Mercure, dans son dernier numéro, leur demandait de l'aider à retrouver la référence de la phrase de Stendhal qui orne la bande du livre de Jean Queval Tout le monde descend : « Que me veulent mes souvenirs? »

Mme Marie M. nous écrit de Bayeux à ce sujet :

« Je ne connaissais pas le mot de Stendhal et je ne saurais dire « de quel livre il est tiré. Mais je trouve le correspondant de Jean Que- « val, M. Jean-Victor W., bien hardi dans son scepticisme. Car il y a « dans les livres de Stendhal un éventail de sentiments et de curiosité « spirituelle infiniment plus ouvert que dans ses doctrines et théories. « Je ne veux pas vous écrire une dissertation. Je ne veux pas non plus « me servir de la Chartreuse, où l'on m'objecterait que Stendhal « peint des âmes, des mœurs et des superstitions proprement italiennes « et qui ne l'engagent pas lui-même. Mais rappelez-vous seulement, « au début du Rouge, la scène dans l'église de Verrières, les titres « sur un bout de journal, les reflets sanglants : présages et prémoni- « tions apparemment incompatibles avec le portrait de Beyle que nous « ont laissé Mérimée, Délécluze et Beyle lui-même. On commence à « nous rabattre les oreilles des divergences que l'on constate entre « Balzac romancier et Balzac doctrinaire : je pense qu'il y aurait « autant à dire de Stendhal (bien que cela soit peut-être moins mani- « feste chez Stendhal, et demande, à son sujet, des analyses peut-être « plus fines). Et, à vrai dire, je pense qu'il y aurait à en dire autant « de tous les créateurs; de Valéry, par exemple, dont je crois que la « poétique est loin de recouvrir la poésie, d'où les malentendus qui « tendent ces temps-ci à se cristalliser singulièrement. C'est pourquoi « j'attends avec une curiosité très vive les réponses à votre enquête. »

Tristan Klingsor.

Le poète Tristan Klingsor a reçu, en juin dernier, le Grand Prix de Poésie de l'Académie française, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son nom est attaché aux origines mêmes du « Mercure de France ». Ses premiers vers parurent dans la revue : « Chanson de légende » (16 octobre 1892), « Marguerite à la fleur, chanson » (16 février 1894), « Hérodiade » (16 novembre 1894), « La reine des fous » (15 mars 1895). De même ses premiers recueils poétiques furent édités sous l'égide du « Mercure » : « Les filles-fleurs », en 1895,

« Squelettes fleuris », en 1898, « L'Escarpolette », en 1899, « Le livre d'esquisses », en 1900, suivis de « Shéhérazade » en 1903, du « Valet de cœur » en 1908, de « Poèmes de Bohème » en 1913.

Interrompue assez longtemps, la collaboration de Tristan Klingsor au « Mercure de France » reprit après la dernière guerre. Citons : « Jean de Hodan, complainte » (mars, avril, mai 1947), « Sous la tonnelle » (janvier 1949), « La Sirène » (août 1952), « Les six jeux d'eaux » (septembre 1952), « Koubla Khan » (octobre 1958).

Nous sommes heureux de la distinction qui vient couronner l'œuvre d'un poète original et fécond.

Au Mercure de France.

★ Le texte de Claude Aveline qu'on a lu plus haut, « Notre Père Pétrus Borel », a été écrit pour le 150e anniversaire de la naissance et le 100e anniversaire de la mort du « Lycanthrope ».

★ C'est le 1er octobre que Jean-Louis Barrault doit inaugurer sa direction du Théâtre de l'Odéon. Pour ce premier spectacle il a choisi *Tête d'Or*.

Le « Mercure » sortira prochainement une édition nouvelle de *Tête d'Or* entièrement recomposée, qui réunira en un seul tome la première version (publiée en 1890, sans nom d'auteur) et la deuxième version (parue en 1901 dans le recueil *l'Arbre*).

★ Ecrivain français de nationalité américaine, Pierre Schneider a fait ses débuts au « Mercure » : c'est dans notre revue qu'a paru, en 1949, son premier texte, un essai sur « Nerval ou le devoir de pureté ».

Pierre Schneider a publié, entre autres livres, deux ouvrages qui ont paru aux Editions de Minuit en 1953 et 1955 : *La Voix vive* et *Les Cinq saisons*.

Par suite d'un accord intervenu entre les Editions de Minuit et le Mercure de France, *La Voix vive* et *Les Cinq saisons* appartiennent dorénavant au fonds du Mercure, et on les trouvera maintenant en librairie sous la même couverture Mercure que le nouveau livre de Pierre Schneider, *L'Unique source*, qui paraît le 1er septembre.

★ M. Robert Mallet a obtenu le Prix du Journal intime attribué, le 27 juin, à la brasserie Lipp, pour son *Journal* encore non publié. Le *Mercure* avait donné quelques pages de ce Journal, se rapportant à Léautaud, dans le numéro de mai 1957 : « Les attendrissements du cynique. »

★ M. Gabriel d'Aubarède — dont on n'a pas oublié la remarquable nouvelle « Le Mangeur de livres » parue dans le numéro de novem-

bre 1948 du *Mercure* — s'est vu attribuer, le 10 juin, le Grand Prix du Roman de l'Académie française.

★ Notre collaborateur M. Armand Godoy a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il s'est vu d'autre part décerner (le 26 juin), par la Maison de Poésie de Paris, le Prix Edgar Poe.

★ Le grand écrivain Henri Pourrat, qui vient de mourir à Ambert, le 18 juillet dernier, a donné plusieurs fois des contes au *Mercure de France* : « Les humains et les fées » (septembre 1952) ; « Les voleurs volés » (février 1954).

★ L'écrivain René Arcos vient de mourir à l'âge de soixante-dix-huit ans. C'était l'un des fondateurs (avec Charles Vildrac, Georges Duhamel, Albert Gleizes, Henri Martin-Barzun) du groupe de l'Abbaye de Créteil, que Georges Duhamel a évoqué sous le nom de *Désert de Bièvres*. Dans ses volumes de souvenirs (« Lumières sur ma vie ») G. Duhamel a souvent parlé de cet ami de jeunesse, en particulier dans *Biographie de mes fantômes* et dans *Le temps de la recherche*.

René Arcos avait donné un volume aux éditions du Mercure : « Romain Rolland », « Une biographie et un témoignage. »

Erratum.

Un mastic a rendu incompréhensibles trois des comptes rendus de philosophie qui suivaient la chronique de M. Achille Ouy dans le numéro d'août. Il s'agit de : « Histoire, doctrine et rites des principales religions » par Valentine Wooggarix; « L'Hygiène mentale de l'Ecolier (de six à dix ans »), par Clément Launay; « Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIXe siècle », par Louis Chevaller.

Ces trois comptes rendus seront redonnés avec la prochaine chronique de M. Ouy, au mois d'octobre.

De Françoise des Ligneris (qui nous a donné en août « Consultation »), le « Mercure » a déjà publié : « L'homme poursuivi » (mars 1958) ; « Bijoux » (décembre 1958) ;

De Sainte-Beuve (dont nous avons donné en août un inédit : « De la lecture des poètes latins sous Louis XIV ») : « Une séance à l'Académie française » (octobre 1948) ; « Correspondance inédite avec Jeanne de Tourbey » (mai 1956) ;

De Jean Bonnerot (qui a présenté dans le numéro d'août l'inédit de Sainte-Beuve) : « Sainte-Beuve en 1848, ou les éphémérides d'une calomnie » (février 1948) ; « Les relations d'Edmond et Jules de Gon-

court et de Sainte-Beuve » (mars 1951); « Le portefeuille épistolaire de l'énigmatique Henri Harrisse » (décembre 1953); « A propos d'un ancien plagiat d'Edmond About » (février 1954); « Deux documents sur Alfred de Vigny » (mars 1957); « Victor de Laprade juge de Sainte-Beuve » (mars 1958);

De Eugène Chatot (qui nous a donné en août « Notes et souvenirs sur *Le roman de Miraut* ») : « Notes et souvenirs sur *La guerre des boutons* » (septembre 1953);

De Armand Godoy (qui nous a donné en août des « Poèmes traduits ») : « Sonnets pour Don Juan » (février 1956);

De Yves Pihan (qui nous a donné en août « Benjamin Constant, les femmes et l'amour ») : « Benjamin Constant compose *Adolphe* » (novembre 1958);

De Pierre Schneider, le Mercure a déjà publié : « Nerval ou le devoir de pureté » (décembre 1949); « Le Citoyen Bonheur » (mai 1951); « De vie et de mort. Chronique du Bi-Millénaire » (avril 1952); « Dessins de Watteau » (mai 1953); « Avant le printemps » (mai 1954);

De Claude Aveline : « L'amant de la religieuse portugaise (août 1947); « Stendhal, Rilke et la Religieuse portugaise » (mars 1950); « L'attentat » *récit* (septembre et octobre 1951); « Moi, Louis Bertrand » (pour le 150e anniversaire de la naissance d'Aloysus Bertrand) (septembre 1957);

D'Alain Bosquet : « Quel royaume oublié? » *poème* (février 1955); « Premier testament », *fragments* (novembre 1956); « Norge ou les facéties du sage » (mars 1957);

De Claude Vigée : « Ariel réprouvé », *poème* (avril 1951); « Sigle d'avril » (octobre 1951); « L'art et l'esprit » (avril 1953); « Poèmes » (février 1956).

Le Directeur-Gérant : S. de Sacy.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6380
Dépôt légal : 3e trimestre 1959.

L’ouvrage pourrait amorcer la rénovation d’un genre, ou en fonder un nouveau; il réunit, en effet, la critique et l’histoire littéraires, l’essai psychologique et l’essai poétique.

(*Bulletin Critique du Livre Français.*)

Claude Aveline fait mieux que persuader, il vit toute l’aventure et, si son argumentation est rigoureuse, elle convainc moins encore que sa tendresse intelligente et sa lucidité passionnée. Le critique, ici, devient créateur.

(Louis Martin-Chauffier. *Paris-Presse.*)

M. Claude Aveline a su donner à sa méditation ardente et lucide des accents d’une grande beauté et d’une grande poésie.

(Henri Martineau. *Le Divan.*)

Claude Aveline est parti dans le désert de l’Alemtejo évoquer le fantôme de l’amour absolu, de l’amour de « nulle part » et il a rapporté ce livre rêveur et savant, brûlant et gracieux, où le trait qui perce termine l’arabesque. Nous voici sur le chemin qui va de l’évocation à la science, de la rêverie à la connaissance.

(Maurice Nadeau. *Samedi Soir.*)

Un volume à la fois capiteux et surprenant... On y rencontre tour à tour des confidences sensuelles (mais pudiques), des méditations pittoresques, des élévations féroces en l’honneur de la Reine-Morte et, surtout, le récit d’une sorte de brûlant *rallye* sur les traces de la *Religieuse Portugaise.*

(Albert-Marie Schmidt. *Réforme.*)

Le plus savant et charmant des livres, le seul où l’on puisse à présent relire ce petit chef-d’œuvre, entouré de toutes gloses et d’une sorte d’admirable rêverie, où l’intuition est vive et profonde.

(Maurice Rat. *Le Figaro Littéraire.*)

Cette interprétation de Claude Aveline, quel est le Portugais qui ne l’accepterait pas et, même, qui ne lui en serait reconnaissant? Elle démontre qu’Aveline a senti et apprécié, dans ce qu’elle a d’exclusif et de candide, dans le mysticisme qui la définit et la caractérise, la passion de Mariane. Il l’a sentie comme, dans la vérité de nos âmes, la sentent et l’apprécient tous les Portugais, tous les Portugais poètes, qui trouveront en ce livre l’écho fraternel et éternel de ses plus intimes et plus vives capacités d’amour.

(Joao de Barros. *Diario de Lisboa.*)

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Le tome VI
Juillet 1927 - Juin 1928
du

Journal Littéraire

de

PAUL LEAUTAUD

vient de paraître

I 500 fr.

Tome	I	1903-190
Tome	II	1907-190
Tome	III	1910-192
Tome	IV	1922-192
Tome	V	1925-192

1 500 fr. chaqu

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

CLAUDE AVELINE

Le bestiaire inattendu

660 frs.

C'est un exquis divertissement humain et philos phique. Là, Claude Aveline s'est fait le Plutarque - un peu le Lucien, et un peu aussi l'Anatole France - d quelques animaux des plus illustres... Comme elles o bien choisi leur saint Pierre!

Henri Petit (*Le Parisien libéré*

... un travail d'érudit et de songeur.

Robert Kemp (*Les Nouvelles littéraires*

C'est savoureux, pétillant, d'une adorable malic Voilà un petit livre que nous rouvrirons plus d'une foi C'est du meilleur Claude Aveline.

Pierre Demeuse (*Le Peuple, Bruxelles*

Dans un secteur des cieux peu connu, le "paradis d bêtes illustres", ... un aimable confrère, transporté l haut par quelque fusée, eut l'ingénieuse idée de s'e aller poser cette jolie question d'enquête : "Êtes-vo satisfaits de votre légende?" On imagine que, sous plume d'un Claude Aveline, les corrections proposé par la baleine, l'aigle, le lion et les autres seront nom breuses et parfois osées.

Gabriel d'Aubarède (*Les Nouvelles littéraires*)

A ces animaux que l'histoire ou la légende nous o rendus aussi présents que les plus illustres des humain Claude Aveline a prêté de nouvelles aventures, enrichi sant leur vie posthume de subtiles variations où s mêlent la poésie et l'humour, la malice et la tendress

René Lalou (*Les Annales*)

... un livre malicieux et fort divertissant.

Jean Calmé (*L'Aurore*)

Je parlais de divertissement, mais ce n'est pas tout l livre. La sensibilité de ces animaux ressemble, d'un façon qui n'est pas le moins du monde inattendue, à cell des personnages des romans de l'auteur. Ils montren le même sentiment généreux qui sépare le juste de l'i juste et le vrai du faux.

André Dalmas (*Tribune des Nations*)

Quel enchantement que ce bestiaire! Il est vrai que Claude Aveline est un magicien du verbe... un de ces enchanteurs dont nous n'avions plus l'habitude. Tout est "valeur" chez lui.

J.-P. Reynaut (*Dernière Heure, Alger*).

Une philosophie souriante, un humour léger, un profond sens de l'humain caché sous le paradoxe, une parfaite liberté de l'esprit devant les mythes. Quant au style, à la langue, à l'équilibre verbal, à la précision élégante, c'est le beau, le vrai français, comme bien peu d'écrivains aujourd'hui sont capables de l'écrire.

Marcel Largeaud (*Le Temps des hommes*).

Vrai divertissement de lettré, d'un lettré doublé d'un humaniste plein d'imagination.

Charles Penz (*Vigie Marocaine*).

Avec l'humour le plus délicieux au service de l'érudition la moins ennuyeuse, une sorte de divertissement légendaire, de ballet spirituel.

Jean Fangeat (*Le Dauphiné libéré*).

Ce petit livre qui se lit le plus agréablement du monde, c'est de la Radio qu'il nous vient. Il le faut souligner, car les ondes et ce qu'on y jette ne nous gâtent point toujours autant. Il est vrai que l'auteur a eu la sagesse et le goût de le récrire, et de la plus vive et la plus élégante écriture qui soit. Aux pages du livre on apprécie mieux encore ce qu'il y a d'invention et d'esprit dans ces histoires de bêtes. Par son humour qui donne aux choses et aux êtres un éclairage nouveau et par la grâce et la justesse de la langue qu'il écrit, *Le Bestiaire inattendu* s'inscrit brillamment dans la tradition d'un genre que ne se sont risqués à aborder et n'y ont réussi que les écrivains les plus assurés de leur métier.

Eugène Fabre (*Le Journal de Genève*).

Pur divertissement de lettré que ces six textes pleins de poésie et d'humour. Tout le livre appelle la mise en scène, les masques et les décors. C'est la Fable ramenée à une suite de fables ironiques, imaginées "en marge des vieux livres".

Gilbert Sigaux (*Preuves*).

Étrange et si divers écrivain! On le croyait obsédé du mystère de la vie et de la mort, le voilà dans la drôlerie la plus reposante. Il abandonne même l'humain, il court aux animaux. Qu'il nous fait de plaisir!

Henri Clouard (*Les Beaux-Arts, Bruxelles*).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer au MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé — PARIS-VI^{e}
C.C.P. 259-31 Paris

Je soussigné (nom et prénom) ....

adresse ....

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an [1] à la revue MERCVRE DE FRANCE à partir du numéro de ....

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-carte — chèque postal Paris 259-31 [1].

A ...., le ....

Signature :

---

1) Rayer les mentions inutiles.

TARIF

FRANCE ET UNION FRANÇAISE		ÉTRANGER
Un an	3 000 fr.	3 500 fr.
6 mois	1 600 fr.	1 800 fr.
Le numéro : 300 fr.		Le numéro : 350fr.

MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXXVII

N° 1153 — 1er Septembre 1959

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE).